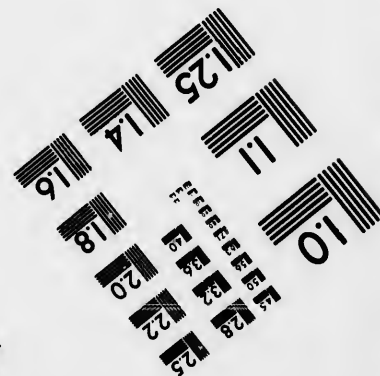
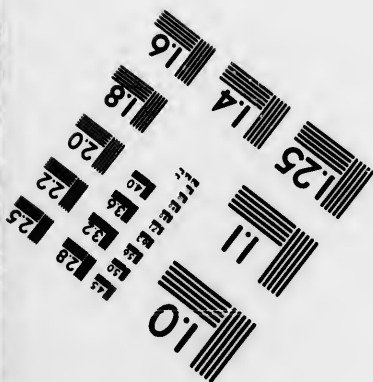
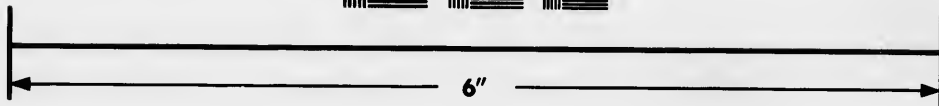
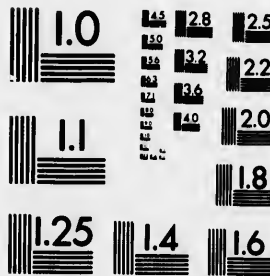


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1993

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

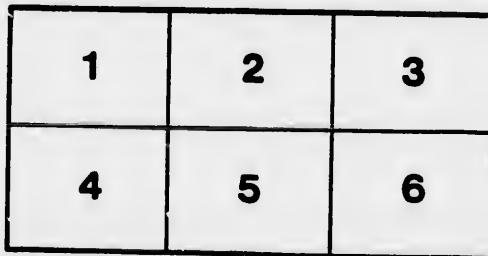
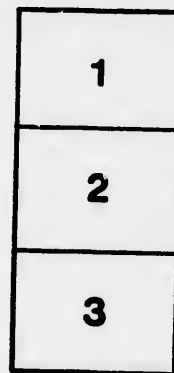
Bibliothèque générale,
Université Laval,
Québec, Québec.

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque générale,
Université Laval,
Québec, Québec.

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

u'il
cet
de vue
e
tion
és



ci
b
d
b
u
p
v

he
de
loi
les
fer
d'u
ce
l'o

et
en
ten

n'e
fan
can
ta

cou
de
omb
la

PQ
2625
M393
R758

LIBRAIRE
27 RUE DU DE. ST
QUEBEC.

René Faguy
17798

LE ROMAN

- D'UN -

MEDECIN DE CAMPAGNE

PAR M. MARYAN.



I

La nuit était venue, et la grand'route tranchait sur le sol durci de la gelée, sur les masses bordaient à droite et à gauche. Le vent sifflait à travers les arbres déponillés et chassait les grands nuages aux formes fantastiques, qui semblaient se poursuivre comme des animaux gigantesques. De temps à autre, une large goutte d'eau tombait sur le sol ; mais le vent était trop fort pour que la pluie fût abondante, et les menues branches arrachées par la violence de l'ouragan, étaient balayées ça et là avec un bruit sec.

Il n'y avait guère de passants sur cette route ravagée, et à cette heure, il fallait être appelé par des affaires bien urgentes pour sortir de sa demeure, qu'elle fut pauvre ou confortable. Les portes des fermes qui, de loin en loin, apparaissaient sur la route, étaient soigneusement closes, les rayonnements du foyer brillaient par intervalles à travers les petites fenêtres ; c'était une de ces soirées où l'on goûte profondément le bienfait d'un abri, et où l'on plaint, non sans un retour satisfait sur soi-même, ceux qui sont contraints de subir au dehors le triple inconvénient de l'obscurité, du froid et de la tempête.

Cependant, le pas d'un cheval retentit au milieu des bruits étranges et impétueux de l'ouragan, et un cavalier franchit le détour du chemin, encourageant sa monture d'une voix caressante, et serrant plus étroitement autour de lui les plis de son épais manteau.

— Allons, mon vieux Trilby, les années te rendraient-il peureux ? Ce n'est que la musique du vent dans les branches ; ne nous est-elle pas familière, et est-ce la première nuit que nous nous trouvons seuls dans la campagne ? Là, calme-toi, et poursuis ta route, mon brave compagnon ; ta litière t'attend, et aussi une pleine mesure d'avoine.

Le cheval, cependant, donnait des signes d'inquiétude, et il s'arrêta court au bout de quelques pas. Sur la route, venait de s'étendre une bande de lumière, au-dessus de laquelle un peuplier à demi brisé secouait son ombre fantastique. Le cavalier tourna la tête. Une maison se dressait sur le lisière du chemin, dont elle était séparée par une grille et un étroit



parterre, et la lueur qui avait effrayé le cheval provenait d'une fenêtre brusquement ouverte. Au même instant, la silhouette d'une femme se dessina dans la baie lumineuse, et un appel déchirant se fit entendre dans la tempête.

— Mon Dieu !... elle se meurt !... François, est-ce vous ? Le médecin vient-il ?

L'étranger sauta à terre, et, passant la main sur le cou frémissant du cheval, l'entraîna jusqu'à la grille.

— Avez-vous besoin de secours ? Je suis médecin, et tout prêt à vous être utile.

— Venez ! et que Dieu soit loué !

L'ombre disparut. Un instant après la porte de la maison s'ouvrit, une femme traversa le parterre et, de sa main tremblante, tira les verrous de la grille.

— Avez-vous vu notre domestique ? demanda-t-elle d'une voix agitée et inquiète.

— Je n'ai rencontré personne sur la route. Je reviens de voir un malade et je rentrais chez moi ; je suis le médecin de Givray.

Les verrous étaient tirés.

— Entrez vite, ma mère est très mal . . .

Elle s'élança devant lui dans la maison. Le docteur attacha à l'un des barreaux de la grille la bride de son cheval, et pénétra dans l'allée.

— Oh ! hâtez-vous ! dit la même voix presque brisée.

Il traversa un petit salon, éclairé par une lampe à abat-jour, et entra dans une chambre à coucher où tout annonçait un accident subit et douloureux. Des sièges étaient renversés, des vêtements traînaient sur le tapis, et enfin, étendue sur le lit, une femme encore jeune, pâle, les yeux fermés, gisait immobile et couverte de sang.

Le docteur prit sa main inerte, interrogea son cœur. Elle ne respirait plus, et il reconnut qu'elle avait succombé à une violente hémorrhagie.

Il se tourna avec une muette compassion vers celle qui l'avait amené. C'était une jeune fille d'environ vingt ans, dont la figure délicate offrait l'image rajeunie de celle qui reposait sur le lit. Ses cheveux blonds, à demi dénoués, retombaient en lourdes ondes sur son peignoir de cachemire bleu de ciel, et cette douce et élégante couleur dont elle était vêtue formait un contraste presque ironique avec l'altération de ses traits, et surtout avec la scène de deuil qui l'entourait.

Elle crut que le docteur, l'interrogeait et dit d'une voix basse et précipitée :

— Nous lisions ensemble, là, dans ce salon Ma mère ne semblait pas plus souffrante qu'à l'ordinaire ; même, depuis quelques jours, elle toussait un peu moins Tout à coup, elle s'est levée et a marché vers sa chambre, portant la main à sa poitrine Le sang jaillissait à flots de ses lèvres Je l'ai étendue sur son lit, j'ai envoyé notre domestique à la ville Et depuis, tous mes soins ont été impuissants à la ranimer, elle n'a pas ouvert les yeux Docteur, hâtez-vous !

Elle joignait des mains avec une expression suppliante. Son inquiétude était extrême, mais la pensée que sa mère avait succombé n'était pas encore apparue à son esprit.

Le docteur se rapprocha du lit, souleva deux fois le bras déjà raidi, puis alla détacher un petit miroir et le tint devant les lèvres ensanglantées de la pauvre femme. La jeune fille poussa un cri terrible.

— Non ! oh ! non, ne dites pas que c'est fini ! . . . Elle ne peut m'être enlevée ! . . . N'est-ce pas qu'elle vit encore, que vous allez la ranimer, qu'elle ouvrira les yeux, ne fût-ce qu'une heure, pour me dire adieu ? . . .

La sueur perlait sur le front du docteur. Il avait vu bien des larmes, bien des déchirements, mais son cœur ne s'y était point endurci, et il se souvenait de ce qu'il avait lui-même souffert en prêtant l'oreille, plein d'angoisse, au dernier soufuffle de sa mère.

— Ma pauvre enfant ! fit-il d'une voix grave et émue, ayez du courage . . .

La jeune fille le regarda avec un désespoir muet plus navrant que des sanglots ; elle leva faiblement les bras comme pour protester contre la réalité de ces paroles, et, chancelante, soudain privée de ses sens, elle serait tombée sur le tapis si le bras vigoureux du médecin n'eût entouré sa taille. Il la porta avec des précautions infinies dans le salon voisin, et s'efforça de la faire revenir à elle. Elle ouvrit les yeux au moment où le vieux domestique rentrait, et en l'apercevant, elle essaya de se lever du petit canapé où elle était étendue.

— Morte ! morte ! . . . Est-ce un rêve affreux ? François, on me dit que je n'ai plus de mère ! . . .

Une sorte de sanglot s'échappa de la poitrine du vieillard ; il prit avec une affection respectueuse les mains que la jeune fille lui tendait, et les porta à ses lèvres.

— Je le craignais, dit-il d'une voix entrecoupée. Je le savais presque quand je suis parti. Pauvre Madame ! Elle a tant souffert, elle a été si malheureuse !

— Non, ne vous levez pas, dit le docteur, arrêtant d'un geste les mouvements tremblants de la jeune fille. Si vous ne consentez à prendre un peu de repos, vous ne pourrez pas veiller près de votre mère . . . Mon ami, je voudrais vous parler.

Il attira vers la fenêtre le vieux domestique, et lui donna à voix basse quelques instructions concernant sa jeune maîtresse.

— Je vais aller chercher une garde, ajouta-t-il. Cette pauvre femme avait-elle quelques parents ou des amis que je puisse avertir ?

François répondit par quelques phrases entrecoupées. Ses dents s'entre-choquaient, et ses regards inquiets se tournaient sans cesse vers le canapé où sanglotait la jeune fille.

Non . . . Il y avait un mois à peine que la baronne de Nory était venue habiter cette maison isolée. Elle ne voyait personne et ne possédait plus de relation intimes de parenté, de sorte que sa fille se trouvait, après elle, livrée au plus affreux abandon.

Le docteur adressa quelques paroles d'encouragement à la pauvre enfant, qui semblait à peine l'entendre, et, s'enveloppant de son manteau, remonta à cheval. La pluie commençait maintenant à tomber, et la route devenait difficile et glissante. Une demi-heure s'écoula avant qu'il eût atteint Givray ; cependant, il ne s'aperçut pas de la longueur du chemin, et ne sentit même pas l'eau qui transperçait ses vêtements.

— Seigneur ! arriver si tard et trempé jusqu'au os ! s'écria sa vieille servante, consternée. On est venu vous chercher pour une dame de Paris qui demeure sur la route de Saint-Nervas ; mais j'espère que vous attendrez à demain pour y aller ! Il ne faut pas se tuer, sous prétexte de guérir les autres. Entrez vite, Monsieur, il est onze heures. Le feu est bien brillant, et je vais vous donner d'autres habits.

Elle avait, tout en parlant, ouvert la porte de la salle à manger. Une flamme joyeuse s'élevait en effet dans la vaste cheminée, et un couvert était mis sur un coin de la nappe de toile blanche, tandis qu'un fumet appétissant flottait dans l'air.

Si tentant que fût ce modeste confort pour un homme fatigué et transi, le docteur secoua la tête.

— Il faut que je parte de nouveau, Louison... Jean, attelle mon pauvre Trilby au cabriolet... Et toi, ma bonne vieille, enveloppe-toi de ta mante, prends tes socques les meilleurs, et cours chercher une garde. Ou plutôt, sonne à l'hospice, et demande qu'on m'envoie sœur Amable pour une pauvre créature qui vient de perdre sa mère, et qui est toute seule près du corps.

Le docteur n'écouta pas les lamentations de la vieille femme. Il alla lui-même à l'écurie, aida son domestique à bouchonner Trilby, et eut tout juste le temps de prendre une tasse de bouillon avant l'arrivée de la vieille religieuse, qu'on venait d'arracher aux douceurs d'un repos bien gagné, mais qui accourait avec empressement, et le questionnait avec intérêt sur la mission charitable qu'elle allait remplir.

Une demi-heure après, le cabriolet s'arrêta devant la petite maison de Saint-Nervas. La sonnette retentit deux fois sous la main impatiente du docteur. Il pénétra avec sa compagne dans la chambre où la jeune fille, agenouillée contre le lit de sa mère, ne tourna même pas la tête à son approche, et il la désigna silencieusement à la religieuse. Puis il rentra dans le petit salon, et jeta autour de lui un regard rempli d'un intérêt involontaire.

Personne n'eût pu deviner qu'une scène poignante se passait dans la chambre voisine, et que la morte, sinistre hôtesse, était entrée à l'improviste dans cette demeure tranquille... Le feu brûlait encore dans la petite cheminée de marbre rouge ; les rideaux, soigneusement tirés, atténuèrent le bruit du vent et de la pluie qui tombait alors par torrents : des ouvrages de femme, des journaux, un volume encore ouvert étaient posés sur la table. Les meubles étaient tels qu'on en trouve dans les maisonnettes de ce genre, louées ordinairement pendant la belle saison ; mais quelques plantes rares, deux ou trois portraits, des livres, un piano, et je ne sais quoi d'intelligent et de gracieux dans l'arrangement des sièges et des tentures y répandaient un air de vie et d'intimité, avec un cachet tout personnel aux hôtes qui habitaient ce logis.

La mort était venue à l'une de ces heures de calme qui raniment les souvenirs joyeux et atténuent les impressions de souffrance ; elle s'était glissée entre ces deux existences étroitement unies, et avait brisé soudainement le lien qui rattachait à la tendresse d'une mère les espérances, les affections, la vie même d'une jeune créature maintenant isolée.

Le vieux domestique entra. Un tremblement nerveux agitait ses

membres, et sa voix même était presque inintelligible. Sa maîtresse, qu'il servait depuis de longues années, n'avait plus de proches parents. Son mari était mort, son fils l'avait ruinée, et, peu de mois auparavant, s'était expatrié, arrachant à une mère trop faible les derniers débris de la fortune qu'il avait juré de reconstituer.

— Et il réussira, ajoutait François, qui semblait partagé entre une vive compassion pour les maux soufferts par sa maîtresse, et une excessive et indulgente admiration pour le jeune prodige qu'il avait tenu, enfant, entre ses bras. *M. le baron* peut tout ce qu'il veut ! Et quoiqu'il soit un joueur et qu'il ait été coupable, on ne pouvait s'empêcher de l'aimer. . . . Vous secouez la tête, Monsieur ? Eh bien ! par moments, j'étais comme vous, indigné contre mon jeune maître. Je savais bien tout ce que souffrait sa pauvre mère ; vous ne pourriez comprendre ce que les soucis d'argent ont de terrible dans un certain monde, et ce que c'est d'être appauvri quand on a un nom, de grandes relations, un rang à soutenir. . . . Mais Madame elle-même oubliait tout quand son fils la serrait dans ses bras en lui demandant pardon. . . . Il savait la faire sourire, même au milieu de ses plus grands chagrins, et Mademoiselle me disait : " Regardez maman, François ; quand mon frère est là, elle est deux fois plus jeune et plus jolie. . . ." Il lui avait fait du mal, mais c'est encore par lui qu'elle avait les plus grandes joies. . . . Quand il n'était pas là, je me disais : Il est égoïste, il manque de cœur. Quand je le revoyais, le charme de ses manières effaçait tout le reste. . . . Madame la baronne vivait d'une large pension et d'une petite rente viagère. . . . Maintenant sa pauvre fille n'a plus rien au monde, et avant même que son frère reçoive la triste nouvelle, il se passera du temps, car il est en Australie. Mademoiselle Charlotte devra demander l'appui de parents éloignés, qui ne se soucient guère d'elle. . . . Ah ! cette famille devait-elle finir ainsi ? . . .

Le docteur restait debout près du foyer, écoutant d'un air rêveur ces confidences, épanchement d'une douleur passionnée et d'un sentiment fidèle. . . . La sœur vint lui dire que la morte était prête pour le cercueil, et que la fille brisée d'émotions, s'était endormie. Alors il soupira, et, se disposant à s'éloigner, jeta autour de lui un regard dont il aurait eu peine à s'expliquer à lui-même l'intérêt profond et étrange. Il avait vu des intérieurs plus riches, plus confortables ; mais on eût dit que ce petit salon de campagne, avec son élégance modeste, lui révélait un aspect nouveau de l'existence, et prenait à ses yeux quelque chose de celle qui l'habitait. Il prit congé de la religieuse et de François, et sortit de la maison sous une impression singulière. Tout en montant dans le cabriolet, ses yeux s'attachaient encore sur la faible lumière que tamisaient les rideaux des fenêtres.

— J'ai vu bien des douleurs, se disait-il. Mais combien celle-ci est poignante ! Pauvre fille !

L'air piquant de la nuit et les rafales qui fouettaient son visage l'eurent bientôt arraché à cette sorte de rêverie ou d'engourdissement. Les lanternes du cabriolet faisaient courir des lueurs fugitives au milieu des flaques d'eau de la route, la pluie tombait avec un bruit monotone sur la vieille capote de cuir, et le vent, bien que calmé, sifflait cependant toujours parmi les taillis. Le docteur frissonnait dans ses vêtements mouillés ; il encourageait son cheval, dont l'ardeur se réveillait à l'approche de l'écurie,

et il poussa un soupir de satisfaction en apercevant le petit réverbère dont la lumière tremblante se balançait au milieu de la rue, à deux pas de son logis.

Ce cher vieux logis ! Avec quelle joie il y rentrait au retour de ses courses fatigantes ! Il aimait le bruit sourd et familier des planchers de chêne craquant sous son pied, et les échos qu'éveillait sa voix sonore appelant la vieille servante ou fredonnant un air d'enfance. . . Nui abri au monde ne lui semblait plus cher et plus sacré que ces poutres irrégulières qui avaient plané sur ses ancêtres ; nul tableau ne valait pour lui les tapisseries fanées sur lesquelles ses yeux d'enfant avaient admiré une végétation fantastiques et des bergères maniérées ; nul repas n'avait pour lui la saveur de ce souper, servi dans la vieille faïence à fleurs roses qu'il avait vue entre les mains de sa mère, sur cette lourde et disgracieuse table à tréteaux, autour de laquelle s'était rassemblée jadis une famille nombreuse, aujourd'hui éteinte ou dispersée. Ce soir-là, il goûta avec une douceur inaccoutumée les charmes de la propriété et le bien-être du chez soi.

— Avoir un toit d'où nul ne peut nous chasser, pensait-il en envoyant vers les solives du plafond les bouffées de sa vieille pipe en écume, — des murailles que les importuns ne peuvent franchir sans votre permission, — ne dépendre que de Dieu et de son travail, voilà les vrais biens de la vie, et je plains ceux qui en sont privés. Je suis véritablement un homme heureux.

Cependant l'homme heureux ne dort guère cette nuit-là. Il se retourna sur ses grands oreillers comme s'ils eussent été remplis d'épines, et non du plus fin duvet trié par Louison, et parfumés de lavande. Une image douce, pâle et navrée le poursuivait sans cesse pendant ces heures d'insomnie. Quand vers le matin, la fatigue ayant alourdi ses paupières, il tressaillit au son de la cloche qui l'appelait, sa première parole fut pour demander si l'on venait le chercher pour mademoiselle de Nory.

— Mademoiselle de Nory ! répéta Louison, ouvrant de grands yeux. Je ne connais pas ce nom-là, à moins que ce ne soit la Parisienne de Saint-Nervas. C'est pour Pierre, du chemin des Chênes, qu'on est venu vous demander . . .

Mademoiselle de Nory ne le fit point appeler. Il s'informa de l'heure du convoi de sa mère, et assista à la triste cérémonie. La jeune fille, ployée au bras de la bonne sœur Amable, et le vieux domestique suivaient seuls le cercueil. Charlotte ne leva point son voile, et le docteur, en passant près d'elle, entendit seulement des sanglots étouffés.

Une heure après, tout était fini, et la dépouille mortelle de madame de Nory reposait dans ce petit cimetière de campagne, si éloigné du théâtre où s'était écoulée son existence . . . Elle avait été belle, riche, adulée dans ce monde brillant de la mode dont l'engouement n'a d'égal que l'oubli. Et la Providence lui donnait pour dernière demeure une tombe modeste, parmi de pauvres gens avec lesquels elle n'avait rien eu de commun pendant sa vie . . .

Le lendemain, le docteur reçut une enveloppe satinée d'où s'échappa une pièce d'or. Un billet l'accompagnait : un petit feuillet dont émanait un vague et doux parfum, et sur lequel une main fine avait tracé ces lignes, d'une écriture à la fois élégante et tremblée :

“ Mademoiselle de Nory prie Monsieur le docteur Denans de vouloir bien accepter ses sincères remerciements pour les soins qu'il lui a donnés, et aussi pour sa présence au convoi ”

Le docteur relut deux fois ces quelques mots, et ramassa la pièce d'or en fronçant le sourcil.

Certes, il trouvait équitable de recevoir le prix de ses soins ; il donnait gratuitement son temps aux pauvres, et acceptait des riches ses honoraires avec une modeste dignité. Mais si mademoiselle de Nory n'était pas de ceux dont on peut, sans les humilier, refuser la retribution, le louis envoyé par elle était un prix tout à fait exorbitant pour une simple visite, étant donnés les tarifs du docteur Denans à la campagne.

— Elle traite un médecin de village comme un docteur de Paris, se dit-il avec une sorte de fierté blessée.

Il prit son chapeau, son bâton, fouilla dans les tiroirs d'une commode antique pour y trouver une paire de gants que l'humidité et le temps avaient, hélas ! mouchetés d'une manière désagréable, et prit d'un pas délibéré le chemin de la maisonnette.

C'était une belle journée d'hiver ; un froid sec et piquant, mais sain, avait séché les routes, et communiquait plus d'élasticité à la démarche du docteur. Un clair soleil resplendissait dans le ciel d'un bleu pâle, faisant ressortir dans sa lumière d'or toutes les brindilles des arbres dépouillés. Il marchait vite, le docteur, son pardessus ouvert sur sa poitrine, ses poumons vigoureux aspirant l'air froid et pur, sa santé robuste semblant défier la maladie. Plus d'un paysan se retourna pour le regarder d'un air d'admiration après lui avoir adressé un cordial bonjour. Il offrait bien le type parfait du médecin de village ou de petite ville, passant dans la campagne la meilleure partie de son temps. Il était grand, large d'épaules, non dépourvu de cette sorte d'élégance ou tout au moins d'aisance qui accompagne la force dans sa sérénité et sa plénitude. Toutefois, cette aisance ne rappelait en rien celle d'un homme à la mode, et le docteur apparaissait sous un aspect beaucoup plus favorable sur une route, montant Trilby, ou même dans les antiques chambres de sa vieille maison, que dans un salon fashionable. Ses traits étaient réguliers, d'un dessin énergique ; ses yeux bleus avaient une expression douce, bienveillante et joyeuse ; sa chevelure châtain clair, courte et frisée, et sa barbe soyeuse aux tons fauves accompagnaient harmonieusement son visage. Il avait de quarante à quarante-cinq ans, et les portait bien ; la vie au grand air et les veilles avaient hâlé son teint, et parsemé ses cheveux de quelques fils blancs ; mais si cette figure honnête révélait le nombre des années accomplies, on devinait que c'étaient de nobles et saintes fatigues qui s'y étaient imprimées

Tout à coup, le docteur ralentit sa marche : les persiennes de la maison qu'avaient habitée les dames de Nory étaient closes, et, se balançant à la grille, un écriteau annonçait que la petite propriété était à louer.

— Partie !

Il resta quelques instants devant la maison abandonnée, secoua deux ou trois fois la tête, et reprit la route de Givray.

Mais quelque chose d'indéfinissable s'était passé en lui. Son pas était maintenant moins élastique, le soleil lui semblait moins brillant, et il ôta

avec une sorte d'impatience les gants qui emprisonnaient ses robustes mains. Sa maison lui apparut de loin, avec son pignon traversé de poutrelles, et le toit aigu de la tourelle qui contenait l'escalier. Pour la première fois, il ne sentit pas, à cette vue, son cœur battre d'un honnête contentement . . . Dans le grand salon un peu nu, aux meubles sombres et aux maigres rideaux de coton rouge, il se surprenait à songer au désordre coquet, au confort élégant du petit salon où s'étaient assises la mère et la fille, là-bas, au bord de la route . . .

Il tira sa bourse, — une vieille bourse en tricot de soie jadis verte, qu'il gardait soigneusement en dépit de sa couleur fanée et de sa forme incommode, parce que c'était l'ouvrage de sa mère, et, faisant glisser les anneaux d'acier, il prit, parmi quelques pièces d'argent, le louis envoyé par Charlotte de Nory.

— Je ne peux pas le garder, se dit-il, secouant la tête avec une expression presque douloureuse.

Si ce quelque chose d'extraordinaire dont j'ai parlé n'eût pas agité l'esprit du docteur, sa conduite eût été fort simple : il eût déduit et gardé pour lui, le prix ordinaire d'une visite, et donné le reste à l'un de ses pauvres clients.

Mais non, il n'en voulut rien retenir. Qui sait ? . . . qui sait quelles impressions mystérieuses, quels effluves de jeunesse avaient traversé son âme tranquille ? Il ne s'avouait pas que Charlotte de Nory avait troublé la sérénité de son esprit laborieux, voué depuis longtemps à l'étude et à la charité ; mais il avait la vague sensation qu'un rayon de soleil ou de poésie avait illuminé son cœur, et il n'eût pour rien au monde voulu associer à cette vision éphémère, à ce souvenir fugitif, la pensée d'un peu d'or, si légitimement gagné qu'il fût.

Ce même jour, il rencontra dans un petit chemin le curé qui s'en allait, lisant son bréviaire, porter des consolations là même ou le docteur portait des remèdes. Médecin de l'âme et médecin du corps, ils s'entendaient à merveille, et confondaient même volontiers leurs attributions, ou du moins se facilitaient la tâche l'un à l'autre : le prêtre prenant sur son modeste nécessaire pour mettre quelque confort dans de misérables demeures, et le docteur préparant la voie aux encouragements et aux secours divins, en même temps qu'il soignait les pauvres corps usés dans les rudes travaux des champs.

Ils s'abordèrent en souriant, et firent route ensemble. Le vieux curé remit son bréviaire dans sa poche, essayant de cacher le col d'une bouteille un peu poussiéreuse.

— Ah ! je vous y prends, Monsieur le curé ! Comment ! je vous envoie quelques échantillons de mon plus vieux vin, dont votre santé épuisée a grand besoin, et vous le portez à un pauvre diable qui ne le trouvera pas meilleur que n'importe quel vin du crû ?

Le prêtre rougit comme un enfant pris en faute.

— Il fera du bien à Pierre, mon ami . . . Je vous promets de n'en plus donner . . . Je garderai les autres bouteilles pour les visites pastorales de Monseigneur, quoique le pauvre saint homme ne soit guère attentif à ce qu'il boit ou mange . . . Là, ne me grondez plus, et parlons d'autre chose . . . Avez-vous vu avant son départ cette demoiselle de Paris, dont nous avons enterré la mère ?

Ce fut au tour du docteur de rougir. Il eût été bien embarrassé d'expliquer la teinte foncée qui envahit tout à coup son visage hâlé ; mais le curé ne s'aperçut de rien.

— La sœur Amable s'était déjà attachée à elle, continua-t-il, et elle semble en effet douce et charmante. Quelle triste position ! Si jeune, et toute seule sur la terre ! Car, si j'ai bien compris, elle n'a guère en ce moment d'autre protection que, ce vieux serviteur, un modèle de fidélité comme on n'en voit plus guère... Ils ont laissé une petite somme d'argent pour élever une croix de pierre sur la tombe de cette pauvre femme...

Le docteur releva brusquement la tête.

— Monsieur le curé, j'ai un louis à consacrer à une œuvre pie : je voudrais faire dire une neuvaine de messes pour la défunte.

— J'ai déjà offert le saint sacrifice pour elle ce matin, répondit le curé, inclinant la tête. Nous voici arrivés, mon ami ; entrez le premier, je vais achever mon bréviaire pendant votre consultation...

Le surlendemain, qui était un dimanche, on annonça en effet au prône qu'une neuvaine de messes seraient célébrées pour la dame de Paris...

Après la grand'messe, un certain nombre de paroissiens se dirigèrent vers le cimetière. Sur la fosse encore nue de l'étrangère, et plongeant sa tige dans un vase de faïence, s'épanouissait un camélia blanc, telle que la serre du docteur en voyait seule fleurir dans le village à cette époque de l'année...

II

— Chère petite, comment pouvez-vous avoir une semblable idée ! dit d'une voix languissante et un peu contrainte une femme d'une quarantaine d'années qui, debout devant une glace, essayait dans ses cheveux l'effet d'une grappe d'acacia. Pensez-vous que ces fleurs soient seyantes, Charlotte ? reprit-elle au bout d'un instant et d'un ton beaucoup plus naturel. Il me semble qu'elles seraient plus jolies légèrement teintées de rose ; ce blanc mat est trop cru....

La scène se passe dans une élégante chambre à coucher où Charlotte de Nory, un ouvrage d'aiguille posé sur ses genoux, est assise dans le coin d'une causeuse, et disparaît à demi sous les flots vaporeux d'une toilette de bal étalée avec complaisance.

Le voisinage de ce tissu léger, de ces tons joyeux, forme un contraste saisissant avec la robe de deuil de la jeune fille. Celle-ci paraît si élégante, si délicate, si jeune, qu'on trouverait la toilette de bal en harmonie tout naturel avec son âge et sa figure, si ses yeux n'étaient profondément cernés, ses joues pâlies par les larmes, et ses lèvres sans sourire.

— Vous avez été bien bonne de m'accueillir, alors que j'arrivais ici pour vous demander conseil, presque folle de douleur et incapable de décider quoi que ce fût par moi-même, reprit la jeune fille, poursuivant le cours de ses pensées ; mais maintenant que le temps s'écoule, je crains d'abuser de votre hospitalité. Ma tristesse jette une ombre sur votre foyer ; je sens bien que je suis une hôte attristante ! ajouta-t-elle, ses yeux se remplissant de larmes.

— Pas du tout, ma chère... Que voulez-vous ? Nous sommes vos seuls parents... Oh ! une parenté bien éloignée, je le sais ! Mais pouviez-vous rester seule à Paris ? Non sans doute... Ne croyez-vous pas que cette branche est plus gracieuse lorsqu'elle retombe parmi mes boucles ?... Prenez garde, ma chère, vous froissez un peu ma robe... Merci... Si cela vous est égal, j'aimerais vous voir assise sur cette chaise ; le contact du cachemire noir est dangereux pour ce tulle de soie rose... Seriez-vous assez aimable pour attacher ces nœuds de rubans aux endroits de ma jupe où sont piquées des épingles ? Ma femme de chambre ne sait où donner de la tête, et vous êtes si obligeante !

Charlotte enfila aussitôt une aiguille, et commença à coudre les nœuds.

— J'espère que la lettre de mon frère arrivera bientôt, reprit-elle, s'efforçant de retenir ses larmes. Il désirera sûrement ma présence ; il a toujours été bon pour moi, et je trouverai sans peine une occasion convenable pour aller le rejoindre.

— Ce serait en effet la meilleure des solutions, dit madame Brunay d'un air plein de bonté condescendante. Comme je suis rouge ! C'est affreux, et vous êtes heureuse, ma chère, d'avoir ce teint pâle et délicat... Cela donne l'air distingué... Oui, le cher Gaston a un excellent cœur... Passez-moi la poudre de riz, je vous prie... Dans votre malheur commun, quoi de plus naturel et de plus désirable que de vous réunir ! L'Australie n'est plus, comme jadis, un pays sauvage ou excentrique ; c'est presque un faubourg de Londres ! Et la traversée n'est vraiment pas si terrible... Quand on n'a pas le mal de mer, ces packets sont si confortables ! Nous aiderions, s'il le fallait, votre frère à payer votre passage. Gaston est habile, il fera fortune, et vous épouserez là-bas un colon millionnaire... J'adore les Anglais ! Je vous vois d'ici revenant avec un mari de six pieds de haut, et une troupe de *babies* ravissants, doués de noms délicieux ou sonores ; oh ! ces *babies* d'outre-mer, quels amours d'enfants ! Une de mes amies avait épousé un major écossais, et elle m'avait écrit les noms de ses filles : Edith, Grace, Aurora, Claribel ; n'est-ce pas charmant ? Sans plaisanterie, ma chère, je suis sûre que vous trouverez Gaston déjà parvenu à une situation supportable ; c'est un garçon si intelligent !

Et madame Brunay, qui avait jadis accablé d'anathèmes Gaston de Nory, mais qui lui trouvait toutes les qualités alors qu'il s'agissait de se débarrasser de Charlotte à son profit, ouvrit tranquillement ses écrins, et en ôta les bijoux qu'elle devait porter le soir même.

Il y avait près de trois mois que Charlotte était dans cette maison, et que, hélas ! elle s'y sentait à charge. Elle ne comptait point y demeurer beaucoup plus longtemps, et n'éprouvait d'ailleurs à l'égard de sa cousine aucune amertume. Son père avait rendu à celle-ci de grands services en lui prêtant à plusieurs reprises d'importantes sommes d'argent ; mais madame Brunay, s'étant acquittée pécuniairement, se croyait déchargée de toute reconnaissance, et, bien qu'elle ne manquât pas d'une certaine bonté, elle considérait comme une chose ennuyeuse et importune le séjour chez elle de cette parente pauvre et désolée qui jetait une note sombre dans le concert joyeux et frivole de sa vie.

Charlotte avait reçu d'elle un accueil dépourvu d'empressement, et s'était

trouvée mêlée à un tourbillon mondain qui froissait ses regrets passionnés, ses sentiments les plus chers. Madame Brunay avait, pendant quelques semaines, porté une robe noire en souvenir de "cette pauvre Edmée, morte si jeune et encore si jolie !" Mais ces insignes de deuil avaient été eux-mêmes transformés en parure de fête par l'addition de dentelles et d'une profusion de jais ; et Charlotte, en la voyant partir ainsi vêtue pour une grande soirée, où le nom de celle dont elle portait le deuil dérisoire serait jeté aux curieux par ses lèvres insouciantes, Charlotte se sentait le cœur froissé et brisé.

Cependant, élevée comme elle l'avait été, aurait-elle pu refuser cette hospitalité, tout offerte à contre cœur qu'elle fût ? Une fille de vingt ans, appartenant à un milieu social distingué, ne pouvait demeurer seule avec un vieux domestique, ni dans une maison de campagne isolée, ni dans le petit appartement de sa mère à Paris ; elle n'était pas libre d'agir par elle-même, n'étant pas encore majeure ; et d'ailleurs, enchaînée par les convenances, par les usages, par les habitudes de toute sa vie, elle n'avait pas cette énergie, cet esprit d'initiative qui, il faut bien le dire, s'allie rarement avec une extrême inexpérience... Elle ne pouvait donc, sans conseil ni direction, vendre le peu de bijoux et de meubles qui lui restaient, et l'absence de son frère compliquait même sa situation légale. Elle ne pouvait pas davantage s'établir dans un hôtel pour attendre que ce frère décidât de son avenir. Presque sans argent, la pension et les rentes de sa mère s'éteignant avec elle, elle céda aux instances du vieux valet de chambre qui, désireux d'entourer cette jeune vie de protection et de tendresse, lui persuadait de recourir à l'une de ses cousines. Celle-ci, femme d'un fonctionnaire, se trouvait, grâce aux appointements considérables de son mari, dans une situation de fortune assez belle.

— Ils n'ont pas d'enfants, se disait François ; mon maître les a obligés autrefois, ils s'attacheront à sa fille, et réussiront sans peine à la bien marier ; elle est si jolie et si accomplie !

Hélas ! l'arrivée de Charlotte fut, nous l'avons dit, une surprise fâcheuse, et son cri de secours parut importun. Cependant, l'indépendance farouche ne lui était guère possible, et M. Brunay ayant été désigné comme son tuteur, croyait devoir aux convenances de la garder pendant quelque temps. Mais comme elle appelait de tous ses vœux la réponse de son frère ! Il la ferait venir auprès de lui, elle n'en doutait pas ; n'était-ce pas la plus naturelle des solutions ? En était-il même d'autres ? Et quelques rudes que semblaient à une jeune fille aussi délicate un long voyage en compagnie d'étrangers, un exil lointain et prolongé, une vie nouvelle, dénuée de relations et peut-être même privée de confortable, elle soupirait après l'Australie comme après une terre promise. Son frère serait tout pour elle ; il représentait à ses yeux les affections disparues, la fortune perdue, la patrie absente... Son aide, à lui, elle pouvait l'accepter sans rougir ; elle le pouvait d'autant mieux que si elle était aujourd'hui sans dot, c'était en partie par la faute de ce frère, joueur et imprudent, qui avait continué les folies d'un père prodigue... Elle ne lui en avait point voulu. Témoin de la faiblesse de sa mère pour ce fils insouciant, à la fois séduisant et frivole, elle avait, à son tour, excusé toutes ses fautes, une parole de regret, dans la bouche de Gaston, lui semblant aussi douce, aussi

saorée que les témoignages de repentir les plus réels. Elle avait oublié généreusement qu'il avait flétri sa jeunesse, à elle, sa jeunesse écoulée dans les soucis et les inquiétudes, et jamais elle n'avait plus tendrement aimé son frère qu'en ce moment où, isolée chez des parents indifférents, elle aspirait à passer les mers pour chercher près de lui, avec un peu d'affection, un pain qui ne fût point rendu amer par la pensée que c'était une aumône.

Le courrier d'Australie arriva enfin. Un soir, Charlotte reçut une enveloppe chargée de timbres, qu'elle prit avec un transport mêlé d'angoisse, et dont elle courut lire le contenu dans sa chambre. Son cœur était agité d'un sentiment à la fois joyeux et douloureux ; ce papier, qui venait de si loin, rapprochait les distances, et mettait en commun pour un instant ses pensées et celles de son frère ; mais aussi toutes les émotions de la mort de sa mère allaient être renouvelées, les plaies de son cœur allaient se rouvrir, et enfin, si désireuse qu'elle fût de rejoindre Gaston, elle ne pouvait accueillir sans un certain déchirement ce qu'elle regardait comme le signal d'un long exil.

Elle décacheta la lettre d'une main agitée, et bientôt, avec un flot de larmes, un amer et cruel désappointement fit trembler ses lèvres pâles.

Gaston de Nory exprimait d'abord le chagrin, non très profond peut-être — sa nature était mobile et égoïste — mais très vif et très passionné qu'il avait ressenti en apprenant la mort de cette mère indulgente et jeune encore, à qui il avait inspiré tant d'orgueilleuse tendresse et causé tant de soucis. Sa lettre avait été écrite en plusieurs jours ; le commencement était presque incohérent, la douleur prenait une forme violente et révoltée ; puis, les idées se raffermirent, et à la fin, il traitait avec toute sa présence d'esprit la question du voyage de sa sœur.

“ Venir me rejoindre, ma pauvre Charlotte !... Hélas ! je t'aime doublement pour cette généreuse idée, bien digne de ton cœur ; mais je suis sûr que la réflexion t'aura éclairée sur les inconvénients immenses d'une semblable détermination, et qu'au moment où cette lettre te parviendra, elle te trouvera convaincue de l'impossibilité de réaliser ton projet.

“ Je ne te parle pas des difficultés et même des dangers qu'il y aurait à faire entreprendre un tel voyage à une jeune fille délicatement élevée ; cependant, la pensée de te savoir seule, au milieu d'étrangers, exposée pendant plusieurs semaines à tous les hasards d'une traversée, cette pensée, dis-je, m'est réellement insupportable. Mais ce n'est pas tout. Je mène ici la vie d'un travailleur ; je fais la correspondance française et allemande du négociant qui m'emploie, et il a désiré que j'habite sa maison, afin de pouvoir user plus aisément de mes services. Quitter la chambre qu'il me donne le mécontenterait, à coup sûr ; il serait, d'ailleurs, excessivement coûteux de louer un appartement convenable pour toi et moi. La vie matérielle est fort chère, nous subirions des privations, et dans l'intérêt de mon avenir, il vaut mieux que je sois seul. M. Wilson m'aime beaucoup, il requiert ma présence, non-seulement dans ses bureaux, mais encore dans ses salons ; et, je puis te le dire, chère petite sœur, j'espère refaire, non par mon travail, — ce serait trop long, — mais par un mariage, la situation que j'ai perdue par ma faute. Ah ! si je redeviens riche, je serai sage ! Je sais trop ce qu'il en coûte de déchoir, de demander son pain à un labeur honorable, sans doute, mais peu fait pour un gentilhomme.

me, et dont la sèche monotonie fait bouillir mon sang et révolte ma jeunesse. Et si je revois la France, ta place sera à mon foyer, ma petite Charlotte ; je n'oublierai jamais, [d'une part, que je dois refaire ta dot, d'une autre, que tu as voulu venir partager mon exil, . . .

" En attendant, nous avons tous deux de rudes épreuves à supporter ! . . . Je ne puis encore t'envoyer d'argent, mais je t'adresse sous ce pli un abandon en règle de mes droits à la pauvre succession de notre chère mère. Je crois qu'elle avait conservé des meubles de prix, quelques bijoux, et surtout ce bracelet en saphirs qui venait de la reine Marie Leckzinska. Tu retirerais un bon prix de ce dernier objet, non que les pierres en soient très belles, mais parce qu'on a aujourd'hui la manie des souvenirs historiques. J'estime que tu pourras réaliser une somme de huit à dix mille francs. Ne crains pas d'employer ce capital pour payer ta pension dans un couvent ou chez les Brunay, s'ils veulent bien te garder près d'eux. Lorsqu'il sera épuisé, je gagnerai assez pour te venir en aide. Quand à être institutrice, c'est hors de question. Nos embarras d'argent datent de peu d'années ; ton enfance a été entourée de luxe, et tu as vécu jusqu'à ces derniers temps dans un milieu dont le souvenir te rendrait le travail et la dépendance insupportables. Va, c'est assez qu'un de nous deux (le coupable) souffre et lutte ici-bas ; repose-toi, chère sœur, dans mon affection. "

Quand Charlotte acheva cette lecture, des sanglots soulevaient sa poitrine. Elle se sentait envahir par un sentiment tellement poignant, qu'elle eût accueillie la mort comme une délivrance.

Les dernières années qui venaient de s'écouler se retraçaient à sa mémoire, avec toutes leurs angoisses soudain ravivées : la mort de son père, les larmes de sa mère, les pertes d'argent, les catastrophes. . . . Combien sa jeune vie avait été éprouvée ! . . . Un peu d'accalmie avait paru se faire ; Gaston parti, madame de Nory avait accepté courageusement sa situation et dans cette maisonnette, louée en Touraine dans le double but de faire des économies et de retrouver un peu de sérénité, elle avait vécu avec sa fille dans une intimité délicieuse, — si délicate qu'elles n'avaient cherché à nouer aucune relation, et qu'elles ne sortaient guère que le dimanche pour se rendre à une chapelle voisine. La moitié de l'hiver s'était écoulée ainsi, sans qu'elles songeassent à quitter la campagne. Les revenus de madame de Nory (viagers hélas !) suffisaient à leur procurer un confort relatif, le vieux et fidèle François multipliait ses attentions, et l'on espérait en l'avenir, en l'habileté de Gaston

C'était au milieu de ce calme reconquis que la mort était venue enlever à Charlotte sa plus chère affection, son seul appui ! . . . Elle fit un effort pour calmer les sanglots convulsifs qui l'ébranlaient violemment, et relut la lettre de Gaston. Sans doute, il n'avait pas tort ; mais elle avait attendu un élan généreux, eût-il été imprudent, et elle se fût trouvée prête à tout souffrir pour vivre auprès de lui. . . . Cependant elle ne voulait pas nuire à ses intérêts, à son avenir. . . . Et ses larmes coulaient de nouveau ; il est si dur, à vingt ans, de se voir seule dans la vie ballottée par les événements comme une épave poussée vers un foyer étranger !

L'heure s'avavançait ; Charlotte recouvra enfin par un violent effort de

volonté, la possibilité de parler et d'agir avec une apparence de calme, et, sortant de sa chambre, elle se dirigea vers le cabinet de M. Brunay.

Le tuteur que lui avait donné la loi et une alliance éloignée était un homme d'environ cinquante ans, dont les traits respiraient une bonté native. Sa vie avait été facile, son ambition était satisfaite, son intérieur paisible, sans grandes joies, peut-être, mais ne connaissant ni l'aigreur ni la contradiction. Il sourit à Charlotte dont, privé d'enfants, il aimait la jeunesse et la grâce, et elle posa devant lui la lettre d'Australie.

— J'ai reçu des nouvelles de Gaston, dit-elle, essayant de raffermir sa voix. Voulez-vous en prendre connaissance ?

— Je m'étonne qu'il n'ait pas aussi répondu à mon mari, dit d'un ton légèrement piqué madame Brunay, qui écrivait à l'angle du bureau.

Les joues de la jeune fille s'empourprèrent.

— Oh ! cher cousine, il vous est à tous deux, bien reconnaissant ! répliqua-t-elle avec vivacité.

Madame Brunay se leva, et venant se placer derrière le fauteuil de son mari, lut par-dessus son épaule la lettre qu'il tenait.

Charlotte les regardait tour à tour avec anxiété. Le visage de son tuteur exprimait un certain attendrissement et une indécision évidente, tandis que les traits de sa femme restaient impassibles.

— Je ne suis pas de l'avis de Gaston en ce qui concerne l'emploi de votre mince capital, dit enfin M. Brunay, repliant lentement la lettre et la tendant à la jeune fille. Et d'abord, il me semble qu'il exagère vos ressources, ma pauvre petite. Votre mère avait vendu la plus grande partie de son mobilier.

— Il reste, en effet, peu de meubles dans notre petit appartement de la rue de Grenelle, répondit Charlotte d'une voix altérée.

— Et ces bijoux dont parie votre frère ? Je croyais que les diamants avaient aussi été vendus.

— Oui, sauf ce bracelet de famille, donné par Marie Leckzinska à l'une des aïeules de ma mère, et quelques bagues que je vous ai montrées.

M. Brunay prit un crayon et traça rapidement une série de chiffres.

— Je ne crois pas que vous puissiez compter sur plus de 5000 fr., dit-il enfin en secouant la tête, c'est-à-dire un revenu d'un peu plus de 200 francs, pas même de quoi avoir du pain.

— Aussi Gaston me conseille-t-il d'employer le capital, dit la jeune fille, rougissant profondément.

— Et c'est en quoi je le trouve imprudent, répliqua M. Brunay. Vous n'en auriez pas pour deux ans, avec la plus stricte économie ! Votre frère, je n'en doute pas est animé des meilleures intentions à votre égard ; mais le passé n'est pas de nature à garantir l'avenir, et s'il ne réussit pas à vous venir en aide, que deviendrez-vous, une fois ce petit capital épuisé.

Le regard de Charlotte erra de nouveau avec angoisse du visage de M. Brunay à celui de sa femme, qui écoutait, froide et silencieuse.

— Vous avez raison, dit la jeune fille avec une sorte de désespoir tranquille, je ne dois compter que sur moi-même. . . Non que je me méfie du bon vouloir de mon frère, mais le succès peut lui être refusé. Vous voudrez bien ajouter un nouveau service aux bontés que vous avez eues déjà pour moi : je puis travailler, aidez-moi à trouver une place d'institutrice ou de dame de compagnie.

M. Brunay lui tendit la main avec une compassion affectueuse.

— Rien ne presse, Charlotte... N'êtes-vous pas bien ici ? Nous n'avons pas d'enfants, et...

Le bout de la pantouffe de madame Brunay se posa sur le pied de son mari.

— Mon ami, dit-elle, je ne voudrais pas paraître dure à Charlotte ; mais en ce moment, elle est plus raisonnable que vous. Moi aussi, je voudrais la garder toujours ; cependant, est-ce possible, alors que vous avez les filles de votre frère à aider ?

Il toussa d'un air embarrassé. Son frère avait en effet une nombreuse famille, principalement composée de filles ; mais les seuls présents qu'elles reçussent de lui, présents choisis par madame Brunay, étaient aussi rares que peu coûteux, et brillaient, en général, par une complète inutilité. Cependant, il comprit que son projet déplaisait à sa femme, et reprima prudemment l'élan affectueux qui l'avait entraîné.

— Certes, continua madame Brunay, Charlotte peut rester avec nous aussi longtemps qu'elle le désirera. Mais si je suis de votre avis quand vous jugez qu'il est imprudent de dissiper son modeste avoir, je pense comme elle quand elle reconnaît la nécessité de l'accroître par son travail, puisque son frère refuse de la faire venir près de lui. Ce travail, d'ailleurs, ne sera pas si pénible. Les institutrices martyres et les dames de compagnie souffre-douleurs sont plus communes dans les romans que dans la vie réelle ; élevée comme elle l'a été, notre jeune amie peut trouver une situation très avantageuse, et se préparer un avenir beaucoup meilleur que celui que nous pourrions lui faire... Nous n'avons guère de fortune en dehors des émoluments d'Ernest, ma chère petite... Et le peu que nous avons revient tout naturellement à l'intéressante famille de mon beau-frère.

Charlotte retint les larmes qui montaient à ses yeux.

— Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi, dit-elle doucement, bien que d'une voix ferme. Mais je n'ai jamais eu l'intention de prolonger mon séjour chez vous... Beaucoup de femmes de mon âge gagnent leur vie, je ferai comme elles, et le plus tôt sera le mieux.

— Non, non, attendons encore ! vous êtes à peine remise du chagrin qui vous a frappée ! s'écria son cousin ému.

— Charlotte a raison, fit madame Brunay, passant son bras autour de la taille de la jeune fille et la regardant d'un air caressant. L'attente est toujours pénible, plus pénible que la réalité. Dans son intérêt même, je crois qu'il vaut mieux hâter les choses... D'ailleurs, nous partons prochainement pour les eaux ; serait-il bien convenable qu'elle se mêlât, en grand deuil, à notre société un peu bruyante !... Nous avons des relations nombreuses, et nous lui trouverons sans doute une bonne position, une maison où elle sera aussi vite appréciée que chez nous...

— Le plus près de nous qu'il sera possible, Valentine, afin qu'elle vienne nous voir souvent...

La pantouffe s'avança de nouveau sous la table en manière d'avertissement.

— Sans doute, sans doute !... Du moins, nous essayerons. Courage, chère petite ! Après tout, Gaston peut faire fortune et vous donner une dot. Il est si séduisant qu'il tournera la tête à ces Australiennes !

III

Le docteur Denans se dispose à faire un voyage. Oh ! ce n'est pas un voyage de long cours ! Il s'agit simplement d'aller passer une semaine chez un de ses amis de collège, à une trentaine de lieues de Givray. C'est un plaisir modeste qu'il prend chaque année, et qui remue agréablement tous ses souvenirs d'enfance.

Comme la plupart des amitiés de collège, qui sont plus instinctives que raisonnées, celle-ci s'est maintenue plutôt par le charme de l'habitude et des réminiscences communes que par la communauté des goûts et des idées. Charles Sargy était inférieur à Edouard Denans comme origine, et aussi comme intelligence. Mais il avait de plus cette ambition à la fois tranquille et tenace qui guette toutes les occasions de s'élever, et qui sait diriger ses efforts du côté où souffle le vent de la faveur. Plus perspicace qu'on n'eût pu le croire, il fit son droit, non sans peine, acquit, dans le barreau, une certaine solidité d'arguments, et une plus grande facilité de parole, et, ayant ébloui la très riche héritière d'un négociant retiré des affaires, il tourna ses vues vers la carrière politique. On pouvait dès lors prévoir ces bouleversements qui ont depuis modifié la surface de la société française. Quand un nouveau gouvernement fit appel à de nouvelles idées, Charles Sargy se trouvait grand propriétaire, partisan bruyant du régime qu'il eût combattu aussi volontiers dans d'autres circonstances, et ayant reteau de sa profession première une faconde à peu près suffisante pour lui tenir lieu d'idées. Il ne doutait pas que les prochaines élections ne lui donnassent un siège au parlement, et ce succès probable comblait, en même temps que ses vœux, les plus ardentés aspirations de sa femme, avide de jouer un rôle, et de sortir de la province où le souvenir encore trop récent des débuts modestes de son père l'éloignait des salons aristocratiques, et la faisait accueillir par les fonctionnaires eux-mêmes avec une nuance de protection qu'elle ressentait amèrement.

Le docteur, lui, n'avait pas cherché à transformer sa situation sociale. Fils d'un médecin de campagne, il avait suivi les errements paternels, et aucune vision d'un théâtre plus vaste, aucun regret de ce qu'il aurait pu être ne venaient hanter sa solitude. Chose rare à notre époque, il était content de son sort, et, loin de fronder les générations qui l'avaient précédé, il s'appliquait à poser ses pas là où avaient marché ceux dont il tenait un austère héritage. Son âme gardait la même foi ardente qui l'avait animée dans son enfance, et aussi cette autre foi si rare : une conviction politique sincère désintéressée et fidèle. Sa famille appartenait depuis des siècles à cette bourgeoisie élevée et fidèle. Sa famille appartenait marchait immédiatement audessous de la noblesse, et qui, la voyant de près, ne gardait aucun préjugé contre elle. Il était royaliste, comme son père et son grand-père l'avaient été avant lui, et madame Sargy s'étonnait souvent que lui et son mari s'accordassent si bien. En effet, en dépit de la différence de leurs opinions, ils éprouvaient, en se revoyant, un plaisir sans mélange, discutant sans aigreur, cherchant en vain à se convertir, et oubliant soudain toutes les divergences dans l'évocation magique des jours maintenant éloignés de leur enfance. . . .

En ce moment, le docteur retire d'une armoire son habit, qui exhale

un honnête parfum de vétiver, et il l'étend soigneusement sur un chaise pour en faire disparaître les plis.

— C'était du bon drap, Monsieur, remarque Louison qui, assise près de la table, passe sur un gant de couleur claire un morceau de flanelle fortement imbibé de benzine. Voici au moins... dix-neuf...

— Il y a vingt ans que je l'ai, dit gaiement le docteur. C'est le premier, l'unique habit noir que je me sois fait faire, et je pense qu'il est aussi démodé que son maître.

— Démodé ! fit Louison d'un air scandalisé. Un beau garçon n'est jamais démodé, et je parierais bien que les dames vous trouveront toujours mieux que ces jeunes gens au teint blafard, aux épaules étroites, qui se font une raie au milieu de la tête et qui portent des habits encore plus étriqués que le vôtre.

Le docteur aspira l'air avec inquiétude.

— Hem !... Louison, cette drogue qui vous sert à nettoyer mes gants sent joliment fort ! Vous savez, j'aimerais mieux en acheter une paire neuve, bien que je n'en fasse guère usage, que d'exhaler un pareil parfum.

— Bah ! Monsieur, ça s'en ira à l'air, et vos gants sont bons ; ce serait pécher de les jeter.

— Avez-vous préparé mes cravates blanches ?

— Oui monsieur... Ma parole, on dirait que vous allez à une noce ! En voilà des cérémonies ! Tenez, voici les cravates, là près de vous.

Le docteur prit sans sourciller deux amples cravates de batiste amidonnées et passées au bleu, les enveloppa dans un fragment de vieux journal, et les plaça dans sa valise, sur une pile de chemises de la même teinte azurée. Puis il alluma sa pipe avec le soupir de satisfaction d'un homme qui a terminé, ou à peu près une besogne fastidieuse.

On était au mois de juillet, la chaleur était étouffante, et le docteur s'assit sur le rebord de la fenêtre ouverte. Au-dessous s'étendait un vaste jardin, dont les carrés réguliers et bien entretenus étaient bordés de buis. Ce jardin, l'orgueil de Louison, était renommé dans Givray pour la beauté de ses fruits et de ses légumes ; les malades du docteur surtout le connaissaient bien, soit qu'un plat d'asperges, de petits pois, de fraises ou de raisin savoureux fût venu réjouir leur appétit de convalescents, soit qu'ils eussent reçu la permission de s'y asseoir au soleil ou sous les berceaux parfumés. Il n'y avait rien de *romantique* dans ce grand enclos garnis d'espaliers ; le petit parterre multicolore qui s'étendait immédiatement sous les fenêtres étaient absolument démodé, et encore plus démodée la vieille charmille régulièrement taillée que la mère du docteur avait regardée jadis comme un lieu de délice.

Mais s'il est une poésie inhérente aux sites (et de celle-là, le jardin était dépourvu), il en est une bien plus intime et plus puissante, qui tient aux souvenirs et prend sa source dans le cœur lui-même, et Edouard Denans n'aurait voulu pour rien au monde changer un iota à ce lieu, témoin de son enfance. Il avait le culte du passé, comme tous ceux qui vivent un peu solitaires, et il lui semblait que les années écoulées se levaient silencieusement devant lui quand il se promenait en rêvant dans ces allées droites... Il se revoyait, grimant à ce vieux pommier bizarre, dont les branches tordues avaient retenu maint lambeau de sa blouse ; il

s'attendrissait devant une série de petits carrés qui avaient été jadis assignés pour *jardins* à son frère, à sa sœur et à lui-même. . . . Voici le massif de roses blanches où l'on cueillit un bouquet funéraire pour le cercueil de cette jolie sœur, enlevée par un mal subit. . . . Et les pensées avaient toujours fleuri à ce même endroit ; sa mère en cueillait une chaque fois qu'elle écrivait à son fils Paul, devenu marin, et disparu, lui aussi, comme toutes les affections du docteur. Le long de ce grand mur où les pêches se coloraient sous les touches ardentes du soleil, son père l'avait maintes fois sermonné. . . . Il était alors si paresseux ! Et ce fut sous cette tonnelle toute parfumée de chèvrefeuille qu'on dina gaiement le jour où il rapporta son premier prix. . . . Dans cette large allée, doucement sablée, il avait soutenu les pas de sa mère devenue vieille. Et rien que cette pensée d'avoir consolé les derniers jours de ses parents eût suffi à réconcilier le docteur avec l'obscurité de son village, si tant est qu'un regret ou un souffle d'ambition eût jamais effleuré cette imagination tranquille.

— Je partirai à trois heures, Louison, dit-il tout à coup à la vieille servante qui visitait en ce moment le contenu de la valise, pour s'assurer que son maître n'avait rien oublié. Charles Sargy ne déteste pas les surprises, et d'ailleurs, il me dit que ma chambre est prête. Je suis joyeux comme un enfant de me mettre en voyage, ma bonne vieille, et je te rapporterai de Tours un paroissien, en gros caractères comme celui de ton amie Jeannette.

— Merci, Monsieur. . . . Vous retrouverez la maison en ordre, j'ose le dire ; je vais laver les planchers, frotter les meubles et battre les rideaux. Mais savez-vous que je n'aime guère à vous voir partir ? Au retour vous êtes moins gai, vous vous trouvez trop seul, j'en suis sûre. Ah ! ce ne serait pas la même chose si une jolie jeune femme vous attendait. . . . Mon cher maître, ne vous mariez-vous donc jamais ?

Il y avait dans la voix cassée de Louison une sorte d'émotion craintive quand elle proféra cette question. Le visage du docteur devint grave, et il ôta sa pipe de sa bouche.

— Dieu m'a pris ma fiancée, dit-il simplement, et je n'ai pu en aimer une autre.

Louison le regarda pendant quelques instants avec inquiétude, comme si elle eût regretté d'avoir évoqué par ses paroles quelque fantôme pénible, puis elle soupira et sortit sans bruit.

Edouard Denans ne reprit pas sa pipe. Les bras croisés, les yeux fixés sur l'horizon qui s'étendait au-delà du grand jardin, il songeait au passé. . . .

Il avait eu son roman de jeunesse, simple et honnête comme lui ; dans son enfance, il avait une petite campagne de jeux préférée, tendrement protégée par lui, et dont le souvenir rafraîchit plus d'une fois ses pensées dans le labeur de sa vie d'étudiant. Quand il revint à Givray, il fut émerveillé de sa beauté frêle et de sa grâce timide, qui étaient bien faites pour séduire par la loi du contraste une nature vigoureuse comme la sienne. Une chaste et tendre affection remplaça l'amitié enfantine, et le jour de leur union fut fixé. Que de rêves innocents, modestes et joyeux faisaient ces deux êtres bons et simples, dont l'unique horizon était le foyer domestique, et qui se donnaient l'un à l'autre leur premier amour !

Mais peu de temps avant l'époque qui devait les unir, un mal violent et subit s'empara de la jeune fiancée. Elle vit venir la mort, puis dans une foi ardente le courage de dire adieu à Edouard ; pleine de l'espoir sublime de le retrouver un jour, elle lui assigna un suprême rendez-vous, et s'endormit résignée, le sourire aux lèvres.

Lui aussi se résigna. Nulle plainte révoltée ne sortit de sa bouche ; avec le temps, le sourire revint sur son visage. Mais cette plaie resta longtemps ouverte, et vingt ans s'étaient écoulés sans qu'une autre image entrât dans son cœur fidèle. . . . Peu à peu, la douleur aiguë de sa jeunesse s'était transformée en un souvenir plein de douceur, et lorsqu'un mot, comme aujourd'hui, évoquait devant sa mémoire l'ombre chérie de sa fiancée, il devenait grave, mais s'abandonnait sans amertume aux réminiscences du passé. . . .

L'horloge sonna deux heures. Edouard tressaillit ; le nuage de mélancolie qui avait voilé son front s'effaça soudain, et s'arrachant à ses pensées il appela son domestique et lui ordonna d'atteler le cabriolet pour le conduire à la gare.

Il était un peu plus de cinq heures lorsque le docteur, descendu à la station de . . . prit d'un pas allègre l'avenue de tilleuls à l'extrémité de laquelle apparaissait la demeure de son ami.

Ce n'était pas un château malgré les prétentions ambitieuses de son propriétaire, mais une grande maison blanche à l'aspect gai et hospitalier, toute tapissée de rosiers grimpants. Elle était assise au milieu d'un jardin en pente douce, mi-parterre, mi-parc anglais, rempli de sièges confortables et de jouets d'enfants traînant dans les allées. Si Edouard Denans avait rêvé une maison de campagne c'était certainement quelque chose de semblable à celle-ci, — riante, confortable, suffisamment modeste, toute pleine de vie et de bruits joyeux.

Il n'alla pas jusqu'au perron. Un homme à peu près de son âge, vêtu d'une veste blanche et coiffé d'un chapeau de paille, jeta vivement le journal qu'il lisait et lui ouvrit les bras.

— Mon cher Edouard ! que je suis heureux ! Quels bons jours nous allons passer ! Tu es toujours le même, tu ne vieillis pas. Moi j'ai déjà les cheveux gris !

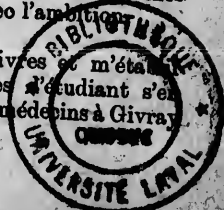
— Je ne suis ni maire ni conseiller général, dit le docteur en riant. Ah ça ! est-il vrai que nous te verrons siéger à la Chambee aux prochaines élections ?

— Eh ! eh ! je crois que je puis compter sur l'appui du gouvernement. . . . J'aurai à lutter contre certaines hostilités, mais j'ai lieu d'espérer être élu. . . . Et toi ? Toujours modeste, toujours ennemi du monde et des honneurs ?

— Des honneurs ! qu'est-ce que j'en ferais ? dit le docteur, riant de nouveau. Tu connais mes théories : je ne voudrais pas de distinctions que je n'eusse méritées, et je ne me fais pas, grâce au ciel, illusion sur mes mérites. Il y a longtemps, d'ailleurs, que j'en ai fini avec l'ambition.

— Bah ! as-tu seulement été ambitieux ?

— Oui, à l'École de médecine ; je voulais faire des livres et m'établir à Paris. Tu vois ce qu'il en est advenu ; ces beaux rêves s'étudiant s'en vont presque toujours en fumée. Tous les Denans ont été médecins à Givray.



de père en fils, et j'aurais affligé mon père en laissant sa clientèle à un étranger.

— Cependant, tes études ont été brillantes. . . .

— Brillantes, non ; sérieuses, oui. Tant mieux pour mes malades ; la vie humaine est aussi précieuse à Givray qu'à Paris, et un paysan tient à sa peau tout autant qu'un duc.

— Mais il paie moins. . . . Es-tu content de ta situation ?

— Elle suffit largement à mes besoins, et serait meilleure si je m'attendrais moins souvent sur la bourse de mes pauvres diables de clients.

— Et tu n'as jamais eu l'idée d'entrer dans la vie active ?

— La vie active ! s'écria le docteur, ouvrant de grands yeux. Qu'est-ce que tu veux de plus ? Je suis toujours sur les routes, à cheval ou à pied, et aussi souvent la nuit que le jour !

— Je veux parler de la carrière politique, répliqua en riant M. Sargy. Je connais ton arrondissement ; nous n'avons pas, d'ici à un certain temps, de chances d'y voir élire un des nôtres, et dans ces conditions, un homme relativement modéré, comme toi, pourrait, avec certaines réserves, être assuré, jusqu'à un certain point, de la neutralité du gouvernement.

Des sensations diverses avaient passé sur le visage expressif du docteur. D'abord tenté de s'indigner, il finit par sourire en secouant la tête.

— Je ne suis pas de ceux, dit-il finement, qui croient que les professions libérales rendent aptes à toutes les fonctions, et que, parce qu'on sait plaider un procès criminel ou commercial, ou bien guérir une fièvre et couper une jambe, on est l'homme qu'il faut pour mener les affaires du pays. Je suis un vieil encroûté, et j'ai la naïveté de penser que l'éducation d'un homme politique doit demander plus d'années d'études que celle d'un médecin ou d'un avocat, car elle embrasse des branches diverses et entraîne une responsabilité effrayante. Quand à être modéré, si tu entends par là un homme capable de faire des concessions, tu te trompes. Si j'étais un homme politique, je serais inflexible sur mes principes ; je ne connais qu'une ligne, la ligne droite.

— Elle serait un peu trop primitive en politique, dit M. Sargy en riant.

— L'honnêteté est ce qu'il y a de préférable ! s'écria le docteur s'échauffant. J'aimerais mieux voir mon pays vaincu en restant honnête, qu'agrandi par la ruse et la violence !

— Enfin, nous ne te verrons jamais parmi nous ? dit M. Sargy. Et tu n'admet pas qu'un homme d'une capacité ordinaire, décidé à étudier les questions vitales du pays, cède aux vœux de ses concitoyens et aille les représenter au parlement ? Tu voudrais me voir me tenir à l'écart, sous prétexte que dans ma famille on n'est pas député de père en fils, comme on est médecin dans la tienne ?

— Tu es mon ami, tu es, je le crois, un avocat habile, mais tu as tort de te présenter aux élections, et ces vœux de tes concitoyens, hum ! on les exagère quelque peu, n'est-ce pas ! Allons, ne te fâche pas, ajouta-t-il, voyant M. Sargy rougir, et ne permet-ons pas à cette satanée politique de brouiller deux vieux amis qui auront toujours, du moins, un point de commun, c'est une sincère affection datant de trente-cinq ans ! . . . Je voudrais bien saluer ta femme. . . . Tes enfants vont bien !

— Oh ! ce sont de vrais diables ! Iseult est aussi bruyante que son frère....

— Yseult ! répéta le docteur, c'est vrai, ta fille s'appelle Yseult....
Un vrai nom moyen-Âge !

— Oui, répondit en souriant M. de Sargy, c'est une idée de ma femme, qui aime les noms distingués.... Et la fille du marquis de Pierre, notre voisin, s'appelle Yseult.... Elle s'habille pour dîner, ma femme, tu ne peux la voir en ce moment. Je vais te conduire à ta chambre.

— Est-ce que vous avez du monde ce soir.

— Oh ! deux amis seulement, le percepteur et le notaire. Mais Emma trouve qu'il est de meilleur ton de faire une certaine toilette pour les repas.... Chut ! ne va pas te moquer ! Tu te souviens, je le vois, de la pauvre maison de mon père ; que veux-tu, mon cher ! il faut bien s'élever dans la vie, ne fût-ce que pour ses enfants, et nous menons ici tant bien que mal la vie de château.... Si tu possèdes une redingote noire, tu feras bien de la passer au lieu de ce costume de voyage.... Oh ! nous n'en sommes pas au frac ! ajouta-t-il en riant.

— C'est que ... c'est que.... ma garde-robe n'est pas variée, et j'ai apporté peu de chose.... Je n'ai pas le choix entre cette jaquette et mon habit noir, fit le docteur d'un air piteux.

— Alors, mets l'habit, cela flattera ma femme.... Par ici, mon cher, je passe devant....

Edouard Denans monta dans la chambre qui lui avait été assignée, et déboucla sa valise du même air piteux.

Que ce fût défaut d'habitude ou préjugé, il considérait que mettre un frac est la plus ennuyeuse chose du monde. Peut-être ce frac s'identifiait-il pour lui avec le souvenir d'ennuyeux banquets officiels ou de fastidieuses cérémonies ; peut-être se sentait-il tout simplement gêné dans un habit datant de vingt années, et que l'art du tailleur de Givray n'avait pu approprier d'une manière satisfaisante au développement de sa taille et de son embonpoint.

Il était positif que cet habit lui seyait mal ; ses mouvements semblaient gauches et empruntés, et il n'était plus le même homme que dans ses vêtements de tous les jours.

Madame Sargy était seule dans le salon quand il descendit, sa toilette faite. Comme elle n'avait pas, à ses yeux, le charme qui naît d'une vieille amitié, il lui passait moins facilement qu'à son mari ses travers d'esprit et ses visées ambitieuses. Il se disait naïvement que le séjour qu'il faisait annuellement, aux Saulnettes serait beaucoup plus agréable si madame Sargy n'y était pas.

C'était une femme d'environ trente-cinq ans, assez jolie, mais dépourvue de distinction, et vêtue d'une toilette aussi compliquée qu'élégante. Elle ne manquait pas de qualités sérieuses ; femme dévouée et maîtresse de maison accomplie, elle faisait régner chez elle un ordre et un confort qui s'alliaient heureusement à une certaine magnificence ; elle avait un esprit pratique, du jugement. Mais toutes ces qualités lui semblaient d'essence bourgeoise, et elle s'appliquait soigneusement à les dissimuler, pour faire montre d'une grâce étudiée et d'une élégance prétentieuse qui étaient particulièrement antipathiques au docteur.

— Vous arrivez bien cérémonieusement habillé pour un dîner de famille fit-elle en minaudant, et tendant à son hôte sa main grassouillettée, étincelante de bagues.

Il ne trouva rien à répondre, n'osant avouer l'état de sa garde-robe, et se rejeta sur le temps et l'extrême chaleur. Il se sentit soulagé d'une corvée ennuyeuse quand, les autres convives étant arrivés, il put s'abstenir de causer et s'approcher de la fenêtre, où il était attiré par des cris d'enfant et des éclats de rire bruyants.

Un petit garçon de sept à huit ans faisait courir une fillette un peu plus jeune, l'excitant à aller plus vite et faisant claquer un fouet à grelots.

— Allez donc, Myrza ! Hou ! le mauvais cheval ! Hep ! hep ! saute la haie, ma chère, tu auras ton picotin ! Veux-tu sauter par dessus la plate-bande, petite sotte ! Tu ne comprends rien !

— Gaëtan ? N'avez-vous pas honte de parler sur ce ton à votre sœur, à une petite fille ? dit une voix douce avec une inflexion un peu fatigué.

Le docteur se pencha vivement, s'imaginant reconnaître cette voix. Une jeune fille de taille inoyenne, vêtue de noir, et tenant dans ses bras un baby d'environ deux ans, essayait de rejoindre les coureurs. Un chapeau de paille à larges bords cachait le haut de son visage, laissant déborder une masse de cheveux d'un blond soyeux.

— Gaëtan, répéta-t-elle d'un ton un peu découragé, on a sonné la première cloche du dîner ; arrêtez-vous, je vous en prie ! Votre maman a donné de l'ouvrage à Sara, et il faut que je peigne les boucles d'Yseult.

Qui, décidément, cette voix éveillait dans l'esprit d'Edouard un souvenir confus. Il se retourna pour demander à madame Sargy quelle était cette jeune fille ; mais la conversation était animée en ce moment, et il dut attendre pour adresser sa question. Presque aussitôt la seconde cloche sonna, et, un domestique ayant ouvert la porte de la salle à manger, annonça le dîner d'un air solennel.

Madame Sargy prit le bras du docteur, et jetant un regard plein de complaisance sur le domestique qui se tenait immobile à la porte, elle dit tout bas :

— Nous ne connaissez pas notre nouveau valet de chambre ? Il sort de chez le comte de Méronne, et entend admirablement bien le service... Votre place est près de moi, mon cher docteur...

— Et les enfants ? demanda M. Sargy, regardant autour de lui. Ils sont toujours en retard !

— Nous voici, papa ! cria une voix joyeuse. Nous étions allés voir Baby, qui dîne dans sa chambre.

Une jolie blondine fit en courant le tour de la table, écartant innocemment ses longues boucles pour faire baisser son front aux convives. Elle fut suivie de près par un beau garçon brun, ressemblant à madame Sargy, et presque aussitôt un nouveau personnage entra dans la salle à manger.

C'était une jeune femme en noir, mince, élégante, celle même qui était apparue au docteur dans le jardin. Mais maintenant, le grand chapeau de paille ne cachait plus son teint d'une paleur délicate et légèrement rosée, ni ses grands yeux bleus foncé, à demi voilés par des cils presque noirs.

Le docteur tressaillit et eut la sensation qu'il entrait dans un monde nouveau, ou que cette jeune fille transformait en une région pleine de poésie le milieu un peu vulgaire où il se trouvait.

— C'est une personne de famille distinguée, murmura avec emphase madame Sargy, tandis qu'Edouard se levait et saluait comme dans un rêve. Elle s'appelle mademoiselle de Nory, et c'est l'institutrice de mes enfants.

L'institutrice ! . . . Le cœur du docteur se serra, et il sentit soudain gronder en lui un courroux irraisonné contre la femme de son ami, cette petite bourgeoise qui semblait aussi fière d'avoir dans sa maison une gouvernante de famille noble que de voir à son service le valet de chambre d'un comte.

L'institutrice ! . . . Eh ! oui, elle s'était glissée dans la salle à manger, gracieuse, mélancolique et digne, mais silencieuse ; le notaire et le percepteur l'avaient saluée, l'un avec une indifférence à peine polie, l'autre avec un empressement de mauvais goût, et elle prenait place au bas de la table, entre les deux enfants qui, se faisant mille agaceries, et se taquinant derrière sa chaise, semblaient devoir mettre sa patience à l'épreuve et lui ôter même ce privilège acquis au plus infime domestique de la maison : prendre son repas avec tranquillité.

— Pourquoi n'étiez-vous pas dans la salle à manger avant nous, comme je vous l'ai recommandé maintes fois ? demanda madame Sargy, d'une voix sévère.

Les enfants baissèrent la tête, mais ils sourirent en se regardant, car ils savaient que c'était à une autre à répondre à la question qui leur était ostensiblement adressée.

Charlotte de Nory, cependant, garda le silence.

— Vous ne savez vraiment pas prendre assez d'autorité sur eux, Mademoiselle, dit la jeune femme d'un ton à la fois protecteur et un peu sec. Vous êtes trop douce, trop timide, et ses enfants en abusent . . . Mon cher docteur vous ne mangez rien . . . A propos, Charles vous a-t-il vu depuis notre excursion en Suisse ? Je crois que vous ne voyagez jamais ? C'est pourtant une chose si délicieuse ! Nous avons eu des compagnons charmants ; nous avons fait la connaissance du baron de Salandres, et d'un ministre autrichien qui logeait dans notre hôtel . . . Oh ! un hôtel tout à fait *fashionable* ! ajouta-t-elle, s'efforçant de donner à ce mot une inflexion anglaise.

Mais le docteur ne répondait que par monosyllabes. La conversation prit un tour plus sérieux ; on parla politique, naturellement, les deux invités se proposant de soutenir chaudement l'élection du maître de la maison, et celui-ci se lança dans un de ces vastes discours remplis de mots sonores et de phrases toutes faites, qui lui donnaient dans son village la réputation d'un orateur et même d'un grand homme. En d'autres temps, Edouard Denans se fût amusé, avec son solide bon sens, à démolir les frivoles arguments et les dissertations oiseuses qui ne pouvaient lui donner le change. Mais il gardait, ce soir-là, un silence qui fit triompher son hôte en lui persuadant qu'il avait ébloui et convaincu son vieil ami de collège.

Le regard du docteur était rivé sur l'institutrice, elle seule occupait ses pensées. Il se demandait de quel droit il était assis à la place d'honneur, à la droite de la maîtresse de la maison, alors que cette jeune fille, née et élevée dans un milieu bien supérieur, était au bout de la table entre deux enfants ennuyés.

— Est-ce qu'ils croient jouer les grandes manières en traitant de si haut leur institutrice ? se disait-il avec indignation.

Charlotte n'avait pas semblé le reconnaître. Elle ne se mêlait point à la conversation, et répondait en peu de mots quand madame Sargy lui adressait la parole d'un air de condescendance. On eût dit que celle-ci s'appliquait sans cesse à éblouir à la fois la jeune fille que les vicissitudes de la fortune avaient placée sous sa dépendance, et le grand valet à l'air dédaigneux qui avait servi un gentilhomme des environs.

Quant à M. Sargy, il disait tout bas à ses amis que la présence du domestique lui ôtait l'appétit, et que l'institutrice l'intimidait et lui faisait l'effet d'une princesse exilée.

Un peu avant qu'on se levât de table, le nom du docteur fut prononcé, et immédiatement après on parla de Givray. Une extrême pâleur couvrit les traits de mademoiselle de Nory, qui releva brusquement la tête. Elle rencontra le regard sympathique du docteur, et, ses yeux se remplissant de larmes, elle prit vivement l'éventail placé près d'elle, pour cacher aux autres son visage bouleversé.

Elle sortit peu après avec les enfants, et s'assit sur un des bancs du jardin pour les surveiller. Une des contraintes les plus pénibles de sa position était de n'être jamais seule, et de ne pouvoir se livrer en repos à ses pensées et à ses regrets. Le nom de Givray, la présence du médecin, qu'elle n'avait pas reconnu tout d'abord, lui avait rappelé d'une manière poignante la mort de sa mère, et tandis que ses larmes coulaient à ce douloureux souvenir, il fallait encore suivre des yeux les enfants, les rappeler à la concorde, lutter même contre le mutin Gaëtan.

— Mademoiselle ! Mademoiselle ! Il a pris ma poupée !... Mais regardez-le ! il la bat... Oh ! ma pauvre fille !... Et maintenant il veut la suspendre aux branches du sapin, et elle va tomber ! s'écria en sanglotant la malheureuse Yseult, cherchant à rattraper sa favorite.

Charlotte se leva pour courir après Gaëtan, mais, comme elle s'efforçait en vain de l'atteindre, elle fut prévenue. La main vigoureuse du docteur enleva au gamin la poupée menacée.

— Fi ! un garçon de ton âge tourmenter une petite fille ! Tu devrais être son chevalier, dit-il d'une voix joyeuse, bien qu'un peu émue.

Gaëtan lui fit une grimace, tandis qu'Yseult serrait sur son cœur sa chère poupée.

— Merci, Monsieur ! s'écria la petite fille, séchant ses larmes avec l'heureuse mobilité de l'enfance. Et toi, Gaëtan, ne boude pas, et viens balancer l'escarpolette, où je vais me mettre avec *ma fille*.

— Mademoiselle, suivez-les, je vous prie, dit vivement madame Sargy, qui s'était approchée ; je tremble toujours quand Gaëtan pousse l'escarpolette.

— Charlotte suivit passivement les enfants.

— C'est cela ! s'écria Yseult, sautant de joie. Nous nous mettrons tous deux dans la balançoire, et c'est Mademoiselle qui nous fera aller !

L'escarpolette était à quelque distance de la maison suspendue à deux jeunes hêtres. Un instant après, l'on put entendre les cris de joie des enfants s'élevant dans les airs.

— Plus fort, Mademoiselle ! Plus haut !

Charlotte faisait de son mieux ; mais l'escarpolette chargée de deux enfants, était pesante, et la chaleur était si excessive que le moindre effort devenait un véritable supplice. La fatigue empourprait les joues de la pauvre fille, lorsqu'une main se posa sur la corde.

— Veuillez m'abandonner ce soin, Mademoiselle... Vous êtes épuisée....

Elle laissa retomber son bras, et se tint debout, essuyant de son petit mouchoir de batiste les gouttes de sueur qui perlaient sur ses tempes délicates.

— Par une telle chaleur, c'est un exercice violent que de faire mouvoir cette machine, dit le docteur sans la regarder.

— Vous êtes bien bon, répondit-elle de sa voix douce. Bien bon !... répéta-t-elle avec une inflexion plus profonde et plus émue. Et... je le savais déjà. Je n'ai pas oublié quelle compassion vous m'avez montrée....

Elle s'interrompit, passa son mouchoir sur ses yeux, et reprit avec amertume :

— J'aurais voulu vous remercier ailleurs et dans une meilleure occasion... Parler de la mort de ma mère, du plus grand chagrin de ma vie au milieu des jeux de ses enfants bruyants, c'est là une des tristes ironies de ma situation. Cependant, je ne vous reverrai peut-être pas, et j'ai voulu saisir cette unique opportunité de vous exprimer ma reconnaissance...

— Je suis ici pour huit jours, dit le docteur.

Il s'arrêta, ne sachant qu'ajouter, et elle s'inclina légèrement.

— La tombe de votre mère n'est pas abandonnée, reprit-il d'une voix un peu tremblante, et en donnant à la corde qu'il agitait une impulsion plus rapide.

Un instant auparavant, par une de ces impressions involontaires dont les femmes peuvent pas toujours se défendre, même au milieu de leurs chagrins, elle n'avait pu s'empêcher de penser qu'il était gauche, presque ridicule, si obligeant qu'il fût, secouant cette corde avec vigueur dans ce costume cérémonieux, si démodé, hélas ! En dépit de l'émotion qu'elle ressentait, malgré la teinte bleue de sa chemise, les pans raides de sa cravate, les basques trop courtes et les manches étriquées de son habit. Mais tout cela s'effaça soudain dans un sentiment d'ardente gratitude, et elle joignit les mains.

— Que vous êtes bon ! répéta-t-elle.

Et des larmes jaillirent de ses yeux.

Une étrange sensation, mêlée d'orgueil et d'angoisse s'empara du docteur. C'était lui qui faisait couler ces larmes d'émotion et de reconnaissance !

— Je ne voudrais pas que la tombe de ma mère, à moi, fût sans fleurs, dit-il simplement. En allant lui en porter, je partage avec la vôtre, voilà tout.

— Que Dieu vous bénisse ! balbutia la voix étouffée de la jeune fille.

— Plus fort ! plus fort ! criaient les enfants.

Et Edouard, dans l'excès de son trouble, donnait à la balançoire de si vigoureux élan, que madame Sargy poussa un cri d'effroi.

— Docteur !... Mais vous êtes horriblement imprudent !

Il revint tout à coup à la réalité, arrêta l'escarpolette, et, enlevant les enfants dans ses bras, les ramena à leur mère.

— Il est temps de se retirer, dit celle-ci, la nuit approche. Mademoiselle, veuillez les emmener, je vous prie . . . Et deman matin, ajouta-t-elle plus bas, ayez la bonté de couvrir les nouvelles confitures, qui sont suffisamment gelées . . .

Le docteur salua profondément la jeune fille, et prit un des sièges du jardin épars devant la maison.

La nuit tombait, en effet, une nuit reposée, sereine, presque joyeuse. Les étoiles apparaissaient une à une, la lune commençait à graviter dans le ciel, pas un souffle n'agitait les massifs qui s'imprégnaient de lumière argentée, et l'on entendait les bruissements d'insectes dans le gazon, des battements d'ailes dans le feuillage.

La conversation fut d'abord animée. Madame Sargy parlait beaucoup, se plaçant volontiers en scène, et prenant fréquemment pour thèmes les futurs succès de son mari dans la vie politique, sa fortune, et les quelques relations distinguées dont elle aimait à faire fracas. Cependant, par degrés, l'entretien vint à languir. Il est peu de personnes, même parmi les moins sensibles à la poésie, qu'une nuit tranquille et belle n'impressionne quelque peu.

Edouard était resté silencieux. Il avait d'abord attendu avec impatience le retour de mademoiselle de Nory, puis, voyant qu'elle ne revenait point, il avait éprouvé un vif désappointement.

— Tu es changé, mon cher, dit tout à coup M. Sargy d'un ton cordial, ou bien quelque chose te préoccupe. Toi, si gai, si causeur d'ordinaire, tu n'as rien dit ce soir . . .

A ce moment, un rossignol qui avait jeté dans le silence son appel pénétrant, commença à chanter dans un massif voisin.

— J'aime le rossignol ! dit le docteur d'un accent joyeux et singulièrement ému. Je sais bien que c'est une superstition, mais ma pauvre mère croyait que son chant porte bonheur . . .

IV

Le lendemain, aux premières heures matinales, Edouard errait dans le petit parc, en proie à je ne sais quelle inquiétude joyeuse.

Ayant vécu à la campagne, il avait pensé jusqu'à ce jour que la nature, tout en excitant son admiration, n'avait pour lui que des aspects familiers. Il avait parcouru les routes et les bois dès l'aurore, dans le crépuscule du soir, sous les ardeurs de midi, à la lueur tranquille des étoiles . . . Il était venu plusieurs fois aux Saulnettes, chez Charles Sargy, et les détails de ce paysage lui étaient bien connus . . . Il avait souvent contemplé les verdoyantes prairies qui faisaient suite au jardin, les groupes d'arbres qui répandaient une ombre fraîche sur la couleur veloutée de l'herbe épaisse, et la Loire qui coulait dans le lointain, scintillant au soleil.

Cependant, ce matin-là, il fut pris d'une sorte d'éblouissement en face de cet horizon calme et joyeux ; il lui semblait qu'un nouveau sens venait de s'éveiller en lui, que des sources d'admiration plus vives jaillaient en son âme, et que la nature entière se révélait à ses yeux avec des beautés inconnues, des voix mystérieuses et idéales.

Qui de nous n'a éprouvé ces impressions printanières, rafraîchissantes

surtout au milieu de la maturité ? Qui n'a vu cette sorte de soleil intérieur — la joie, — éclairer de ses lueurs brillantes les objets mêmes qui nous entourent, et leur donner un aspect nouveau, charmant et imprévu ? Notre imagination colore à son gré ce qui nous environne : c'est un prisme éclatant ou un verre sombre et triste. Si quelqu'un a pu écrire avec vérité que deux personnes n'ont jamais lu le même livre ou regardé le même tableau, on peut dire à plus juste titre, peut-être, que deux personnes n'ont jamais vu le même paysage, et que ce paysage n'est jamais apparu deux fois sous le même aspect à celui qui le contemple.

C'était, après tout, un rêveur ce médecin de campagne aux membres robustes, à la vigoureuse et rustique beauté. Il n'avait pas vécu pendant tant d'années dans la solitude et en face de la nature, sans qu'une source de poésie fût venue à sourdre en son âme ; mais il n'avait jamais cherché à épancher cette source ni à y réfléchir sa pensée : il buvait à longs traits sans songer à analyser ces flots qui le désaltèrent. Il n'était pas de ces natures un peu inquiètes et positives qui tourmentent leur esprit et forcent la rêverie à leur livrer son secret. . . . Non ; homme pratique, s'il en fût, quand il s'agissait des autres et de ses devoirs, Édouard Denans se réservait un petit coin de lui-même où nul œil humain n'avait plongé, et dont il ne cherchait pas à débrouiller la confusion. . . . Dans ce coin fertile, il y avait des semences merveilleuses, des fleurs féériques ; tout cela était charmant, mais non cultivé, et Édouard en jouissait sans définir ses rêves. . . . Le fil brillant de ses pensées durait à peine le temps de les soutenir. . . . C'étaient des nuages insaisissables, des gouttes de rosée éphémères. . . . Il n'en demeurait nulle trace visible ; mais son esprit en sortait rafraîchi comme par un souffle, car elles étaient pures et s'élevaient vers Dieu. . . .

Qui aurait soupçonné qu'il y avait l'étoffe d'un poète dans ce bon garçon d'humeur égale et gaie, si expansif, si disposé à s'intéresser à tous les menus détails de la vie des autres ? Lui-même ne le soupçonnait guère ; si son instruction était réelle et solide, son éducation avait manqué de raffinement, et peut-être le sentiment d'étrange admiration qui le portait vers Charlotte Nory, était-il l'idéal mal défini de son imagination : la poésie, l'élégance et le roquet d'un monde pour lequel il eût été fait, mais dont les circonstances l'avaient tenu éloigné.

Comme il se rapprochait de la maison après une agréable promenade, madame Sargy, vêtue d'une robe de chambre élégante, descendit précipitamment le perron et l'appela vivement.

— Docteur, venez vite, je vous prie. . . . J'ai envoyé à votre recherche ; mademoiselle de Nory vient de se trouver mal dans l'office, où elle était occupée. . . .

Édouard pénétra dans une pièce encombrée, voisine de la cuisine, et où régnait une chaleur désagréable. Une multitude de pots de confitures étaient rangés sur des étagères, répandant un parfum presque trop vif. Charlotte, assise sur une chaise, était soutenue par la cuisinière, qui, de sa main restée libre, essayait de lui faire respirer un flacon.

— Il n'y a pas assez d'air ici, on y étouffe, dit le docteur d'un accent de reproche, et une jeune femme délicate, peu habituée aux émanations de la cuisine, devait nécessairement s'y trouver incommodée.

Il enleva doucement dans ses bras la chaise sur laquelle était placée

Charlotte, et, la portant devant la maison, au grand air, prit le facon des mains de la cuisinière, et le fit respirer lui-même à la jeune fille qui reprit bientôt ses sens.

— Je n'avais pas cru exiger de mademoiselle de Nory quelque chose de bien pénible, en lui confiant un soin qu'un grand nombre de maîtresses de maison prennent elles-mêmes, dit madame Sargy d'un ton un peu aigre. Etes-vous mieux, Mademoiselle? Comme votre santé est délicate! Depuis deux mois que vous êtes avec nous, c'est le second accident de ce genre qui vous arrive!

— Mademoiselle de Nory ne semble pas avoir une mauvaise santé, mais elle a subi des recousses qui demandent qu'on la ménage, répliqua d'un ton ferme le docteur, qui, ayant saisi un éventail sur la table de jardin, l'agitait devant le visage de la jeune fille. En ce moment, continuait-il, elle a seulement besoin de repos, et je désirerais qu'elle demeurât à cette place pendant quelque temps, l'air du matin devant immanquablement lui rendre ses forces.

— Oh! je suis bien maintenant, dit Charlotte en rougissant, et je pourrai dans une minute retourner auprès des enfants. . .

Elle regardait madame Sargy avec une sorte de timidité, presque de crainte. Celle-ci fut à la fois flattée et touchée du sentiment qu'elle inspirait, et, sa bonté naturelle reprenant le dessus :

— Ne vous inquiétez pas des enfants, dit-elle; Sara les habillera, et j'aurai soin qu'il ne viennent pas vous tourmenter. Restez-là jusqu'au déjeuner, je vais vous apporter des journaux. . .

Elle rentra dans la maison, revint au bout d'un instant avec des journaux et des revues, et les déposa sur les genoux de la jeune fille, qui la remerciait avec effusion; puis elle disparut en adressant un petit signe amical au docteur.

Celui-ci apporta à Charlotte une seconde chaise, afin qu'elle y posât ses pieds, plaça la petite table à sa portée, et s'éloigna pour fumer. Mais il n'osa tirer de sa poche sa vieille pipe noircie, et il alluma un cigare. . .

Charlotte demeura silencieuse, absorbée, les yeux fixés devant elle sans rien regarder, et avec cette expression fatiguée et découragée, si pénible à voir chez une personne très jeune.

Le docteur, au bout de quelques minutes, jeta brusquement son cigare, et, se rapprochant, désigna les journaux.

— Vous ne lisez point, Mademoiselle? demanda-t-il en hésitant, et avec une timidité qu'il ne s'était point connue jusqu'à ce jour.

— Non. . . prenez-les, si vous le désirez, répondit-elle avec langueur.

Il s'empara machinalement d'un journal; mais il ne le déplia pas, et, restant debout près d'elle :

— Puis-je m'informer, demanda-t-il tout à coup, de ce qu'est devenu ce vieux domestique qui vous était si dévoué?

— Il a dû chercher une autre condition, et je crains qu'il ne se fatigue beaucoup répondit-elle les larmes aux yeux. Les mêmes catastrophes qui nous ont ruinés ont englouti ses épargnes. . . Pauvre François! Lui tant devoir et ne pouvoir s'acquitter! . . .

Le docteur chercha ce qu'il pouvait dire pour la distraire des tristes pensées qu'il avait éveillées.

flacon des
qui reprit

quelque chose
maitresses
peu aigre.
e ! Depuis
ce genre

maise santé,
e, répliqua
a table de
continua-
meurât à
manquable-

ant, et je

presque de
elle inspi-

billera, et
à jusqu'au

avec des
ille, qui la
petit signe

se y posât
r. Mais il
re...

avant elle
e, si pénit-

on cigare,

sitant, et

langueur.
a pas, et,

devenu

il ne se
catastro-
françois !

es tristes

— Une belle vue, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Oh ! très belle ! dit-elle négligemment.

Il y eut encore un silence ; puis Edouard toussa pour déguiser son émotion.

— Vous semblez mener ici une vie très fatigante, reprit-il d'une voix un peu étouffée. Ces enfants vous tourmentent sans cesse, et madame Sargy... Je sais bien que c'est une excellente femme, mais... elle n'est pas tout à fait de votre monde, et ses prétentions doivent vous paraître parfois un peu fastidieuses...

L'ombre d'un sourire effleura la bouche sérieuse de Charlotte, et s'effaça aussitôt. Elle répondit avec tristesse :

— Je ne me dissimule pas que partout une personne dans ma situation a quelque chose à souffrir... Mon lot est peut-être encore des meilleurs. Les enfants sont bruyants et mal élevés, mais ils m'aiment, et leur mère est bonne, quoiqu'elle me fasse horriblement peur... Tout le monde me fait peur maintenant...

— Oh !... pas moi ? dit naïvement le docteur.

Elle sourit franchement, cette fois, en le regardant. Il était vêtu de sa jaquette gris fer, sa cravate noire était nouée négligemment, et dans ce costume qu'il était accoutumé à porter, s'il n'avait pas l'air d'un homme à la mode, il était du moins à son aise, et réellement à son avantage.

— Non, pas vous, dit-elle, il me semble que vous êtes un vieil ami. Tout autre homme à l'âge du docteur, épris d'une jeune fille de vingt ans, eût été médiocrement flatté d'un compliment de ce genre ; mais Edouard ne s'avouait pas encore qu'il fût épris, et il fut satisfait de penser qu'elle éprouvait pour lui une certaine sympathie.

— Pourquoi, dit-il, ne cherchez-vous pas une situation meilleure ? Je ne crois pas que votre santé puisse supporter longtemps le genre de vie auquel vous êtes assujettie ici. Peut-être pourrais-je vous aider dans vos démarches et, en ce cas, j'arrangerais toutes choses de manière à ne pas mécontenter mes amis... Je voudrais vous voir dans une grande famille... J'en connais quelques-unes, j'ai soigné plusieurs de mes riches voisins de campagne, et j'ai remarqué que c'est dans les classes les plus élevées qu'on montre le plus de délicatesse et d'égards à ses...

— A ses inférieurs, acheva doucement Charlotte. Ne craignez pas de me blesser en prononçant ce mot.

— Je ne le dirai pas, car il ne saurait vous convenir. Vous n'êtes l'inférieure de personne ! répliqua le docteur d'un air scandalisé.

— Il y aurait pour moi de grandes difficultés à trouver une autre position, reprit la jeune fille en secouant la tête. Je n'ai pas de diplômes... Madame Sargy a passé outre...

— A cause de votre nom, dit le docteur avec un geste affirmatif qui ne manquait pas de naïveté.

— D'autres ne penseraient point comme elle, reprit Charlotte en souriant, et je ne trouverais peut-être d'autre ressource, si je quittais cette maison, qu'une place de dame de compagnie... J'aime mieux m'occuper des enfants.

— Mais on abuse de votre bonne volonté ! On vous demande des

services qui ne rentrent nullement dans vos fonctions ! s'écria Edouard avec chaleur.

— La complaisance est un attribut de ma situation . . . Ah ! Monsieur, vous avez dit que ma santé bien que fatiguée, n'est pas sérieusement atteinte ! Je voudrais qu'elle le fût ! dit la jeune fille d'un ton de découragement. Et il me semble que j'accueillerais avec joie la nouvelle que ma mort est prochaine.

Le docteur se redressa avec une gravité qui ne manquait pas d'une certaine majesté instinctive.

— C'est mal de parler ainsi, dit-il d'une voix pénétrante. Dieu seul est juge de notre destinée . . . N'avez-vous pas foi en lui ?

— Hélas ! l'excès de mes chagrins m'abat souvent, et je ne sais pas toujours me résigner.

— C'est pourtant le secret de la paix ici-bas. Soyez confiante, espérez en Dieu, il éprouve ceux qu'il aime . . . Songez que les chrétiens ont des espérances sublimes, préférables à toutes les joies de ce monde, et ne faiblissez pas sous un fardeau que Dieu ne refuse jamais de porter avec ceux qui l'implorent . . . Pardonnez-moi de m'arroger, en vous parlant, les droits d'un ami . . .

— J'en suis reconnaissante, j'ai si peu d'amis . . . Mais, Monsieur, vous devez être, vous un homme heureux. Je sais bien que vos paroles sont justes et consolantes ; cependant, peut-on, je ne dis pas plaindre, mais comprendre des épreuves telles que celles qui m'ont assaillie, quand on a mené une existence paisible et joyeuse ?

— Et qui donc n'a ses peines ? Comment pourriez-vous sonder l'âme des autres et compter leurs larmes ? La gaieté sert souvent à les déguiser, et il y a des fleurs qui croissent sur les abîmes, dit le docteur gravement. En dépit de mon humeur joyeuse, ma vie a été bouleversée et mon avenir détruit . . .

Elle le regarda d'un air d'intérêt. Il lui semblait moins vulgaire que la veille, et la tranquille liberté de ses manières la mettait parfaitement à l'aise. Mais il n'en dit pas davantage, et, dépliant le journal qu'il tenait à la main, il s'éloigna pour le lire.

Charlotte demeura à la même place jusqu'à l'heure du déjeuner. Ce *far niente* était à lui seule une jouissance. Les personnes surchargées de besogne connaissent seules les douceurs du repos ; tout ce qui est exceptionnel se goûte plus vivement ici-bas, et pour cette jeune fille dont l'âme était lasse et le corps affaibli, cette heure de silence, devant ce paysage si calme, était un réel bienfait.

Edouard ne lut pas une ligne du journal qu'il avait pris et qu'il gardait machinalement. Il se promenait lentement, les yeux fixés sur cette forme frêle et gracieuse, et dans sa rêverie, il évoqua l'image d'une autre jeune fille, de celle qu'il avait aimée d'un amour si fidèle.

— Elle était moins jolie que mademoiselle de Nory, et moins triste aussi . . . Ma douce Rose de mai, si tôt perdue, si longtemps pleurée ! . . . Je croyais mon cœur mort avec elle . . . Et cependant, le voilà qui bat encore, ce cœur, animé d'une jeunesse nouvelle . . . Est-ce que j'aime cette pâle jeune fille qui m'apparaît si fort au-dessus de moi et dans une sphère à part ? . . . Oui, peut-être, comme on aimerait une étoile . . . Mais je ne

veux pas troubler mon esprit, qui a depuis longtemps recouvré le calme, s'il a perdu l'espérance. Des projets d'avenir !... Impossible ! Allons, je partirai demain !

V

Et il resta Il resta, le bon et joyeux docteur pour errer dans le bois dès son réveil, et rejoindre Charlotte et les enfants pendant leur promenade matinale ; — il resta pour se promener sous sa fenêtre, le soir, dans l'espoir de la voir paraître pour respirer l'air de la nuit ; — il resta pour guetter l'occasion très rare d'échanger un mot avec elle, de l'interroger sur sa santé, et pour intéresser à son sort le cœur vraiment bon de madame de Sargy.

Il ne voyait guère la jeune institutrice, cependant, et il n'entendait pas souvent le son doux et voilé de sa voix. Mais, s'il la rencontrait dans le jardin ou dans l'escalier, il était heureux pour la journée du sourire amical qu'elle lui adressait.

Ces huit jours furent les plus radieux qu'eût jamais passés Edouard Denans. Et à son insu, Charlotte se trouva aussi moins malheureuse. L'idée de regarder le docteur comme un amoureux ne lui serait pas venue à l'esprit, et c'était pour cette raison même qu'elle se trouvait si parfaitement à l'aise avec lui. Mais elle se sentait enveloppée dans une atmosphère de respect, de pitié, qui, sans qu'elle s'en rendit compte, était singulièrement douce à son pauvre cœur. Elle ne pouvait méconnaître l'attention dont elle était l'objet, et, bien qu'elle n'en soupçonnât pas la nature, elle était d'autant plus sensible à cette chevaleresque admiration, à ces silencieuses prévenances, qu'elle se trouvait en ce moment plus isolée et plus dépendante.

Edouard vivait dans un monde idéal, s'abandonnant à la joie du présent, heureux au jour le jour. Mais les plus beaux rêves ont les plus tristes réveils, et le moment de son départ arriva. Ce fut alors qu'il comprit qu'il avait rêvé, et qu'il reconnut ce qu'il appelait sa folie. Ses amis cherchèrent à prolonger son séjour aux Saulnettes ; mais ses malades le réclamaient, et quelque instance qu'on mit à le retenir, quelque déchirement qu'il éprouvât de partir, il était inébranlable chaque fois que son devoir professionnel était en jeu.

Au jour fixé il adressa donc ses adieux à ses hôtes et embrassa les enfants . . .

Charlotte n'était pas là.

Il regarda sa montre, et soupira.

— Vous ferez mes adieux à mademoiselle de Nory, dit-il tristement. Qu'elle ne néglige pas le vin de quinquina, qu'elle évite les vieillés et les fatigues excessives. . . . Je n'oublierai pas, Madame, votre bonne hospitalité. Mon séjour annuel aux Saulnettes, c'est l'oasis de ma vie solitaire, et monotone. . . . Non, merci, ma valise est légère comme une plume, et je la porterai moi-même jusqu'à la station ; votre domestique m'intimide, et je hais la voiture quand je puis marcher. . . . Non, Charles, ne te dérange pas, quelqu'un t'attend dans ton cabinet, et il ne faut pas mécontenter ses futurs électeurs. . . . A l'année prochaine !

Il enleva sa valise, que le domestique cherchait en vain à lui prendre des mains, et se dirigea d'un pas rapide vers la grille. Comme il venait de la franchir et d'entrer dans l'avenue, Charlotte parut devant lui, revenant du village, où madame Sargy l'avait chargée de porter un message. La marche avait animé son teint, et ses vêtements de deuil faisaient ressortir l'éclat fugitif et délicat de ses joues.

— J'ai failli arriver trop tard, dit-elle, et je ne veux pas vous faire manquer le train en vous adressant des adieux prolongés. Mais je suis heureuse de pouvoir vous serrer la main, Monsieur, et de vous remercier de tout l'intérêt que vous m'avez témoigné. . . . La maison va nous sembler bien triste, j'en suis sûre, ajouta-t-elle gentiment.

Elle lui tendait à l'anglaise sa petite main gantée. Il n'eut pas un instant l'idée que cette attention pût le décourager par sa liberté même, et serra doucement les doigts fins de la jeune fille, qu'il retint quelques secondes dans sa grande main.

— C'est moi qui vais trouver mon logis triste et vide, dit-il en secouant la tête. Je ne vous oublierai pas. . . Soignez-vous, rattachez-vous à la vie. . . Qui sait si elle ne vous réserve pas des jours heureux ? Adieu, Mademoiselle, ne portez pas trop souvent le baby, qui est beaucoup trop lourd pour vous, et suivez exactement mon ordonnance, il faut à tout prix ramener votre appétit. . . . Adieu !. . . . Adieu, bonne santé, et soyez heureuse !

Il s'éloigna rapidement, et tourna la tête au bout de quelques secondes. Charlotte se dirigeait vers la maison d'un pas languissant et fatigué.

— Heureuse !. . . . Pauvre fille ! Peut-elle l'être ici-bas ? Devra-t-elle, jusqu'à la fin de sa vie, traîner ce fardeau si fastidieux ? Pauvre comme elle l'est, et semblant presque malade, trouvera-t-elle un mari au cœur généreux, un mari plus digne d'elle que. . . . moi ?

Et une sorte de sanglot souleva la poitrine puissante du docteur. Il était maintenant hors de l'avenue, et lorsqu'il se retourna encore une fois, la maison avait disparu à ses yeux. Un nuage de tristesse obscurcit soudain son regard, et il lui sembla que la nature était privée de soleil.

— Pourquoi l'ai-je vue ? Pourquoi l'ai-je vue malheureuse ? pensait-il avec amertume, tout en marchant d'un pas rapide vers la petite station du chemin de fer. Sa santé s'étiole, son cœur se flétrit, dans cet isolement où pas une voix amie ne s'élève pour la soutenir, pour la rapprocher du ciel. . . . Pauvre fille !. . . .

— Oh ! vous avez du temps devant vous ! Le train a un retard d'une heure, dit le chef de gare.

— Une heure ! Si j'avais su !. . . .

Il tira sa montre, hésita un instant, et reprit soudain le chemin des Saulnettes. Cinq minutes après, il franchissait la grille. Il ne s'était dit ni ce qu'il allait faire, ni ce qu'il allait dire ; il avait marché droit devant lui, d'un pas rapide et fiévreux, mû par une impulsion presque irrésistible. De loin, il aperçut Sara, la bonne anglaise, se promenant avec les enfants dans le parc, et il vit madame Sargy et Charlotte assises à l'entrée de l'avenue, travaillant au même ouvrage de tapisserie.

Il s'avança résolument.

— Vous, docteur ! s'écria madame Sargy, très surprise. Est-ce que vous avez manqué le train ? J'en serais bien aise, car vous dîneriez avec nous.

— Non, je n'ai pas manqué le train ; j'ai, au contraire trois quarts d'heure à moi... Voudriez-vous être assez bonne pour m'accorder quelques minutes d'entretien ?

Elle se leva, étonnée de cette requête, et surtout du ton ému avec lequel elle lui était adressée, et s'éloigna avec lui.

— Le temps presse, dit-il, et j'ai besoin de votre avis. Je ne suis pas l'homme des circonlocutions, je vais droit au but : croyez-vous que mademoiselle de Nory consente à devenir ma femme ?

Madame de Sargy laissa échapper un cri de surprise, et s'arrêta court.

— Elle !... Mais vous la connaissez à peine !

— Elle est d'une famille honorable, et sa présence auprès de vos enfants est un garant de ses qualités sérieuses, n'est-ce pas ?

— Sans doute, j'ai eu sur son compte les renseignements les plus satisfaisants... Mais elle n'a rien !

— Et moi j'ai assez pour deux. Je m'inquiète plus de ce qu'elle est que de ce qu'elle possède... Je me croyais voué au célibat... La démarche que je tente est spontanée, mais ce n'est pas d'aujourd'hui que mademoiselle de Nory occupe mes pensées... Je l'ai vue à Givray, l'année dernière, à l'occasion de la mort de sa mère ; depuis ce moment, son image ne s'est pas effacée de mon souvenir.

Il parlait rapidement, d'un ton déterminé. Madame Sargy avait entendu dire par son mari qu'il était original, et elle pensait tout bas que Charles ne s'était pas trompé. Une si brusque manière de conclure un mariage renversait toutes les idées qu'elle se faisait des convenances, des usages, des formes.

— Cette jeune fille est sous votre toit, reprit le docteur, et je croirais manquer aux égards que je vous dois, au respect que je lui porte, si je lui parlais sans y être autorisée par vous... Me permettez-vous d'avoir un entretien avec elle ?

L'étonnement, peut être aussi le regret de perdre son institutrice avaient paralysé madame Sargy. Mais la pointe de romanesque qui se trouve chez toute femme encore jeune l'emporta sur son désappointement, et elle éprouva une certaine satisfaction à la pensée qu'un mariage allait se faire chez elle.

— Venez, dit-elle en tendant la main au docteur.

Il la suivit en silence. Arrivée près de Charlotte, qui releva la tête avec une certaine surprise, madame Sargy dit avec un peu d'émotion :

— Le docteur Denans voudrait vous parler, mon enfant... Je souhaite que ce qu'il désire s'accomplisse...

Elle s'éloigna aussitôt, et Charlotte, de plus en plus étonnée, posa sa tapisserie sur la petite table du jardin, et interrogea Edouard des yeux. Il était un peu pâle, et sa main, qui s'appuyait sur la table tremblait légèrement.

— Il me semble que je vis dans un rêve, dit-il d'une voix basse et troublée. Si j'avais l'entière conscience de ce que je fais en ce moment, je crois que je ne serais pas ici... Vous méritez un sort heureux, un avenir qui réponde à ce qu'a été pour vous le passé... Vous êtes bien plus brillante que moi... Mais vous souffrez dans cette maison, vous y êtes dépen-

dante, et je puis vous offrir un foyer, un dévouement sans bornes, et un nom, obscur, il est vrai, mais sur lequel il n'y eut jamais de tache...

Elle était devenue très pâle, elle fit un mouvement pour parler; mais il ne lui en laissa pas le temps, et il reprit :

— Il y a longtemps que votre image est au fond de mon cœur... J'ai cru jadis que ma vie avait été brisée par la mort d'une jeune fille qui était ma fiancée... Ma vie a refléuri près de vous, et mon bonheur est suspendu à la réponse que vous allez me faire, — un bonheur dont l'intensité m'épouvante à demi...

Il est rare que l'expression sincère d'un sentiment profond laisse tout à fait froide celle qui, en étant l'objet, n'a le cœur occupé d'aucune autre affection. Charlotte n'avait jamais envisagé le docteur comme un prétendant; elle ne l'aimait pas dans le sens exclusif de ce mot, et, faut-il le dire? s'il lui avait adressé sa demande dans ce costume qui le rendait un peu ridicule, — avec l'habit trop court et étriqué, — elle eût peut-être répondu négativement. Mais, en cet instant le visage d'Edouard empruntait à une sérieuse émotion une expression presque irrésistible; ses cheveux courts et frisés ondulaient librement sous la brise, et son costume de voyage laissait à sa taille robuste le genre de grâce et l'aisance qui lui étaient propres.

Elle se sentit touchée de son hommage, et une larme vint à ses yeux.

— Hélas! je ne serais pas digne de votre recherche si je consentais à ce que vous demandez, répondit-elle d'une voix tremblante. Je n'ai rien au monde... De quel droit irais-je apporter ma pauvreté dans votre maison, et, ce qui serait pis encore, y répandre l'ombre de ma tristesse et de mes chagrins? J'ai trop souffert pour être jamais gaie, et il me semble que je ne suis plus jeune.

— Et moi, j'ai atteint la maturité de la vie... Mais les larmes peuvent tarir dans vos yeux, et votre jeunesse peut refléurir au souffle d'une tendre affection... J'ai soif de vous protéger, de soigner cette santé si frêle, de rendre leurs couleurs à ces joues pâles, de vous voir maîtresse de mon foyer... J'ai une modeste aisance, que mon travail accroîtra chaque jour, une vieille maison bizarre, tout embaumée pour moi du souvenir de ma mère, et dont vous me sembleriez la fée... Dites, ne pourriez-vous être heureuse près de moi?

— Je sais que vous êtes le plus loyal et le meilleur des hommes... M. Sargy parle de vous avec une affection et une estime invariable... Moi aussi, j'ai vu que vous êtes bon; vous avez conquis ma reconnaissance en veillant sur la tombe de ma mère... Mais je ne puis vous tromper. Je ne ressens pas pour vous, ni pour personne, le sentiment que vous auriez le droit d'exiger d'une compagne.

— C'est-à-dire que vous ne m'aimez pas... Ai-je dit que je le croyais? Aurais-je été assez présomptueux pour l'espérer? Aurais-je seulement songé à aspirer à votre main si vous aviez été riche et entourée d'une famille? Mais je crois qu'un honnête homme peut apprendre à sa femme à l'aimer, et tout ce que le dévouement peut faire...

— Ne me tentez pas! interrompit-elle d'un accent bas et ému, cachant son visage dans ses mains. Vous ne savez pas ce qu'est pour une femme isolée comme moi cette vision d'un foyer, ce mirage de dévoue-

ment !... Mais agirais-je bien en vous apportant en retour un cœur que les chagrins ont desséché ?...

Il prit doucement une de ses petites mains, et se pencha vers elle.

— Dites oui, je vous en conjure ! La vue seule de votre visage illuminera ma vieille maison... La pensée de vous retrouver le soir à mon foyer animera ma vie... Je vous offre l'indépendance et l'affection !

— Mais je ne puis répondre si vite ! dit-elle d'une voix tremblante. J'ai un frère....

— Quoi ! son éloignement ne vous autorise-t-il pas à agir par vous-même.

— Je dois consulter mon tuteur....

— J'irai le trouver, je me ferai connaître à lui.... Si vous acceptez mon nom, peut-il s'opposer à ce qui vous rend une position, modeste, il est vrai, mais sûre ? En ce moment, il ne s'agit que de vous.... Dites, consentez-vous à être ma femme ?

Elle se mit à pleurer, et lui tendit la main.

— Oui, je veux bien être votre femme fidèle et dévouée, et j'essayerai de vous rendre votre tendresse....

Le docteur se redressa et parut un autre homme. Il porta deux fois à ses lèvres la main tremblante qu'on lui abandonnait.

— Soyez bénie pour le bonheur que vous me donnez ! dit-il avec ferveur. Ce ne sera pas trop de ma vie entière pour payer la joie de ce moment....

Madame Sargy revenait lentement vers eux ; il alla au-devant d'elle.

— Elle consent, et Dieu soit loué !... Madame c'est ma fiancée que je confie à vos soins.

Il tira sa montre.

— Et maintenant, je pars, car j'ai promis d'être à Givray ce soir même ; mais je reviendrai bientôt.....

Il y avait à ses pieds, au bord de l'allée, une touffe de myosotis sauvage. Il l'arracha tout entière, et l'offrit à Charlotte.

— Pensez à moi ! murmura-t-il.

Et une minute après, il était sur le chemin de la station, non sans se retourner, son cœur battant de joie dans sa poitrine, pour regarder la frêle silhouette qui se détachait sur la masse du feuillage, et la petite main blanche qui s'agitait en signe d'adieu.

VI

Pendant les jours qui suivirent, Charlotte crut être le jouet d'un rêve. Le changement qui venait de s'opérer dans sa situation était si prompt, si complet, si inattendu, — elle avait eu si peu de temps pour réfléchir, qu'elle avait peine à recueillir ses pensées et à envisager de sang-froid l'avenir qu'elle avait accepté dans un moment d'entraînement.

Nul regret, cependant, ne venait effleurer son esprit. Un an auparavant, alors que, bien qu'appauvrie, elle vivait avec sa mère dans un monde délicat et raffiné, l'idée d'accepter pour mari ce simple médecin de campagne ne lui serait certes pas venue à l'esprit. Mais elle avait vu crouler tous ses appuis, s'évanouir toutes ses espérances ; elle n'avait plus d'autre

avenir que son travail ou l'aide très problématique de son frère, et elle se trouvait dans un milieu un peu vulgaire, où la franche bonhomie du docteur contrastait avantageusement avec les prétentions de ceux qui l'entouraient. Il lui offrait une situation indépendante, elle était sincèrement touchée de son affection, et l'impression qui dominait la confusion de ses pensées était la conscience d'être désormais protégée et soutenue. D'ailleurs, il semblait que chacun prit à tâche de rendre ses fiançailles douces et paisibles. Je ne sais quel intérêt s'attache à une jeune fille près de se marier, et tous les membres de la famille, les domestiques eux-mêmes, lui prodiguaient maintenant des attentions dont la pauvre enfant se montrait surprise et reconnaissante.

Le troisième jour, le docteur revint. Il était allé passer quelques heures à Paris, et rapportait à Charlotte le consentement de son tuteur.

M. Brunay applaudissait hautement à la recherche dont la jeune fille était l'objet ; Edouard était arrivé près de lui muni de toutes les recommandations imaginables, et M. Sargy avait de son côté témoigné avec chaleur en faveur de son ami de collège.

Madame Brunay ajoutait quelques lignes à la lettre de son mari.

"Tous mes compliments, chère petite. Votre docteur, qui a déjeûner avec nous ce matin, a l'air d'un excellent homme. M. Brunay l'a trouvé fort rond en affaires, et très généreux dans tous les questions d'argent. Vous avez sagement agi en accueillant sa demande. Il est, à la vérité, beaucoup plus âgé que vous, mais son humeur semble gaie et facie... Je suis sûre que vous êtes assez raisonnable pour accepter sans regret d'habiter un village ou une petite ville... Je raffole de la campagne, et je ne pourrais d'ailleurs vous plaindre sous ce rapport. Il paraît que vous aurez une maison ancienne digne d'être transportée à Cluny.

"J'é crois aussi que vous jouirez de toute la liberté désirable, et que que M. Denans ne demande qu'à se laisser conduire par votre jolie main.

"M. Sargy nous écrit que sa femme désire vous garder près d'elle jusqu'à votre mariage. Je regrette de ne pouvoir y assister comme M. Brunay ; il vous embrassera en mon nom, et vous emportera notre modeste présent."

"Charlotte rougit profondément, et mordit sa lèvre en retenant une larme de dépit. Cette lettre la blessait, et les éloges que prodiguait madame Brunay au docteur n'était pas précisément de ceux qui peuvent flatter l'imagination d'une jeune fille. Un homme *rond en affaires*, et ne demandant qu'à se laisser mener par sa femme, c'est là un idéal quelque peu vulgaire, assurément, et madame Brunay n'avait pas paru remarquer d'autres qualités chez son futur cousin.

Charlotte, n'osant montrer la lettre au docteur, la replia lentement en silence.

Son fiancé la regardait avec attention ; elle sourit, et l'honnête figure d'Edouard s'éclaira. Il tira de sa poche une très petite boîte en chagrin de forme antique, et y prit un anneau d'or aminci par un long usage, et dont le chaton était formé par une grosse perle très simplement enchâssée.

— Cette perle est mal montée, et la bague n'est point du tout moderne, dit-il. Mais j'aurais craint de la profaner en y faisant quelque

changement. . . Ma mère l'a portée pendant trente ans, et je vous supplie de l'accepter pour anneau de fiançailles.

Charlotte lui tendit sans rien dire son petit doigt fin, et il y passa le mince cercle d'or.

— Voyez, elle semble faite pour vous ! Et maintenant prenez mon bras et faisons un tour dans le parc ; je n'ai que deux heures à vous consacrer, et je voudrais revoir avec vous l'allée où vous m'avez promis d'être ma femme.

Deux heures ! Ce temps eût semblé court à des fiancés ordinaires ; mais peut-être dans les conditions présentes, valait-il mieux qu'il en fût ainsi. Il n'y avait guère de terrain sur lequel ces deux êtres se rencontrassent complètement. Leur éducation avait été différente, ils n'avaient pas vécu dans le même monde, ils avaient contracté des habitudes dissemblables ; et si le docteur était capable de parler facilement et même avec une certaine éloquence dans une réunion d'homme, il n'entendait pas grand'chose à ces sujets divers qui plaisent aux femmes, à ces jolies banalités, à ces riens agréablement débités auxquels a recours un homme du monde à défaut de sujet intéressant. Il savait parler et discuter, mais non *causer*. Vivant à la campagne, fréquentant particulièrement un petit nombre de salons bourgeois où l'entretien se restreignait aux nouvelles locales, il était étranger à tout ce qui remplit et anime les conversations parisiennes. Il connaissait les événements du mois dernier, mais pas les racontars de la veille, et encore moins ceux du lendemain. Il n'aurait pu parler du tableau en vogue, de l'opérette à la mode, du dernier roman ; même, il ignorait honteusement le nom du vainqueur de Longchamps ou de Chantilly.

Dans ces conditions, les banalités faisant défaut, il eût fallu un double courant de sympathie pour entraîner les esprits et mettre en commun des idées et des sentiments. Cette sympathie étant incomplète du côté de la jeune fille, la conversation languissait forcément. Toutefois, le docteur ne s'en inquiétait pas. Charlotte s'abandonnait à une certaine sensation de sécurité ; elle souriait plus souvent lorsqu'il était présent, et le laissait rencontrer son regard plein de gratitude et de douceur. Lui était heureux de se promener à ses côtés, même sans rien dire, se contentant de presser de temps à autre la petite main qui s'appuyait avec confiance sur son bras, ou de cueillir une fleur qu'elle plaçait à son corsage ou dans ses cheveux. Il était satisfait d'être placé près d'elle, d'épier ses désirs, de lui rendre de menus services, de couper les pages de son livre, de tenir son éventail.

Mais, bien qu'il vint souvent aux Saulnettes, il n'y restait jamais longtemps, ses malades le rappelant à Givray. Il fallait qu'il possédât un tempérament de fer pour supporter les longues marches, les veilles, les voyages de nuit, les fatigues de ces déplacements continuels, jointes à celles de sa profession. Une partie de son temps se passait en wagon, et, bien que Charlotte ne se fût pas montrée pressée de fixer l'époque de son mariage, elle comprit que cette situation ne pouvait durer, et que, d'ailleurs, elle ne pouvait prolonger la position un peu fautive qui était devenue la sienne chez les Sargy, maintenant qu'ils la considéraient comme leur hôte plutôt que comme une institutrice.

Le docteur chargea la femme de son ami de choisir les présents qu'il

voulait offrir à sa fiancée, et il se montra, malgré les protestations de cette dernière aussi généreux que le lui permettait sa petite fortune.

Un jour, un jolie chiffonnier en marqueterie arriva aux Saulnettes. Madame Sargy, l'ayant fait déballer avec précaution, donna ordre de l'apporter dans la chambre de la jeune fille, et en ouvrit les tiroirs avec complaisance. . . . Un cachemire fut étalé sur le petit lit de fer, une pièce d'étoffe de soie noire y déroula ses plis épais, puis quelques mètres de dentelle et une parure ornée de perles, très simple, mais élégante, furent placés sur la table.

Charlotte remercia madame Sargy avec effusion, loua le bon goût de ces présents, puis, resta seule et pensive en face de sa modeste corbeille. C'était beaucoup pour elle, qui ne possédait rien ; — c'était beaucoup pour le docteur, qui, toujours prodigue envers les pauvres, n'avait guère accru le modeste patrimoine reçu de ses parents. Toutefois, dans le milieu où avait vécu Charlotte, les fiancées recevaient d'autres présents, étalaient d'autres corbeilles. Elle n'était ni coquette ni avide, et ne regrettait pas pour elle-même les bijoux et les dentelles ; mais elle comprit soudain, et peut-être pour la première fois, devant cette étoffe du soie noire, parure sévère et économique, et devant ce châle au tissu un peu gros, qu'elle avait changé de monde, et que son mariage la plaçait dans une situation inférieure à celle de ses anciennes amies. Une larme vint à ses yeux, mais elle se la reprocha comme un crime. }

— Pauvre Edouard ! pensa-t-elle. Combien je suis ingrate ! . . . Lui, si généreux ! . . .

Cependant les jours s'écoulaient, et le docteur était de plus en plus heureux. Il se sentait parfois un peu timide en face de cette jolie et aristocratique fiancée ; mais ses manières le ravissaient, et aussi toutes les petite recherches de ses habitudes. Il aimait le léger parfum de ses cheveux, et les larges gants de peau de daim, dans lesquels elle enfonçait, pour aller au jardin, ses mains d'enfant ; il aimait la manière dont elle réclamait son bras pour faire vingt pas au dehors, et la grâce coquette avec laquelle elle piquait dans sa chevelure aux tons dorés la rose qu'il cueillait pour elle contre le mur de la maison. Elle n'avait pas l'abandon un peu simple des jeunes filles qu'il avait rencontrées jusque-là, mais il admirait le raffinement de son langage et l'espèce de mesure qu'elle imposait même à ses accès de gaieté fugitives.

— Elle est ce qu'on peut appeler une femme distinguée, pensait-il en reprenant le chemin de la gare. Elle présiderait la table d'un prince, et j'aime encore mieux cette distinction native que sa beauté. . .

Les goûts de Charlotte n'étaient pas souvent ceux de son fiancé. Il était, lui, l'enfant de la nature, et en dépit des années qui les séparaient, il avait dans l'esprit quelque chose de beaucoup plus jeune, de plus naïf, de plus primesautier. Elle avait, elle, soigneusement discipliné ses goûts et ses sympathies sous les lois de la mode, et en outre, ses préférences étaient d'un ordre beaucoup plus raffiné. Un jour, elle lui fit de la musique. Il admira le jeu tour à tour doux et énergique de ses petits doigts, mais ne comprit pas le morceau qu'elle avait choisi : — une de ces œuvres modernes où la science fait tort à l'idée musicale, et qui ne sont que des pastiches sans âme des vieux maîtres.

— C'est trop beau pour moi, fit-il en secouant la tête d'un air de bonne humeur. Ne sauriez-vous pas, par hasard, le *Carillon de Dunkerque* ou le *Rocher de Saint-Malo* ?

— Elle ouvrit ses yeux bien grands, d'un air désappointé et un peu dédaigneux. Non. Elle ne savait rien de ce genre.

— C'étaient les vieilles romances de ma mère, dit-il simplement.

M. Brunay arriva la veille du mariage, pour la lecture du contrat. Madame Sargy aurait bien voulu que sa femme l'accompagnât, d'abord pour le plaisir de recevoir une Parisienne élégante, ensuite, parce qu'elle n'eût pas été fâchée d'éblouir de son luxe la cousine de son institutrice ; mais, sauf ce désappointement, elle fut enchantée de la présence du fonctionnaire très décoré et très en faveur dans son ministère qui loua sans réserve les Saulnottes, la situation de la maison, la disposition du petit parc, et qui fit pleinement honneur à la cuisine et aux produits tourangeaux.

M. Brunay offrit à Charlotte un bijou ancien devant lequel madame Sargy, qui ne s'y connaissait guère, crut de bon goût de s'extasier, et que le docteur trouva *in petto* fort laid et fort terne ; puis il remit au futur mari le pauvre avoir de Charlotte : le bracelet historique, qui n'avait pas encore trouvé d'acquéreur sérieux, les bagues, et le produit de la vente des meubles de madame de Nory.

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes en revoyant les bijoux de sa mère.

— Il faudra bien nous en défaire, dit-elle au docteur avec un soupir, et tout en passant ses doigts sur les pièces montées à l'ancienne mode du bracelet. Je vous apporte si peu de chose !... D'ailleurs, que ferais-je maintenant de ces objets ?

— Ils vous sont chers, et vous les garderez ! s'écria vivement le docteur. D'ailleurs, j'aime à voir des bagues sur vos mains.

— Mais ce bracelet ? Il est plus sage de le vendre, et... si vous y consentez, je voudrais en employer le produit....

— A quoi donc ? Est-ce une fantaisie que je ne puis satisfaire, et doit-elle vous coûter un sacrifice réel ?

— Je voudrais, si vous m'approuvez, en donner le prix à notre visux François, répondit-elle en rougissant.

— Vous garderez ces bijoux, vous dis-je. Croyez-vous que j'aie attendu jusqu'à ce jour pour penser à celui qui vous est resté fidèle dans le malheur ? Dieu merci, ma maison est grande, et il y a place pour lui. C'était une surprise que je voulais vous faire, mademoiselle Charlotte... Quand vous entrez chez vous, vous trouverez sa bonne vieille figure pour vous souhaiter la bienvenue.

Des larmes d'attendrissement s'échappèrent des yeux de la jeune fille.

— Ah ! vous avez toutes les délicatesses ! s'écria-t-elle avec chaleur, et je serais bien ingrate, si je ne savais pas vous rendre heureux !

La veille du mariage, la lecture du contrat lui prouva encore, si tant est que ce fût nécessaire, combien elle était aimée. Son fiancé lui reconnaissait en dot la moitié de ce qu'il possédait, et lui attribuait la totalité de sa petite fortune s'il venait à mourir avant elle.

— C'est trop, je ne puis accepter tout cela ! s'écria-t-elle profondément émue.

— Trop ! Si vous saviez ce que je voudrais faire pour vous !... Je posséderais des millions que ce serait encore peu, si l'affection se mesurait aux dons de ce genre, dit-il, avec un sourire.

Pendant la nuit il y eut un orage subit qui tint la jeune fille éveillée et la rendit nerveuse. Les arbres gémissaient sous l'effort du vent, la grêle tombait sur les vitres avec un bruit sec, et les éclairs blessaient presque, de leurs clartés violentes, les yeux fatigués de Charlotte. La pluie, après avoir tombé plusieurs heures, cessa vers le matin, mais le ciel resta couvert, et les arbres encore ruisselants semblaient pleurer leurs rameaux brisés et les feuilles qui jonchaient la terre.

— J'aurais voulu qu'il y eût du soleil aujourd'hui, dit le docteur, qui regardait le temps pendre que, arrivé bien avant l'heure, il attendait dans le salon que la toilette de sa fiancée fût terminée.

Grâce aux conseils de madame de Sargy, il s'était fait faire un habit noir, et s'il ne ressemblait en aucune manière à une gravure de mode, ni même à un élégant, il avait réellement une mâle tournure.

Madame Sargy entra, parée d'une toilette très élégante.

— Votre fiancée va venir à l'instant, et vraiment, elle n'a jamais été plus jolie, dit-elle d'un ton aimable. Mais vous, docteur, où donc avez-vous pris cette cravate ? Elle est tout simplement affreuse, et vous allez tout de suite en demander une à Charles... Hâtez-vous, car mademoiselle de Nory va descendre...

Charlotte est prête. Madame Sargy lui a attaché elle-même son voile. et la femme de chambre arrange les plis de sa robe. Elle achève de mettre ses longs gants blancs, tout en promenant un regard ému autour d'elle. Le matin, elle a beaucoup pleuré à la pensée qu'une étrangère préparait sa toilette nuptiale, et que sa mère n'était pas là pour la bénir... Le passé se clôt irrévocablement... Sa malle est tout ouverte, et sur le lit s'étale le léger costume de voyage en barège noir qu'elle va revêtir dans quelques heures... Elle ne revindra plus dans cette maison que libre et en égale...

— Mon livre, je vous prie, Mariette... Merci.

Sur le petit missel sont gravées ses nouvelles initiales : C. D. Elle soupire, et regrette le tortil qui ornait son paroissien de jeune fille... Jusqu'à ce jour, elle avait eu l'orgueil de son nom...

Mais on l'appelle, on la presse de descendre. La femme de chambre soutient derrière elle la traîne soyeuse de sa robe, un froufrou léger remplit l'escalier sonore, et Edouard s'élançe radieux sur le seuil de la porte, pour apercevoir le premier sa charmante fiancée, couverte de ses voiles blancs. Les deux voitures sont prêtes, et les témoins attendent. Eux seuls doivent assister au mariage avec les Sargy et un vieux parent du docteur, le deuil de Charlotte interdisant de plus nombreuses invitations. Les chevaux ont des nœuds de ruban blanc aux oreilles, et les enfants remplissent l'air de leurs cris de joie... Les voitures partent rapidement, et s'engagent dans les chemins rustiques, tracés au milieu des champs dépouillés. Ça et là, des camomilles au cœur d'or et des digitales empourprées s'élèvent parmi le chaume, toutes rafraîchies par la pluie de la nuit, et s'agitant sous la brise comme pour saluer la fiancée. Quelques femmes s'arrêtent et sourient à cette jolie figure pâle, voilée de tulle vaporeux.

Voilà le village avec ses maisons blanches, blotties à tort et à travers

dans les recoins de verdure. Les voitures s'arrêtent, et l'on entend les cloches argentines qui jettent dans l'air leurs joyeuses volées. La petite église est remplie de fleurs envoyées des Saulnettes, l'autel apparaît tout resplendissant de lumières, et le vicaire joue un air ancien sur l'harmonium aux sons grêles... Charlotte s'agenouille, et cache son visage dans son mouchoir de dentelle. Être là sans mère, sans père, sans amis, c'est cruel!... Eh bien, oui, sans autres amis que celui auquel elle va confier son existence! Mais en est-il besoin d'autres? Ce cœur n'est-il pas assez riche en tendresse!... Quand il prononce le *oui* qui le lie à jamais, sa voix vibre d'orgueil et de joie, et elle se dit que son lot est encore enviable avec cette affection profonde qui protégera sa vie...

Ils sont mariés. Le petit harmonium entonne un chant de fête, le suisse fait résonner sa hallebarde sur les dalles sonores, et Charlotte, s'appuyant sur le bras d'Édouard, s'avance vers la sacristie. Elle croit rêver. On l'appelle *madame*, et la voix de son mari, presque timide, mais avec une inflexion ineffable, murmure pour la première fois son nom de baptême. Oui, quand même elle devrait ne connaître ici-bas d'autre bonheur, ce serait assez de voir la joie qu'elle donne à ce cœur loyal et affectueux. Elle se dégage et signe son nouveau nom : *Charlotte Denans*. Encore une fois, son cœur se serre un peu ; mais cette impression se dissipe rapidement, et comme elle franchit le seuil de la sacristie, le soleil, se dégageant enfin des nuages, l'entoure de ses rayons comme d'une auréole d'or.

Il ne se cacha plus ce jour-là, ce beau et joyeux soleil ; il éclaira gaiement la table du déjeuner, fit étinceler les surtouts d'argenterie, mit des paillettes dorées au fond des verres, et colora les joues pâles de la mariée... Il brillait encore lorsque celle-ci reparut, vêtue de noir, pour faire ses adieux à la famille avant de partir pour son voyage de noces. Les domestiques se rassemblèrent pour assister au départ, Yseult se mit à pleurer, madame de Sargy multiplia les recommandations. Le docteur installa sa femme dans le coin du petit omnibus sur lequel on avait chargé les bagages, et sauta en face d'elle, montrant encore à la portière son visage radieux. Les arbres aux teintes rougies agitaient doucement leur feuillage, embrasé par les rayons du soleil couchant, et les oiseaux entonnaient bruyamment leur chant du soir... Le cocher fit claquer son fouet, et Sara, la bonne anglaise, lança après la voiture le petit scallier blanc du baby, afin de porter bonheur aux époux.

VII

Le docteur n'emmena sa femme ni parmi les glaciers de la Suisse, ni dans les villes poétiques de l'Italie, ni dans les montagnes françaises, ni même à Paris. Le temps qu'il pouvait consacrer à son voyage de noces était limité à un très petit nombre de jours, et il offrit à Charlotte de la conduire dans l'ouest en suivant le cours de la Loire.

La jeune femme avait beaucoup voyagé dans sa première jeunesse et la joie enfantine de son mari lui causait un peu de surprise, mêlée peut-être d'un peu de dédain. Pour elle qui avait vu des pays étrangers, des sites tourmentés ou merveilleux, il n'y avait pas matière à enthousiasme dans cette campagne fertile, plus gracieuse que pittoresque, plus riche que

variée. Le plus grand plaisir d'un voyage, la nouveauté, était émoussé pour elle, tandis qu'Édouard s'amusait comme un enfant de la perturbation même apportée dans ses habitudes. Il causait avec le premier venu, parlant du temps, des récoltes, de la politique, et confiant volontiers que s'il était si heureux de se trouver en voyage, c'était parce que, à part le temps passé à Paris pour ses études médicales, il n'avait guère quitté son village.

Cette humeur expansive, ce penchant à lier connaissance avec des étrangers différaient trop sensiblement de la réserve de Charlotte pour ne pas causer à celle-ci un peu d'impatience. Elle s'enfonçait dans le coin du wagon, épiait avec une certaine inquiétude sur les visages de ceux qui l'entouraient l'impression produite par la conversation familière et l'enjouement de son mari. Elle frémissait lorsque, ayant soigneusement déposé son chapeau dans le filet, il plaçait sur sa tête une laide casquette de voyage, et commençait l'entretien par un :

— Beau temps, Monsieur ! La récolte a été belle cette année, et le vin sera abondant. En est-il de même dans votre pays ?

— Mais, Édouard, lui dit-elle une fois avec un peu d'hésitation, cet homme avec qui vous avez tant causé dans l'omnibus est un marchand de bœufs ; et celui d'hier était un commis-voyageur en... jarretièrè ! Il l'a dit à mon voisin de table.

— Et qu'importe, ma chère ? répliquait le docteur avec sa bonne humeur habituelle. Ces professions sont humbles, mais honorables, et ces gens avaient l'air honnête.

— Mais ils ne sont pas de votre monde !

— Bah ! ils faisaient à la vérité, quelques fautes de français, mais le marchand de bœufs est fort sagace en politique, et le marchand de jarretières m'a donné certains renseignements statistiques intéressants. Il n'est personne de qui nous ne puissions apprendre quelque chose.

Le temps paraissait un peu long à la jeune femme ; maintenant qu'elle passait de longues journées en tête à tête avec son mari, la disette des sujets à traiter se faisait sentir plus qu'aux Saulnettes. Il y avait dans les manières d'Édouard quelque chose de simple et de familier qui choquait les instincts raffinés de Charlotte ; il employait de loin en loin quelques locutions sentant le terroir qui faisaient frémir son oreille parisienne, et elle ne trouvait rien à dire à cet excellent garçon, qui était si bien au fait des récoltes et si peu au courant de la vie élégante.

Les châteaux historiques l'intéressaient ; mais Édouard tenait en outre à visiter chaque petite ville insignifiante. Aussi, lasse et ennuyée, elle aspirait à se trouver dans cette maison ancienne dont son mari parlait avec une si vive tendresse, et où elle goûterait ce repos qui, après sa vie de dévotion, était le premier de ses besoins.

— Et c'est ainsi que finissent les plus charmantes choses ! s'écria le docteur d'un ton de regret, comme il s'installait en wagon pour faire le trajet du retour.

Il tint quelque temps les yeux attachés sur le paysage merveilleux et calme qui s'enfuyait à son côté. Le ciel était pur, d'un bleu un peu pâli ; les arbres étaient teints des plus riches couleurs de l'automne, l'herbe repoussait verte et fraîche dans les champs dépouillés, et les vignes rougis-

santes jetaient une draperie empourprée sur les pentes molles des coteaux; Le docteur goûtait vivement les charmes et la beauté de ce paysage; mais il était inhabile à exprimer ses impressions, et restait silencieux alors que quelques paroles eussent pu mettre l'esprit de sa femme au diapason du sien.

— Ma chère, reprit-il enfin, s'arrachant à sa contemplation, je voudrais pouvoir voyager tous les ans. J'ai décidément mené la vie d'un mollusque, si tant est que notre joli Givray puisse être comparé à un rocher. . . Mais les malades se révolteraient si je les quittais trop souvent, et ce serait faire la part trop belle à mon jeune confrère. . . Et puis, il y a la dépense. Maintenant que je suis marié, il est plus sage de faire des économies, et je crois qu'avec un peu de savoir-faire, nous pourrions. . .

Il se mit à compter sur ses doigts et Charlotte rougit d'impatience en voyant sourire leurs compagnons de voyage.

— Mon ami, comme vous racontez aisément vos affaires! dit-elle tout bas et d'un ton de reproche, se penchant vers son mari.

— Bah! ces gens-là ne me connaissent pas! Et puis, je n'ai rien à cacher, ajouta-t-il en tournant sa belle et franche figure vers les voyageurs. Mais le chez-soi a bien son charme aussi, Charlotte, et je ne trouverai plus jamais les soirées longues, maintenant!

Il ne se rendait pas compte du peu que sa femme trouvait à lui dire. Il ne s'offensait ni ne s'affligeait lorsqu'elle prenait un livre ou un journal, et semblait oublier qu'il était là. Habitué à une vie un peu concentrée, il se contentait le plus souvent d'admirer en silence cette charmante créature; il jouissait de sa grâce, de sa seule présence, sans songer à s'étonner qu'elle parlât peu.

Les dernières heures du voyage s'écoulèrent rapidement. La voiture du docteur l'attendait à la gare voisine de Givray.

— Eh! bien Jean, s'écria-t-il, tout en donnant de petites tapes caressantes à Trilby, et en examinant d'un coup d'œil rapide si le vieux cheval avait été bien soigné pendant son absence, eh! Jean, François est-il arrivé?

— Non, Monsieur, mais voici des lettres reçues pour vous.

Le docteur fit monter sa femme dans le cabriolet, et prit place près d'elle.

— Elle te plaît, ta nouvelle maîtresse, hein? J'entends qu'on soit attentif pour elle, et elle est si douce et si bonne que tu n'auras guère de peine à la servir. Retourne à pied à Givray, mon garçon, il n'y a pas de place pour toi. En prenant par la traverse tu arriveras aussi tôt que nous. . . Je suis fâché, ma chère, que l'honnête visage de votre vieux François ne se présente pas à vos yeux dès votre arrivée, ajouta le docteur, se tournant vers sa femme. Allez, Trilby!

Le cabriolet partit rapidement, le cheval semblant retrouver quelque chose de son ancienne ardeur, sous la main bien connue qui le guidait.

— Charlotte, dit Édouard au bout d'un instant, pourriez-vous tenir les rênes pendant une minute? Trilby est très doux, et la route est toute droite. . . Je voudrais lire ces lettres; peut-être sont-elles pressées.

Il décacheta deux ou trois lettres, qu'il parcourut rapidement; mais tout à coup, un cri étouffé s'échappa de ses lèvres.

— Est-ce une mauvaise nouvelle? demanda Charlotte avec un peu d'inquiétude

Il reprit doucement les rênes, après avoir silencieusement replié la lettre.

— Non, non, ma chère... C'est-à-dire...

— Ce n'est rien de fâcheux au sujet de mon frère ? s'écria-t-elle en pâlisant.

— Je vous affirme qu'il ne s'agit pas de votre frère !

— Alors, c'est le pauvre François qui est malade !

— Eh ! bien oui, il est... malade... Ne vous affligez pas, chérie, ne tremblez pas ainsi !

— Edouard, est-il chez vous ? Donnez-moi la lettre...

— Non, il n'est pas chez moi... Laissez cette lettre, Charlotte, vous la lirez plus tard.

— Il est mort ! s'écria-t-elle en joignant les mains.

Le bras de son mari se glissa autour d'elle avec une tendre sympathie ; mais elle sanglotait convulsivement. Oui, la mort avait frappé cet humble ami, au moment où sa vieillesse allait trouver un port près de la jeune maîtresse qu'il avait portée, enfant, entre ses bras. Charlotte lui était sincèrement attachée, elle avait espéré rendre heureux ses derniers jours, il personnifiait pour elle beaucoup de souvenirs tristes et doux, et cette nouvelle lui rendait son arrivée à Givray, arrivée déjà pénible, puisque sa mère y était morte, plus douloureuse encore.

Mais le clocher revêtu d'ardoise apparaît au détour du chemin, se détachant sur les masses boisées qui servent de fond au paysage, et bientôt après les premières maisons se montrent, éparpillées au bord des routes dans un désordre pittoresque. Voici la petite rue du docteur, avec son alignement irrégulier, et Edouard désigne du bout de son fouet le long mur du jardin et le pignon aigu qui forme la façade.

— Charlotte, dit-il d'une voix émue, voici la maison...

La maison ! Mot cher et sacré qui éveille dans tout cœur honnête des vibrations profondes... La maison avec ses souvenirs, son foyer, les affections qu'elle abrite, les regrets et les espérances qu'elle protège ! La maison, nid soyeux où les oiseaux envolés ont laissé leur trace, et qui garde toujours aux cœurs blessés ou fatigués un doux et chaud duvet ! La maison, abri joyeux de notre enfance, sauvegarde de notre jeunesse, théâtre des joies paisibles de notre maturité, consolation et refuge de nos dernières années ! Celle qui s'offrait aux regards de la jeune femme ne gardait point ses souvenirs d'enfance, mais les promesses de son avenir... Elle essuya ses yeux et regarda, émue, avide.

La matinée s'était annoncée belle et rayonnante, mais le temps s'était soudain assombri. C'était une de ces journées sans soleil, une de ces journées d'automne un peu mélancoliques, où la vie semble suspendue, ou du moins paraît moins intense. La rue était déserte, quelques femmes travaillaient à leur fenêtre, des poules vaguaient en liberté avec de petits gloussements... Au milieu d'un vaste jardin, la maison du docteur avait eu un aspect plus gai ; mais, entourée de pauvres demeures et flanquée de sa longue muraille grisâtre, avec sa façade noircie, les marches usées qui servaient de perron et les fenêtres à petits carreaux, sur lesquels ne se réfléchissait nul joyeux rayon, elle devait paraître plus triste que pittoresque à une femme élégante, accoutumée au confort et surtout aux recherches modernes.

Louison se tenait sur le seuil, un peu intimidée, et le docteur, ravi et ému à la fois, se pencha vers sa femme.

— Charlotte, je sais combien vous avez souffert, et je comprends que votre arrivée ici doive éveiller en vous de pénibles souvenirs, encore ravivés par la mort de ce pauvre vieillard. Mais vous vous laisserez consoler, n'est-ce pas, ma bien-aimée ? Essayez de penser que le passé est clos, et que votre vie est une page nouvelle. . . . Dites, le voulez-vous ?

Elle s'efforça de lui sourire, bien qu'un vague effroi et une secrète désillusion se fussent emparés d'elle, et Trilby s'arrêta de lui-même devant la maison.

— Appuyez-vous sur moi, Charlotte. . . . les pavés sont rudes et inégaux pour vos petits pieds. Là ! Dieu merci, nous voici chez nous !

La porte grinça plaintivement, et l'air frais du corridor dallé fit légèrement frissonner la jeune femme.

“ Dieu merci ! ”

Oui, elle devait dire, après Edouard : Dieu merci ! Elle devait se montrer reconnaissante envers la Providence, qui lui avait ouvert ce refuge et donné ce protecteur, reconnaissant envers ce cœur généreux qui l'avait recueilli dans sa pauvreté et son isolement. Cette demeure dénuée de confort et d'élégance ne valait-elle pas mieux, après tout, que la riche demeure d'où le docteur l'avait tirée ? Sa vie n'y serait-elle pas abritée et réchauffée par une vraie et tendre affection ?

Charlotte essaya de dominer la terrible envie de pleurer qui s'emparait d'elle. L'intérieur de la maison était aussi triste que l'extérieur. Hélas ! comme il arrive presque toujours, la réalité différait de ce que la jeune femme avait attendu. Elle n'avait pas fait la part de l'enthousiasme de son mari, elle s'était figuré une demeure moyen-âge, remplie de vieilles choses curieuses, — une sorte de musée en miniature — et maintenant elle entrait dans un logis froid et sombre, aux planchers inégaux, aux plafonds traversés de solives enfumées, et dont les meubles semés avec parcimonie dans les chambres aux vastes proportions, étaient assez vieux pour être laids et démodés, pas assez pour être curieux. Les rideaux de coton rouge du salon, ces rideaux aux maigres plis et à la teinte fanée, s'alliaient mal au velours d'Utrecht jaune des bergères sans styles ; les chaises de paille aux formes disgracieuses, les tables aux pieds grossiers, les flambeaux d'argent, préservés de la poussière par des globes de verre, les bouquets de fleurs artificielles choisis par Louison, composaient un mobilier si peu en harmonie avec la mode et le goût de Charlotte, qu'elle se sentit découragée. Edouard la promenait fièrement dans sa maison, et Louison suivait timidement, espérant qu'on louerait le soin qu'elle avait pris de toutes choses. . . .

La table carrée de la salle à manger et le lourd buffet en acajou massif étaient luisants comme des miroirs ; les rideaux de calicot blanc des chambres à coucher eussent pu rivaliser pour la blancheur avec la neige la plus pure ; un grain de poussière sur les meubles et les planchers bien lavés eût été introuvable, et Louison fut cruellement désappointée en voyant l'indifférence de sa jeune maîtresse.

— Et cependant, la maison est bien tenue, se disait-elle avec amertume, s'appretant à frapper le grand coup, c'est à dire à montrer la chambre

aux armoires, — ce qui devait conquérir enfin, si elle n'est pas invulnérable, l'admiration de Charlotte...

Les armoires, au nombre de quatre, remplissaient un vaste cabinet. Elles étaient toutes semblables, en chêne noirci, avec des ferrures luisantes... Louison prit son trousseau de clefs, et les lourds battants s'écartèrent.

Voici le service des grands jours, la porcelaine à filets dorés et à semis de roses bleues, qui n'avait pas de rivale à Givray, et les verrous à fleurs d'or qui servaient une fois l'an, lorsque le docteur donnait un grand dîner, et enfin quelques pièces d'argenterie dans le style lourd et disgracieux du premier empire...

La seconde armoire contenait des montagnes oreillers, des couvertures, moelleuses, d'immenses édredons. Et les planches épaisses des deux autres ployaient sous les piles de draps, de nappes et de serviettes, soigneusement étiquetées, nouées par des rubans de fil rouge, et rangées dans un rôle parfait.

Tout ce linge, éclatant de blancheur, exhalant une odeur de roses sèches et de lavande, présentait, dans l'opinion de la vieille servante, le spectacle le plus séduisant qui pût frapper les yeux d'une maîtresse de maison. Mais, à sa grande mortification, Charlotte promena un regard plus étonné que joyeux sur cette énorme quantité de toile... C'était là, en effet, une richesse d'un ordre trop provincial pour être parfaitement appréciée par elle, et elle se détourna d'un air un peu fatigué, songeant peut-être avec un certain effroi aux soins nouveaux que lui faisait présager la chambre aux armoires.

Ses yeux rencontrèrent en ce moment le visage désappointé de Louison, et elle comprit que la pauvre servante attendait d'elle quelques paroles de félicitation.

— Comme la maison est tenue en bon ordre ! dit-elle, s'efforçant de sourire. Et je n'avais pas l'idée qu'on pût posséder une si énorme quantité de linge.

— N'est-ce pas, madame ? s'écria Louison, dont le visage ridé se raséna aussitôt. Ah ! il y a peu d'armoires remplies comme les vôtres dans le pays, même chez les châtelaines d'alentours !... Et la plus grande partie de cette toile a été filée dans la maison, et cousue par les dames Denans... On dit que les dames de Paris ne prisent guère le linge... Est-ce que c'est vrai madame ?

— Je ne sais trop ce qu'il y avait chez nous autrefois, répondit Charlotte avec un pâle sourire. Mais quand nous sommes allées, il y a deux ans, habiter un entresol rue de Grenolles, je puis vous assurer qu'une armoire aussi monumentale que celle-ci n'y aurait trouvé sa place ni en hauteur ni en largeur...

Cependant, son mari la pressait de venir visiter le jardin, et Louison, refermant prestement les armoires, lui remit respectueusement un trousseau de clefs massives, qu'elle posa avec indifférence sur une table. Elle entoura ses épaules d'un léger vêtement, et, traversant au bras du docteur la petite cour coquette qui, renfermant l'écurie, la remise et le poulailler, s'ouvrait directement sur la rue, elle pénétra dans le jardin qu'Edouard lui avait dépeint comme un lieu de délices.

Si elle avait été moins étrangère à la simple vie provinciale, à la modeste vie de famille, telle qu'on la mène là où les plaisirs et la vie extérieure ne viennent point nous en distraire, et dont son mari évoquait les phases devant elle en la promenant dans le grand enclos, ou enfin si elle avait ressenti pour lui cette affection profonde qui aspire à s'assimiler les souvenirs et le passé de l'être aimé, elle eût pris un intérêt plus réel à ces histoires, contées avec émotion. Elle écoutait patiemment, mais elle trouvait que c'était un peu puéril. Et ces plates-bandes régulières, ces rangées monotones de fleurs communes, ces vieux arbres fruitiers, ces charmilles raides, ces légunes florissantes n'avait rien qui intéressât son regard. La serre même, avec ses dispositions antiques, ses gradins nombreux, ces cactus bizarres, lui parut seulement disgracieuse et mal placée : elle ne communiquait point avec la maison, et il était impossible d'en faire un jardin d'hiver....

Pendant, le soir tombait, et, l'air devenant plus frais, elle rentra dans la maison. Au dehors, il faisait encore jour, mais la nuit arrivait plus vite dans ces grandes chambres mal éclairées, et un poids de mélancolie descendait lentement sur son cœur.

Si du moins le vieux François avait été là, son bon visage familial eût jeté dans la maison un reflet des habitudes et même de l'élégance d'autrefois, et elle eût moins senti l'isolement. Mais en ce moment entourée de figures inconnues et d'objets nouveaux, elle envisageait la vie sous un aspect terne et attristant, et même les affectueuses attentions de son mari lui étaient presque à charge.

Elle commença à ranger ses vêtements, regarda distraitemment la rue déserte et sombre, consulta la vieille pendule d'albâtre et sa montre mignonne. Le souper fut enfin annoncé, et elle poussa un soupir de satisfaction : la journée touchait à sa fin.

Une lampe ancienne et démodée, en forme de colonne, avec un abat-jour chargé de roses sur papiers transparent, éclairait la grande table sur laquelle le docteur avait, jusqu'à ce jour, pris seul ses modestes repas. Jean servait gauchement, mais Édouard paraissait fait à ses manières primitives, et mangeait du plus robuste appétit.

Aussitôt que le souper fut terminé, il sortit pour voir des malades, et la jeune femme, brisée de fatigue se retira dans sa chambre.

Mais elle ne put dormir. La pluie, qui avait commencé à tomber, clapotait sur les petits carreaux verdâtres avec un bruit monotone, et la lueur de la veilleuse éclairait tristement les grands meubles démodés et les longs rideaux blancs qui, légèrement agités par le vent pénétrant à travers les fenêtres mal jointes, prenaient des airs de fantômes. Une impression d'ennui et de découragement envahissait de plus en plus l'âme de Charlotte. Tout à coup, elle se mit à penser à ceux qui avaient vécu avant elle dans cette chambre. Était-il possible que des femmes de son âge s'y fussent trouvées heureuses ? Existait-il des imaginations assez tranquilles pour se contenter toutes leur vie d'un paréil séjour ?... Combien de générations l'avaient précédée entre ces murailles ? Combien d'aïeules d'Édouard étaient mortes dans ce grand lit à colonne ? Sur combien d'agonie avait plané ce baldaquin fané ?... Une sorte de terreur malade s'empara tout à coup de Charlotte, et elle cacha, comme un enfant sa tête dans les moelleux oreillers.

Quand le sommeil la surprit enfin, quelques larmes brillaient sur ses joues délicates.

VIII

— Et quand pensez-vous, ma chère, que je doive donner mon grand dîner?... Jean, mets du bois au feu, Madame a froid... Comme vous êtes frileuse, ma pauvre chérie!... Hâte-toi, te dis-je, je vais couper le pain....

Et le docteur saisit le grand pain de ménage pétri par Louison. Mais sa femme l'arrêta d'un geste.

— Non, Jean va revenir, dit-elle avec douceur. Pourquoi ne vous laissez-vous pas servir, mon cher Edouard?

Le docteur se mit à rire.

— Je ne crois pas que vos tentatives sur mon brave domestique soient couronnées de succès, dit-il gaiement. C'est la tête la plus dure et l'esprit le plus borné qu'on puisse imaginer. Aussi trouvé-je plus simple de me passer de lui le plus souvent possible... D'ailleurs, je n'ai pas été élevé en grand seigneur, ma chère, et j'ai plus d'une fois soigné Trilby moi-même... Eh bien, quel jour choisissons-nous pour ce dîner? Que diriez-vous de la semaine de Noël?

— Ce sera comme vous le désirerez,

Le docteur prit son carnet et son crayon.

— Voyons! Vous et moi, deux places... Le notaire, le percepteur et sa femme, le maire, le receveur de l'enregistrement, cela fait sept... Le curé, naturellement, avec son vicaire, le pharmacien et sa femme... Cela ferait treize avec les Durand... Nous pourrions inviter les de Solesnes, qui ne quittent cette année la campagne qu'en janvier. Nous éviterions ainsi ce fameux nombre treize, qui, pour moi, est une plaisanterie, mais qui, j'en suis sûr, rendrait le maire malheureux.

Les fins sourcils de Charlotte se soulevèrent légèrement.

— Les Durand! Parlez-vous des marchands de la place?

— Oui, ma chère; ils sont très considérés ici.

— Vous avez désiré que je leur fisse une visite; mais je ne pensais pas que vous inviteriez des gens si vulgaires.

— Bah! sont-ils plus vulgaires que d'autres? dit le docteur d'un ton de bonhomie.

— Oh! pas plus, certes, que la femme du percepteur! répliqua Charlotte avec un léger soupir d'ennui. Mais un percepteur peut se recevoir, tandis que si vous invitez les Durand, vous ne pouvez avoir les de Solesnes.

— Mais, ma chère, les Durand sont d'excellents clients et de vieux amis. Il y avait même entre nos familles une espèce de parenté.

Charlotte frissonna.

— Oh! ne dites pas cela, cher Edouard!... Et je vous assure que les de Solesnes seraient contrariés de se trouver avec eux. Il faut choisir.

— Alors, je préfère les Durand pour cette fois, et nous inviterons la vieille mademoiselle Eynard comme quatorzième, dit le docteur avec la même bonhomie.

Le dessert avait été apporté. Edouard épluchait lentement ses châ-

taignes, parlant peu, mais semblant satisfait comme il l'était toujours chez lui ; sa femme se rapprocha de la cheminée et prit un ouvrage de tapisserie. Au bout de quelques minutes, Louison vint desservir la table, et le docteur, ayant apporté ses livres et un cahier de notes, commença à travailler. C'est ainsi qu'ils passaient leurs soirées quand Edouard n'était pas appelé au dehors. Charlotte travaillait un peu, lisait quelques pages, et s'endormait bientôt dans sa grande bergère. Le bruit des pincette ou le son de l'horloge l'éveillait pour un instant, et ses yeux, se levant languissamment, rencontraient le regard joyeux et aimant de son mari. Il lui adressait un petit signe et un sourire, et reprenait aussitôt son travail.

Et il était heureux. Parfois il regrettait, pour sa femme plutôt que pour lui, qu'elle ne fût pas plus gaie ; mais elle était douce, d'humeur égale, et lui montrait une tranquille affection. Quand, relevant la tête, il apercevait par-dessus ses livres cette jolie figure délicate, cette taille gracieuse, si élégante dans ses simples toilettes, ce regard, surtout, un peu mélancolique, mais doux et limpide, il lui semblait que la vieille maison était rajeunie, et que ses livres abstraits s'illuminaient d'une sorte de lumière joyeuse. Sa femme était vraiment le charme et la poésie de son existence.

Mais huit heures ont sonné, et presque aussitôt le marteau de la porte d'entrée fait tressaillir la dormeuse,

C'est le facteur, et il apporte une lettre couverte de timbres, qui fait trembler la main de Charlotte lorsqu'elle la décachète. Elle lui a été adressée chez M. Brunay, et dès les premières lignes, la jeune femme comprend qu'elle n'a pas été écrite pour passer sous les yeux de son mari.

— De votre frère ? demande la voix tranquille du docteur.

— Oui, répond-elle faiblement, se détournant pour cacher ses larmes involontaires.

Gaston débute par des reproches amers. Sa sœur s'est mésalliée. . . . Épouser un petit médecin de village, quand elle avait pour elle un vieux nom, une beauté élégante et la jeunesse ! Ah ! si elle eût été à cette âge où la fraîcheur s'efface et où les espérances pâlisent, c'eût été différent ! Mais, à vingt ans, enchaîner si mesquinement son avenir, se lier à un homme sans nom, sans fortune, sans relations, et cela pour fuir un peu de travail et de peine ! C'était un tort impardonnable, et non moins impardonnable était la précipitation qu'elle avait mise à décider de son sort, sans même attendre son avis, à lui chef de famille. . . . Il était à la veille de se marier aussi ; mais son mariage, au moins, devait relever la famille, et rendre à son nom un lustre un instant affaibli par la pauvreté. . . . La nièce du banquier qui l'employait, riche orpheline d'un esprit indépendant, l'avait distingué, et brûlait de venir jouir, sous son égide, des plaisirs parisiens et du prestige d'un titre de baron. . . . Si Charlotte avait attendu, il l'eût prise dans sa maison, il l'eût dotée, et rendu à la vie brillante d'autrefois. . . . Mais que dirait la jolie et fière Arabella, qui prisait si haut la qualité de gentilhomme de son fiancé, de trouver sa belle-sœur mariée à un Esculape de village ? . . .

Les larmes de Charlotte tombaient, pressées, sur le papier que tenaient ses mains tremblantes. Les reproches de son frère lui semblaient cruels ; mais elle avait été si longtemps accoutumée à l'administer, à le croire sur

parole, que peu s'en fallait qu'elle ne se trouvât coupable. Telle est l'étrange influence que savent prendre sur les natures douces les natures à la fois personnelles et attrayantes, qu'elle ne se rendait pas compte de ce qu'il y avait d'affreusement égoïste dans la lettre de Gaston. Et cependant, il avait véritablement commis, en l'écrivant, une méchante action. D'abord, il risquait de faire tomber sous les yeux du mari de sa sœur des récriminations de nature à jeter dans leur ménage des germes de discorde, ou tout au moins à humilier et à blesser l'homme généreux qui avait eu compassion de la pauvre institutrice. Ensuite, il soulevait dans le cœur de la jeune femme le regret de ce qui aurait pu être, le dégoût du sort modeste qu'elle avait accepté. Gaston n'était pas froidement méchant ; peu d'hommes le sont ; pourtant, il pouvait le devenir sous l'empire de ses passions. La colère et un orgueil de mauvais aloi lui avaient dicté une missive qu'il n'eût point écrite s'il se fût donné la peine de réfléchir ; mais il était habitué à céder à son premier entraînement, et l'égoïste légèreté de ses actes devait faire verser à sa sœur des larmes amères.

Cependant, elle se reprocha immédiatement le vague regret qui venait d'effleurer son cœur, en entendant la voix calme et affectueuse de son mari.

— C'est une longue lettre... Puis-je en prendre connaissance, Charlotte ?

Elle serra le papier contre sa poitrine avec un effroi instinctif, et ses joues s'empourprèrent.

— Oh mon ami... à moins que... Non, vraiment cette lettre ne vous intéresserait pas !

— Il suffit, répliqua-t-il avec son inaltérable bonne humeur. Ne vous troublez pas ainsi, chérie ; vous ne m'avez pas offensé, et vous êtes libre de garder pour vous les lettres qu'il vous plaira... Votre frère se porte bien ?

— Oh ! oui !...

Elle s'arrêta embarrassée, hésita un instant, puis posa doucement la main sur le bras de son mari.

— Je voudrais vous faire lire cette lettre, mon cher Edouard... Oui, vraiment, je voudrais... Mais vous n'y verriez pas mon frère sous un jour favorable... Il est un peu fâché contre moi, parce que... parce que je ne l'ai pas consulté avant de me marier, ajouta-t-elle, rougissant davantage. Et peut-être ai-je eu des torts envers lui, après tout.

— Bah ! il eût été absurde d'attendre cinq ou six mois chez des étrangers, votre santé déclinant, et ces enfants vous tourmentant jour et nuit... Votre frère, ma chère amie, vous a bien laissé le droit de disposer de votre avenir lorsqu'il a refusé l'offre que vous lui aviez faite d'aller le rejoindre... Oh ! je ne dis pas qu'il ait eu tort ! Je frémis à la pensée que ma chère sensitive eût pu entreprendre seule un tel voyage ! Et puis, je ne vous aurais pas connue... Mais je parle ainsi pour vous persuader que vous n'avez rien à vous reprocher... Seulement, il ne faut pas en vouloir à votre frère, ajouta-t-il avec sa bonté naïve. Je comprends les regrets qu'il éprouve de n'avoir pas conduit à l'autel une si jolie fiancée, et de n'avoir pu connaître l'homme à qui a été confié ce cher trésor... N'avez pas de rancune, ma chérie.

— Oh ! non, dit-elle, lui souriant à travers ses larmes.

Et c'était là celui dont Gaston parlait avec tant de dédain !

feu,
deven

tout
uniqu
triste
verra
vulga
ses r
résér
qu'ell
s'apit
divine
noton

dans
temps
devoir
nuits.
d'hum
qu'elle
ressai
s'effor
scienc
en loi
autres
scienti

Il
celle-ci
pour u
illumin
gique

U
longue
avaient
médica
sants,
c'était,
Charlot
elle éta
sa vie e
existen
possédé
et lang
meures
et si e
religion
timité a

Le docteur reprit sa plume. Charlotte se rapprocha frileusement du feu, et chercha à évoquer, l'image de cette riche Américaine qui allait devenir sa sœur.

Ainsi, la destinée de Gaston serait plus brillante que la sienne, après tout ! Mais elle ne s'en étonnait pas ; elle était heureuse du bonheur de son unique frère... Oh ! oui... Seulement, elle se demandait avec un peu de tristesse pourquoi, tandis qu'il vivrait à Paris dans leur ancien monde, elle verrait son existence, à elle, s'écouler dans un village, au milieu de gens vulgaires, incapables de la comprendre et d'apprécier même l'élégance de ses manières... Gaston avait ruiné sa famille, et c'était à lui qu'était réservé un sort inespéré... Il était si beau, si séduisant, si habile ! Et, bien qu'elle n'éprouvât ni dépit, ni envie, bien qu'elle se reprochât même de s'apitoyer sur elle-même et de ne pas se soumettre aveuglement aux décrets divins qui nous dirigent, elle sentit vaguement que, de ce jour, sa vie monotone était alourdie d'un poids énorme d'ennui et même d'amertume.

Il y avait alors quatre mois qu'elle était marié, et lorsqu'elle repassait dans sa mémoire ces semaines uniformes, elle s'étonnait que si peu de temps se fut écoulé depuis son arrivée à Givray. Son mari consacrait aux devoirs de sa profession ses journées, souvent même ses soirées et ses nuits. Il rentrait, parfois las, au point de ne pouvoir causer, mais toujours d'humeur joyeuse, parfois rapportant mille petites nouvelles puériles qu'elle écoutait avec une complaisance un peu forcée, car elles ne l'intéressaient pas. Lorsque ses malades lui laissaient quelque repit, Edouard s'efforçait de se tenir au courant des découvertes et des progrès de la science médicale, et il travaillait consciencieusement, essayant de loin en loin, avec l'espèce d'expansion qui le poussait à faire partager aux autres toutes ses impressions, d'expliquer à sa femme quelque nouveauté scientifique, ou un cas pathologique curieux.

Il avait donc, en somme, peu de temps à consacrer à Charlotte ; celle-ci était le plus souvent seule, et c'était là une vie grave et austère pour une jeune femme accoutumée à un autre théâtre. Il eût fallu, pour illuminer cette existence, un ardent rayon d'affection, ou la volonté énergique d'employer utilement et agréablement des loisirs si nombreux.

Une femme d'une piété sérieuse n'eût pas trouvé les journées trop longues ; le voisinage de l'église, le soin de certains malades pauvres qui avaient un plus grand besoin de sollicitude féminine que de prescriptions médicales, des lectures saines et variées, des ouvrages d'aiguille intéressants, et avec tout cela, l'affection vigilante et attentive d'un bon mari, c'était, certes, de quoi satisfaire pleinement le cœur et l'esprit. Mais, si Charlotte était douée d'une forte dose de patience, ou plutôt de passivité, elle était plus propre à supporter qu'à agir. Pour mettre de l'intérêt dans sa vie et pour changer dans une certaine mesure les conditions de cette existence monotone, il eût fallu une énergie qu'elle n'avait jamais possédée, et que ne pouvait suffire à lui inspirer une piété molle et languissante. Les humbles amis de son mari l'obsédaient, les demeures des pauvres lui causaient une sorte d'effroi mêlé de répulsion, et si elle accomplissait régulièrement les devoirs essentiels de la religion, elle ne savait pas chercher les consolations ineffables de l'intimité avec Dieu. Elle lisait beaucoup, mais des livres frivoles qui lu

faisaient paraître encore plus ennuyeux les devoirs, les occupations, et même les distractions de sa vie. Elle aimait son mari, elle éprouvait pour lui une reconnaissance très sincère, et s'occupait consciencieusement de son bien-être. Elle lui versait, de ses petites mains adroites, la tasse de café fumant qu'il prenait avant de commencer ses courses matinales ; elle descendait au-devant de lui quand le pas de Trilby, raisonnant dans la rue, annonçait son retour, elle le questionnait tendrement sur sa santé ; mais, sans qu'elle s'en rendît compte, elle éprouvait vis-à-vis de lui une espèce d'impression de supériorité ; elle se rappelait involontairement qu'elle avait vécu dans un autre monde, et cet excellent cœur, ce gai compagnon aux manières ouvertes ne lui inspirait pas le sentiment profond qui eût changé toutes choses pour elle, et transformé à ses yeux jusqu'à l'aspect de la vieille et triste maison.

La fidèle Louison, avec la sagacité d'un long dévouement, observait sa jeune maîtresse et secouait lentement la tête.

— Elle est bien douce et bien jolie, et il est impossible de ne pas l'aimer, se disait-elle, mais je ne pense pas que ce soit la femme qui convenait à Monsieur.

Et, chose singulière, Charlotte s'adressait la même question pendant ses longues et tranquilles soirées.

— Edouard est bien bon, et il paraît heureux... Cependant, suis-je bien la femme qui lui convenait ? N'aurait-il pas mieux valu qu'il épousât quelque jeune fille simple et joyeuse, qui n'eût apporté dans cette maison ni goûts trop raffinés, ni vains regrets, ni folles aspirations ?

Mais elle ne songeait ni à modifier ses goûts, ni à détourner ses aspirations, ni à imposer silence aux regrets qui lui inspirait le passé. Pourtant, c'est une vérité consolente que notre bonheur gît en grande partie en nous-mêmes, et que nous pouvons l'y trouver plus aisément et plus sûrement que dans les objets qui nous entourent, ou dans les circonstances extérieures de notre existence.

IX

L'époque du dîner de Noël arriva. C'était pour Charlotte une épreuve véritable ; la fatigue, le souci, la difficulté de bien faire avec des ressources très imparfaites, et tout cela pour recevoir des hôtes ennuyeux, que l'on considère pour la plupart comme inférieurs en rang ou en éducation, c'était à la fois pénible et fastidieux. Pendant quinze jours, elle eut avec Louison des conférences interminables, elle dut faire plusieurs voyages à la ville, courir chez les marchands de comestibles, et aider à sortir de l'armoire la vieille porcelaine démodée.

— Savez-vous, Edouard, dit-elle, que votre faïence à fleurs roses est beaucoup plus jolie, beaucoup plus artistique que ce service doré ?

— Je suis bien aise que vous le pensiez, ma chère ; ça toujours été mon avis.

— Alors, prenons la faïence pour le dîner.

— O Madame, c'est impossible, vous ne ferez pas une chose pareille ! s'écria avec effroi Louison, qui vérifiait le compte des piles d'assiettes, et qui s'arrêta court pour regarder sa maîtresse. Ils savent tous que l'on s'en

sert

n'avo
jardiquelq
pour
annéeI
—
laid.
teuils.E
—
planter

Q

était r

lations

ties da

grands

sans ra

ville ; I

pas leur

le sang

Ve

dinde se

bouche,

cette sau

sie.

Cha

Louison

qui s'éch

salle à m

La t

chrysanth

au feuilla

bouts, la

dorées et

nuance fa

reinettes

— Ce

vais goût.

Elle

rejoignit se

sourit d'un

— Qu

dans vos ch

votre toilet

moins coûté

sert tous les jours, et ils croiraient qu'on ne veut point leur faire honneur.

— Ceci est une raison péremptoire, dit le docteur en riant, et nous n'avons rien à répondre à Louison, ma chère. Avez-vous trouvé dans le jardin les fleurs que vous cherchiez ?

— Oh ! seulement quelques chrysanthèmes à demi fanés ; mais il y a quelques belles plantes dans la serre, et je les ferai porter dans le salon pour l'égayer un peu... Quand vous serez riche, Edouard, quand votre année aura été bonne, ne pourrons-nous renouveler le mobilier du salon ?

Le visage du docteur prit une expression attristée.

— Si vous le voulez, Charlotte. Cependant, j'aime ces meubles si laids. Je crois voir mon père et ma mère dans chacun de ces vieux fauteuils.

Elle fut touchée et lui tendit la main.

— Alors, n'en parlons plus... Mais apportez-moi vos plus belles plantes, mon cher Edouard.

Quand elle descendit dans le salon, une demi-heure avant le dîner, elle était réellement épuisée de fatigue. Elle avait subi ces mille petites tribulations que connaît chaque maîtresse de maison, mais qui n'ont été ressenties dans toute leur minuscule horreur que par les femmes qui donnent de grands dîners à la campagne. Le cabriolet était allé deux fois à la gare sans rapporter les pâtisseries, les bonbons, les condiments commandés à la ville ; Louison avait failli ne pas réussir la mayonnaise, les truffes n'avaient pas leur parfum ordinaire, et la vieille cuisinière, dans son agitation, glaçait le sang de sa maîtresse par toutes sortes de pronostics désolants.

Vers cinq heures, cependant, elle se rasséréna ; elle déclara que la dinde serait succulente, que le filet de bœuf fondrait littéralement dans la bouche, et que la fameuse sauce à l'orange qui devait baigner les perdrix, cette sauce pour laquelle elle était célèbre, n'aurait jamais été si bien réussie.

Charlotte poussa un soupir de satisfaction, et, quittant la cuisine, où Louison l'avait forcée à pencher sa jolie tête au-dessus des nuages odorants qui s'échappaient des casseroles, elle alla donner un dernier coup d'œil à la salle à manger.

La table était ornée des rares fleurs de la saison, des bruyères et des chrysanthèmes auxquels étaient mêlées les baies rouges et brillantes du houx au feuillage sombre ; les lourds candélabres d'argent se dressaient aux deux bouts, la nappe de fine toile damassée disparaissait à demi sous les assiettes dorées et les bataillons de verres, et les bonbons variés tranchaient sur la nuance fauve des énormes poires d'hiver et la couleur un peu terne des reinettes grises.

— Ce ne serait pas mal, se dit-elle, si cette vaisselle n'était de si mauvais goût.

Elle monta dans sa chambre, fit sa toilette avec soin, et quand elle rejoignit son mari, celui-ci, qui était depuis longtemps déjà sous les armes, sourit d'un air satisfait.

— Que vous êtes jolie, Charlotte, avec ces épingles de jais qui brillent dans vos cheveux blonds ! Ils vont tous tomber en admiration devant votre toilette. Et après tout, ce n'est qu'un peu de gaze noire, infiniment moins coûteuse que le satin et le velours dont ces dames, je le parierais,

vont arriver vêtues ; mais vous la portez si bien ! On dirait, ma chère, que tout ce qui vous approche prend quelque chose de votre grâce... Jusqu'à mon vieux et laid salon qui semble rajeuni ce soir !

Charlotte sourit languissamment en jetant un regard autour d'elle. Quelques fleurs, l'arrangement de quelques sièges avaient suffi pour rendre moins triste cette chambre à l'aspect antique ; mais elle s'intéressait trop peu à son ménage pour prendre souvent ces soins-là. Elle s'assit d'un air fatigué dans une des bergères, et commença à mettre ses longs gants noirs. Son mari la regardait d'un air ravi ; un doux orgueil faisait battre son cœur en la voyant si jolie.

— Ma pauvre Charlotte, vous semblez terriblement lasse... J'espère que vous ne vous ressentirez pas de ces fatigues un peu trop multipliées pour vous. Mais aussi, jamais mon dîner de Noël n'aura été si agréable, ajouta-t-il en se frottant les mains.

Le marteau résonne, et la basse-taille du pharmacien retentit dans l'allée... Les invités se succèdent, Charlotte s'efforce d'être aimable, le docteur est radieux, et, la porte de la salle à manger s'ouvrant tout à coup, Jean, ganté de fil blanc, prononce d'une voix émue la phrase sacramentelle que sa maîtresse lui a apprise à grand-peine :

— Madame est servie !

Le dîner commence dans le recueillement général. Mais le vieux vin de Madère authentique commence à circuler, les joyeux propos du docteur dérident les visages un peu solennels, et si simples, si vulgaires même que paraissent à Charlotte au moins les deux tiers de ses convives, elle ressent la satisfaction de toute maîtresse de maison devant un dîner bien organisé, bien réussi, et digne respirer l'encens — si banal qu'il lui semble — de l'admiration dont elle est l'objet. D'ailleurs, le curé et le notaire causent avec finesse ; le receveur de l'enregistrement, en dépit de certaines petites manies, ne manque pas d'originalité, et elle se dit qu'après tout on peut trouver, même dans un village, des éléments d'agréable distraction.

Tout à coup, des pas résonnent dans le corridor, des pourparlers s'engagent ; c'est le docteur qu'on vient chercher... Heureusement, il ne s'agit que d'aller de l'autre côté de la rue...

Il y a un moment de silence et de gêne, produit par l'absence du maître du logis.

— Vraiment, certaines gens sont indiscrets, murmure enfin la femme, du percepteur en secouant la tête. Tout le monde sait que le docteur donne aujourd'hui un grand dîner ; comment se peut-il qu'on le dérange ?

— Mais il s'agit peut-être d'un mal grave et subit, réplique le curé avec douceur.

— En ce cas, Monsieur le curé, vous pouvez vous préparer à répondre à l'appel de notre excellent ami, dit le notaire, qui voit avec peine refroidir le dîner.

Mais presque aussitôt la porte de la rue se referme bruyamment, et le pas sonore du docteur se rapproche de la salle à manger. Il entre, un peu essoufflé, et s'adresse à sa femme :

— Ma chère, dit-il, une pauvre vieille vient de tomber en syncope, là-bas... Des gens honnêtes et fiers, qui cachaient leur pauvreté... Ce n'est que

de la faiblesse, et je lui ai prescrit un repas substantiel. Voulez-vous vous charger d'exécuter mon ordonnance ?

— Certes ! Elle n'est pas seule, n'est-ce pas ? Il faut faire dîner toute la famille ! Jean, apportez une corbeille...

Une délicate teinte rose couvre les joues de la jeune femme. Elle donne des ordres, s'empresse, prépare elle-même l'envoi qui doit réjouir la pauvre maison. Le docteur apporte quelques bouteilles de vin, tout en donnant force détails sur la famille qu'il vint de visiter.

— Ses enfants l'ont crue morte, c'est pourquoi l'on m'a fait appeler... Charlotte, ma chère, il y a des enfants... Nos amis permettront qu'ils soient les premiers servis, et qu'on prélève sur le dessert la part de la charité...

Toutes les femmes applaudissent, et leurs mains aident Charlotte à entasser dans la corbeille les fruits et les bonbons. Madame Denans promet d'aller voir le lendemain cette pauvre famille, Jean emporte la corbeille, et l'on reprend le repas interrompu. La gaieté est plus vive, ce petit incident a mis parmi les convives de l'entrain et de l'intimité. Quant à Charlotte, elle se représente la joie des enfants, se félicite qu'une bonne œuvre ait signalé son premier *grand dîner*, et voit s'entr'ouvrir des perspectives nouvelles dans l'exercice d'une charité facile... Elle se sent plus joyeuse ; les mets auxquels Louison a donné tous ses soins ont pour elle plus de saveur, la conversation lui semble presque attachante, car elle est disposée à prendre de chacun de ses hôtes ce qu'il y a de bon, et jamais, peut-être, elle n'a été plus près de se réconcilier avec son sort, lorsque... un nouveau coup de marteau se fait entendre. Les convives se regardent avec un peu d'inquiétude, et quelqu'un dit tout bas que l'existence des médecins est vraiment cruelle. Mais cette fois, personne ne vient déranger le docteur : c'est le facteur du télégraphe.

Jean, sur l'ordre de Louison, place la dépêche sur le petit plateau dont sa maîtresse le dresse à se servir pour présenter les lettres, et s'avance vers Charlotte.

— Un télégramme pour vous ? Oh ! ma chère, ouvrez-le tout de suite, nos amis vous le permettront, j'en suis sûr ! s'écria le docteur, épiait avec un peu d'anxiété le visage de sa femme.

Celle-ci déchire fiévreusement l'enveloppe. Une seule personne au monde l'intéresse... Ce télégramme vient-il d'Australie ? Et que peut-il contenir !...

— De Sydney, dit-elle faiblement.

— Votre frère n'est pas malade ? s'écria Édouard, se levant brusquement.

Et, courant à elle, il prend vivement le papier qu'elle lui tend en tremblant

— Il se marie, et il arrive ! Deux bonnes nouvelles ! dit-il d'un ton joyeux, prenant aussitôt la main de sa femme.

Mais cette main est glacée ; une pâleur de marbre envahit les traits de Charlotte, et s'appuyant au dossier de sa chaise, elle ferme à demi les yeux. Il écarte d'un geste les amis qui s'empressent autour d'elle, et, enlevant la jeune femme dans ses bras robustes, la porte dans le salon, la place sur un fauteuil, et baigne doucement son front d'eau fraîche. Elle fait un effort sur elle-même.

— C'est fini, dit-elle d'une voix faible, je suis bien maintenant... Cette dépêche m'a d'abord effrayée, et ensuite, la joie m'a fait mal...

— Oui, votre frère aurait dû m'adresser ce télégramme... Oh ! ma chère, ne vous levez pas, ne retournez pas encore là-bas ! Vous vous êtes beaucoup trop fatiguée aujourd'hui... Restez bien tranquille... Votre frère vous avait-il déjà parlé de la jeune fille qu'il épouse ?

— Oui... C'est la nièce du banquier qui l'épouse.

— Oh !... Elle est riche ?

— Très riche, je crois.

— Et bien il y a des gens qui sont vraiment nés coiffés, dit le docteur avec admiration. Je serai heureux de faire la connaissance de M. de Nory, ma chère. Nous recevrons le jeune ménage dès l'arrivée, j'espère ?

Charlotte jeta autour d'elle un regard indéfinissable. Que dirait Gaston de son logis ?... Et cette riche Américaine qu'il dépeignait si élégante, si éprise de luxe !

Elle étouffa un soupir, et s'appuyant sur le bras de son mari, retourna prendre sa place dans la salle à manger. Mais l'ombre de gaieté qui l'avait animée avait disparu. Elle se répétait : " Je suis heureuse, bien heureuse, je me réjouis du bonheur de Gaston..." Cependant, elle avait envie de pleurer, et elle eût presque désiré qu'il restât en Australie.

Quand au docteur, la pensée de voir arriver le frère de sa chère femme avait rendu son humeur encore plus joyeuse, et les éclats de rire des convives, en parvenant aux oreilles de Louison, chatouillèrent délicieusement son amour-propre culinaire, car elle jugeait, non sans raison, que le dîner eût été moins gai et moins animé si ses sauces eussent été moins exquises.

Le lendemain, Charlotte se leva lasse et triste. Les domestiques rangeaient activement la maison, bouleversée par le repas de la veille ; le tintement des verres et de la porcelaine arrivait à son oreille et lui semblait irritant. Son mari était parti pour ses courses matinales, elle était seule jusqu'à midi, et elle s'approcha languissamment de la fenêtre.

La veille, le soleil brillait, dépourvu de chaleur, mais étincelant dans le ciel bleu. Aujourd'hui, il faisait sombre, la pluie tombait sans interruption, et les ruisseaux coulaient avec fracas sous la fenêtre.

Elle songea à la femme malade qu'Édouard avait vue la veille, à la promesse qu'elle-même avait faite de se rendre chez elle, et elle jeta un regard curieux sur cette pauvre demeure... C'était une maison noire et triste, aux fenêtres étroites, aux petites vitres verdâtres ; elle distingua quelques silhouettes hâves allant et venant dans cette chambre, et son cœur se serra.

— Que leur dirais-je ? Je suis si triste moi-même ! se dit-elle en secouant la tête. La vue de leur misère me ferait mal, et je ne saurais pas leur parler le langage de la résignation, moi qui suis si lâche pour supporter l'ennui...

Elle ouvrit quelques tiroirs, fit un paquet de vêtements hors d'usage, y joignit un peu de chocolat et une petite somme d'argent, puis elle appela Louison.

— Voulez-vous porter cela dans la maison d'en face ? dit-elle. S'il reste quelques bonbons, vous pourrez les donner aux enfants... Dites qu'il y aura toujours du bouillon ici pour la vieille femme.

Louison partit, et revint quelques minutes après, lui apportant les bénédictions de ces pauvres gens.

De ce jour, quand Charlotte regarda à la fenêtre, elle reçut le bonjour respectueux de la vieille grand'mère et de la joyeuse et timide bande d'enfants. Mais elle ne comprit pas quel bienfait s'offrait à elle sous la forme d'une bonne œuvre à accomplir, quelle leçon salutaire elle eût retirée de la vue de ces souffrances tangibles, réelles, comparées à la vague souffrance qui s'emparait d'elle dans sa vie oisive et rêveuse.

X

GASTON DE NORRY, A CHARLOTTE.

"Paris, 11 Avril 18....

"Nous voici arrivés sains et saufs, ma chère petite sœur, et je brûle du désir de te revoir... Il ne peut être question pour nous d'aller maintenant en Touraine, comme me le demande ta bonne lettre, trouvée à la poste restante. Depuis notre retour, nous n'avons pas eu une heure de loisir, et notre installation réclame tous nos instants ; mais ton mari ne peut te refuser à nous. Pendant que l'on apprête notre futur gîte, nous sommes descendus au Grand Hôtel, où nous te recevrons provisoirement. Bella ne peut se lasser de la vue du boulevard... Je t'assure qu'elle jouit de la vie parisienne ; les théâtres l'enchantent, les magasins lui tournent la tête. Toutefois, si ravissante qu'elle soit, ma jolie petite femme, le goût original de son pays, perce volontiers dans le choix de ses toilettes, et bien que sa jeunesse et sa figure lui permettent une pointe d'excentricité, j'ai besoin de toi pour la guider sous ce rapport, et la rendre aussi irréprochable qu'élégante.

Ton frère,

GASTON."

"P.-S. — Bella se joint à moi pour t'embrasser tendrement. Mille amitiés à ton mari. S'il peut venir te conduire ou te chercher, nous serons très aises de le voir."

Le docteur, près de partir pour ses visites du matin, dégustait tranquillement le café que venait de lui verser sa femme, et parcourait en même temps le journal arrivé avec cette lettre.

— Voulez-vous lire ce que m'écrit Gaston ? demanda Charlotte en rougissant.

Il prit le papier couvert d'élégantes pattes de mouche (Gaston aimait à se vanter d'avoir une écriture de femme), le lut attentivement, et attachait sur Charlotte un regard un peu sérieux.

— J'ai écrit deux fois à votre frère depuis que notre mariage s'est décidé, dit-il avec douceur ; ne pensez-vous pas qu'il aurait pu me répondre ?

— Oh ! il ne faut pas lui en vouloir, il écrit si peu ! Il a toujours détesté toute espèce de correspondance, répliqua-t-elle, rougissant encore davantage. Et sa femme non plus n'a pas répondu à ma lettre... Ils ne sont pas encore chez eux, et la vie d'hôtel est si peu confortable !

— Je faisais une simple remarque, ma chère ; vous savez que je ne suis pas susceptible, dit-il, posant sa tasse vide et se levant pour partir.

Charlotte le suivit dans le corridor, embarrassée, hésitante. Il l'embrassa tendrement, et prit son chapeau.

— A ce soir, ma chère... Je crains bien de ne revenir que tard... Le temps est beau, vous devriez sortir un peu...

Elle le retint d'un geste.

— Édouard, dit-elle timidement, que vais-je répondre à Gaston.

Il soulevait déjà le bouton de la porte ; mais il regarda sa femme, et, lui prenant la main, rentra avec elle dans la salle à manger.

— Est-ce que vous désirez aller à Paris, Charlotte ?

— Oui... C'est-à-dire si vous pouvez y venir avec moi.

Il secoua la tête.

— Je ne pense pas que votre frère désire bien vivement que je vous accompagne, répondit-il tranquillement ; et d'ailleurs, j'ai trop de malades en ce moment pour songer à m'absenter. Mais, si ce voyage vous fait plaisir, je suis disposé à faire le sacrifice de votre présence.

— Vous êtes toujours bon ! dit-elle avec élan.

Il étouffa un léger soupir.

— Cela veut dire que vous acceptez, n'est-ce pas, Charlotte ?

— Si vous ne devez pas vous trouver trop seul, je serai bien heureuse de revoir Gaston.

— Alors c'est une affaire convenue. Mais je n'aimerais pas à vous voir voyager toute seule ; si court que soit ce trajet, vous pourriez vous trouver souffrant : vous êtes si peu forte depuis quelque temps ! Priez votre frère de venir vous chercher, ne fût-ce qu'à mi-chemin ; je vous conduirai, s'il le faut, jusqu'à Orléans... A ce soir, mon amie, prenez l'air, mais ne vous fatiguez pas.

La porte se referma sur lui, et la jeune femme, les joues colorées et les yeux brillants, s'élança légèrement dans le vieil escalier en spirale. Elle s'assit d'abord devant le secrétaire de noyer placé entre les deux fenêtres de sa chambre, écrivit à son frère pour lui annoncer sa prochaine arrivée, moyennant la condition imposée par le docteur ; puis, ayant envoyé sa lettre à la poste, elle ouvrit ses armoires et examina ses toilettes. Elle n'avait rien de très-riche ; mais le deuil qu'elle gardait encore permettait une simplicité relative, et elle savait, d'ailleurs, que sa grâce et son élégance naturelle suppléaient à ce qui pouvait manquer à ses robes ou à ses bijoux. Elle monta au grenier, où étaient déposées les malles, les visita soigneusement, et passa le reste de la journée dans une excitation qui sembla rendre à son visage l'éclat, et à son esprit l'élasticité d'autrefois.

Son mari, en rentrant, la trouva gaie et animée. Il ne parla pas d'abord du voyage projeté ; mais elle ne pouvait penser à autre chose, et elle énuméra avec vivacité les projets qu'elle formait, les visites qu'elle comptait faire. Peut-être le cœur d'Édouard se serra-t-il un peu en voyant qu'un plaisir qu'il ne devait point partager éveillait en elle une joie que tous les efforts qu'il avait prodigués n'avaient pu ranimer jusque-là. Mais il écouta avec sa bonne grâce accoutumée, et l'assura qu'il jouirait de son bonheur sans arrière-pensée égoïste.

Charlotte attendit fiévreusement la réponse de Gaston. Deux cour-

riers trompèrent son attente ; mais le surlendemain un coup vigoureux fut frappé à la porte dans l'après-midi, et la jeune femme, appelée précipitamment par Louison, crut défaillir de joie et d'émotion en apercevant son frère, debout au milieu du salon.

Il avait bien un peu vieilli ; l'air de la mer avait hâlé son teint ; quelques rides très fines rayaient son front, et sa chevelure, presque aussi blonde que celle de Charlotte, s'était légèrement éclaircie. Mais comme il était élégant et distingué avec sa taille svelte et élevée, ses traits qu'on eût trouvés presque efféminés sans le regard vif et assuré de ses yeux bleus, sa barbe soyeuse, taillée à la dernière mode, et le riche pardessus doublé de loutre dont il était enveloppé, malgré la douceur de la saison !

— Que c'est bien à toi d'être venue ! Que tu est bon ! répétait-elle à travers ses larmes.

Mais une gravité inaccoutumée couvrait d'un sombre nuage les beaux traits de Gaston. Il se laissa tomber dans un fauteuil, entr'ouvrit son pardessus, et dit d'une voix singulièrement émue :

— Je viens de ce triste cimetière, Charlotte ; il a fallu tout le désir que j'éprouvais de t'emmener pour me décider à venir *ici*. . . A ta place je hairais ce village, où *elle* est venue mourir. . . Ma pauvre mère, si jeune, si jolie encore, et si tendre pour moi ! . . . Je voudrais ne l'avoir jamais fait pleurer. . .

Il appuya son front sur ses mains. Charlotte s'assit près de lui, et lui parla d'une voix basse et entrecoupée de cette mère dont elle avait reçu le dernier soupir en son absence. Bientôt ses sanglots l'empêchèrent de continuer, et elle cacha son visage bouleversé sur l'épaule de son frère. Celui-ci, relevant brusquement la tête, essuya vivement une larme ; puis son regard reprit l'expression un peu sceptique qui lui était habituelle.

— Allons, calme-toi ; je ne viens pas pour t'attrister, mais pour t'émener. . . Sèche tes beaux yeux. . . Moi aussi, je l'ai pleurée, hélas ! . . . Tu es pâle, mais toujours jolie. Bella est un vrai bouton de rose, moins distingué que toi, *Lotte* ! Cela me rajeunit de te donner ce petit nom d'enfant. . . Sais-tu que Bella est folle de moi, ajouta-t-il avec fatuité. Quelque chose en elle laisse un peu à désirer ; tes manières influeront sur les siennes. Dame ! l'origine de sa famille n'est pas aristocratique. . . Des marchands américains émigrés à Sydney. . . On ne peut pas tout avoir. D'ailleurs, un homme ne se mésallie pas, c'est mon principe, et les plus nobles familles confondent avec leur vieux sang patricien un peu de sang plébéien. . . mêlé de beaucoup d'or.

— Mais tu aimes ta femme ? demanda Charlotte, un peu choquée et inquiète.

— A la folie. . . Si tu avais vu la fureur de son oncle ! ajouta-t-il, souriant comme à un souvenir très-amusant.

— Quoi ! Arabella s'est-elle mariée contre son gré ?

— Naturellement. Un tuteur n'est-il pas le tyran obligé de sa pupille ? Et un oncle raisonnable donne-t-il de bon cœur sa nièce et des millions à un pauvre diable de secrétaire qui ne possède au monde que son tortil de baron ? Les banquiers américains ne savent pas évaluer un titre à son prix, ma chère ; le mien comptait pour rien dans la balance. Heureusement, Bella était majeure !

Charlotte resta un moment silencieuse.

— Je regrette que tu aies offensé M. Wilson, qui a été si bon pour toi, dit-elle enfin.

— Que veux-tu ? . . . Je l'ai servi consciencieusement pour les appointements qu'il m'octroyait ; mais j'aurais été une véritable dupe si j'avais sacrifié à un sentiment de délicatesse exagéré mon avenir et le cœur de ma Bella.

— Ne se serait-il pas laissé fléchir à la longue ?

— A la longue ! Tu en parles à ton aise, ma chère ! La vie est courte, et il faut se hâter de jouir.

Il se leva, se débarrassa tout à fait de son pardessus, et promena autour de lui un regard dédaigneux.

— Fi donc, Charlotte ! Comment n'as-tu pas mieux arrangé cette bicoque ? Avec des peintures dans le style du temps, les solives du plafond ne manqueraient pas de cachet ; une tenture en cuir ou en étoffe ancienne remplacerait avantageusement ces bosquets surannés, et un mobilier Henri II . . .

— Tout cela coûterait très cher, interrompit-elle en soupirant. D'ailleurs mon mari tient à tout ce qui l'entoure, et tous ces vieux meubles sont pour lui des souvenirs de famille.

— Bah ! c'est très joli, les souvenirs de famille, quand cela a quelque valeur artistique. Mais si chacun faisait ainsi passer ses vieilleries à l'état de reliques, l'industrie du tapissier périchliterait joliment ! Est-ce que le docteur attend que les vers aient dévoré ces horribles fauteuils pour t'en offrir d'autres ? Heureusement que la besogne est à moitié faite, et qu'ils tomberont avant peu en poussière ! . . . Mais, au fait, où est-il, ton mari ?

— Il est dans la campagne, où il voit des malades.

— Et il passe toutes ses journées à courir les champs pour faire des visites à . . . Combien peut-il bien prendre à ces misérables ? . . . Ah ! Charlotte, Charlotte, pourquoi t'es-tu tant pressée !

Les joues de la jeune femme se couvrirent d'une vive rougeur, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Je ne regrette rien, dit-elle d'une voix tremblante. Mon mari est la bonté même, et tu me fais de la peine en me parlant de lui sur ce ton si léger.

— Je ne veux pas te blesser, répliqua-t-il en haussant les épaules, mais tu ne prétends pas me faire croire, n'est-ce pas, que tu as fait un mariage d'inclination ? . . . Après tout, peut-être les naturels du pays ne valent-ils pas la peine d'un mobilier neuf . . . Mais quand donc rentrera ton mari, ma chère ? Il faut absolument que je t'emmène ce soir ; Bella est peureuse, et sa femme de chambre l'est autant qu'elle ; je lui ai promis de ne pas la laisser passer la nuit seule à l'hôtel.

— Alors, il faut que je prépare ma malle. Veux-tu entrer dans le cabinet d'Edouard ? Tu y trouveras des livres.

— Non, je vais voir l'église, qui ne m'a pas fait l'effet d'être classée parmi les monuments historiques, par parenthèse, et je prolongerai ma promenade jusqu'à ce filet d'eau trouble que vous appelez sans doute votre rivière . . .

Tout ce que disait Gaston, passé au crible de la critique, eut semblé

insignifiant et égoïste. Mais son sourire était si attrayant, sa voix si singulièrement harmonieuse, qu'on était disposé à tout lui pardonner, et Charlotte était trop heureuse de le revoir pour être longtemps choquée de sa légèreté, ou pour lui en vouloir de la manière irrévérencieuse dont il parlait du docteur.

Restée seule, elle donna à Louison des ordres pour le dîner, et lui adressa quelques recommandations pour le temps de son absence ; puis elle s'occupa fiévreusement de ses bagages.

— Pouvu qu'Edouard rentre à temps ! se disait-elle, regardant sans cesse la pendule.

Une heure après, comme Gaston revenait de sa promenade, le sabot de Trilby résonna avec un bruit sec sur les pavés inégaux.

— C'est mon mari ! dit Charlotte d'une voix un peu anxieuse.

Et presque aussitôt, la haute silhouette du docteur apparut sur le seuil.

— Edouard, Gaston est venu me chercher ! s'écria-t-elle, s'avancant vivement au-devant de lui.

Le visage d'Edouard exprima un mélange de plaisir et de peine.

— C'est bien à vous d'être venu, dit-il, tendant franchement sa main robuste à son beau-frère. Je vous confie Charlotte bien volontiers, quoique son absence doive me causer un grand vide. . . . Ménagez ses forces, qui laissent toujours un peu à désirer, et ne me la gardez pas trop longtemps. . . . Vous restez jusqu'à demain à Givray ?

— Oh ! impossible, ma femme m'attend.

— Et pourquoi ne vous a-t-elle pas accompagné ? Nous eussions été heureux de la recevoir, et nous aurions pu vous décider à prolonger votre visite.

— Bella est fatiguée en ce moment. La traversée l'a un peu éprouvée et notre installation réclame d'ailleurs tous ses instants. . . Charlotte a fait ses préparatifs, et j'ai l'intention de repartir ce soir.

— Avez-vous veillé à ce que le dîner soit bon, Charlette ? J'aime à croire que Louison se sera distinguée. . . Je vous laisse un instant avec votre frère, et je vais chercher un peu de vieux vin pour boire à son arrivée.

La porte se referma, et Charlotte regarda son frère avec une expression un peu anxieuse, cherchant à lire sur sa physionomie l'impression que lui avait produite la vue du docteur.

— Il est beaucoup mieux que je ne le croyais, dit Gaston négligemment. C'est un superbe garçon, et mon ami Dietrich, le peintre de chasses, en ferait un fameux type de sportman ou de *squire* anglais. . . Mais il doit paraître nécessairement sous un jour plus avantageux en pleine campagne que dans un salon. . .

M. de Nory parlait toujours du docteur, soit dans ses lettres, soit depuis son arrivée à Givray, comme s'il eût été admis que Charlotte était absolument indifférente à l'égard de son mari.

La jeune femme fondit en larmes.

— O Gaston, c'est mal ! Je t'ai déjà supplié de ne pas parler si légèrement de l'homme à qui je dois le plus de respect et de reconnaissance ! J'étais si pauvre, si désolée quand il est venu à moi !

— Mais je te dis qu'il est très bien, au contraire ! Que tu es enfant, Charlotte ! Puisque je te répète que je ne me le figurais pas ainsi. . .

Le pas du docteur se faisait entendre dans le corridor, et Charlotte essaya rapidement ses yeux. Presque aussitôt, le dîner fut servi. Mais, malgré son humeur expansive, Edouard prit peu de part à la conversation. Son cœur se serrait à la pensée du départ de sa femme, et d'ailleurs, Gaston parlait avec son entrain ordinaire, racontant des histoires australiennes, s'informant de ses anciens amis, et développant avec complaisance la longue et brillante suite de ses projets. Le repas se fit à la hâte. Comme il s'achevait, l'omnibus du chemin de fer s'arrêta à la porte. . .

Quelques minutes après, le docteur entra dans sa maison solitaire, presque étourdi de la rapidité avec laquelle s'était arrangé ce départ, et le cœur oppressé d'une sorte d'émotion jalouse en voyant un nouveau venu entraîner sa femme vers un monde si différent de celui où il demeurait attaché.

Charlotte, elle, n'emportait guère de regrets. Tout devenait un plaisir à ses yeux, tandis qu'elle s'éloignait avec son frère de ce lieu qui lui avait paru le séjour même de l'ennui, parce qu'elle n'avait su y prendre racine ni par les affections ni par les occupations. Le mouvement rapide du train, la bruyante agitation des gares, la hâte fiévreuse d'arriver à Paris, et pardessus tout la présence de son frère, tout cela surexcitait agréablement son esprit ; et si déserts, si tristes même que soient à l'entrée de la nuit les abords de la gare d'Orléans, son cœur tressaillit de joie en apercevant la longue file de réverbères des quais : elle se retrouvait dans son cher Paris ! La voiture roula bientôt dans des quartiers plus animés, où l'éclat des magasins répandait encore l'animation et la gaieté, et s'arrêta, après un long trajet, devant le Grand Hôtel.

Son frère la guida rapidement dans le large escalier, et la porte de leur appartement leur ayant été ouverte par la femme de chambre de Bella, celle-ci accourut vivement, et souhaita la bienvenue à sa belle-sœur avec un aimable empressement.

Charlotte fut éblouie. Madame de Nory était d'une taille élevée, aux proportions gracieuses, son teint avait cette éclatante fraîcheur qui dénote l'origine saxonne, sa chevelure châtain clair était abondante, et ses yeux gris, fort beaux, avaient une expression caressante véritablement pleine d'attraits. Elle était vêtue d'un long peignoir en cachemire ponceau, entièrement garni de plumes de paon, et sur lequel retombait un collier de sequins. De lourds rouleaux d'or entouraient un de ses poignets délicats, et ses longs doigts minces resplendissaient de bagues.

Gaston jeta son chapeau et son pardessus sur un siège, et parcourut d'un regard la toilette de sa femme.

— Charlotte, aimes-tu cette mascarade ? J'ai déjà dit à Bella que cette robe de chambre, qui conviendrait peut-être à une brune, la pâlit horriblement, et lui donne l'air d'une actrice en déshabillé. . .

Les yeux de Bella se mouillèrent de larmes, et elle regarda Charlotte.

— Vous m'apprendrez les goûts de votre frère, lui dit-elle avec douceur, de son petit accent étranger. Il m'assure que vous m'indiquerez des réformes à faire dans mes toilettes, et c'est très urgent, ajouta-t-elle, se tournant vers son mari d'un air de reproche timide, car il critique mes robes avant même de m'avoir embrassée.

— Et je blâme sa critique, car vous êtes si jolie qu'il ne devrait voir que cette charmante figure, dit Charlotte, lui tendant la main.

Gaston sourit, et attira sa femme à lui. Elle était singulièrement douce au milieu de la gaité qui lui était naturelle, et peut-être prenait-elle un plaisir inconscient à appeler sur ce visage presque enfantin des nuages que son sourire dissipait aussitôt.

Une table à thé était dressée près du feu, et la jeune femme, rassurée, s'acquitta aussitôt de sa tâche gracieuse de maîtresse de maison. Charlotte dut voir remplir deux ou trois fois sa mignonne tasse de Sèvres, et goûter à toutes les fantaisies américaines écloses sous forme de biscuits dans un magasin exotique pour le plus grand bonheur de Bella.

Une heure après, elle était dans sa chambre. La nuit était avancée, le bruit du boulevard s'éteignait, et cependant Charlotte resta derrière ses vitres, jouissant de la seule pensée qu'elle était de retour à Paris, et qu'autour d'elle respiraient des milliers d'êtres, se préparant par un court repos à reprendre leur vie fiévreuse d'affaires ou de plaisirs.

Quand elle se mit enfin au lit, son sommeil fut agité, peut-être par le bruit inaccoutumé des voitures roulant une partie de la nuit, peut-être par l'excès même de sa joie et la quantité de projets qui se heurtaient dans son cerveau. . . . Et ce repos incomplet fut court. . . . Les premières rumeurs du matin l'éveillèrent. Elle s'enveloppa d'un peignoir épais, et retourna à sa fenêtre. . . . C'était l'heure où la première messe tintait à Givray, et où Louison sortait sans bruit pour se rendre à l'église, — l'heure où Édouard se levait pour achever quelque travail commencé la veille, avant de faire ses visites accoutumées. Le Paris élégant dormait encore, mais les humbles marchands, les laitiers, les porteuses de pain commençaient leur besogne. Une à une, les boutiques s'ouvraient, et ce bourdonnement sourd qui annonce le retour de la grande cité à la vie se, faisait vaguement attendre. . . . Dans le ciel flottaient encore les teintes brumeuses du matin, et la rosée avait purifié de la poussière du jour précédent la verdure naissante des arbres du boulevard. . . .

À Givray, Édouard pensait à sa femme avec une tendresse profonde et un regret dénué d'égoïsme. Mais Charlotte, en ce moment, ne songeait qu'à son plaisir.

XI

CHARLOTTE AU DOCTEUR.

“ Cher Edouard, peut-être me suis-je engagée d'une manière un peu imprudente en vous promettant de longues lettres. . . Depuis mon arrivée, je vis dans un tourbillon, et je n'ai réussi à vous écrire que de courts billets. Gaston et Arabella me comblent de bontés, et cette dernière s'est prise pour moi d'une affection subite et charmante. C'est une jolie créature aux manières enfantines, au teint éblouissant, aux allures vives et gracieuses. . . Sa gaité et son enthousiasme ne tarissent pas. . . Peut-être son intelligence n'est-elle pas transcendante, et peut-être aussi est-elle un peu frivole ; mais, avec la fortune dont elle jouit, ce n'est pas un défaut aussi dangereux que dans d'autres conditions. Et elle aime tant mon cher frère ! Rien que ce

tendre dévouement lui gagnerait mon affection, si elle ne la possédait déjà.

“ Que vous dirai-je de moi ? Je suis maintenant acclimatée de nouveau à ce cher Paris remuant et brillant, où je me trouvais d'abord un peu dépaycée. . . Ah ! si nous pouvions y vivre ! C'est là qu'est la vraie existence, et mon sang circule plus vite au milieu de tout ce mouvement qui me ravit.

“ L'appartement de mon frère a été organisé avec une promptitude extraordinaire. C'est tout simplement une merveille, et chaque jour voit s'accroître les trésors qu'il contient ; on se croirait transporté dans quelque palais de conte de fée . . . Je mène une vie presque trop douce. Si vous voyiez le salon en satin caroubier de Bella, et son boudoir bleu pâle, et même ma chambre, en simple perse, mais si délicieusement chiffonnée, où tout caresse le regard, et dont chaque bibelot coûte une petite fortune ! . . .

“ Bella m'a offert comme présent de noces un merveilleux collier, et une toilette beaucoup trop belle. Une toilette de bal ! Qu'en ferai-je à Givray ? . . .

“ Mais voici presque six semaines que je suis absente. Ne viendrez-vous pas me chercher ? Il est temps que je retourne chez moi . . . Je songe avec remord que, tandis que je jouis de tout, vous êtes seul. Je voudrais vous voir dans ces musées où je passe de longues heures, chez mes amis, bons et charmants comme autrefois, à l'Opéra, où vous entendriez la plus ravissante musique . . . Ah ! mon cher Edouard, je ne regrette pas la fortune qui n'est pas, qui ne sera jamais notre partage . . . Combien, cependant, elle procure de jouissances, et quel auxiliaire dans la vie intelligente et animée ! . . .

.....
 Cette lettre, que le docteur relisait avidement, ne peignait qu'à demi l'enivrement de la jeune femme. Subitement rendue au monde qu'elle avait toujours regretté, accueillie avec grâce par ceux mêmes qui parlaient tout bas de son mariage avec une pitié dédaigneuse, elle était heureuse de retrouver les loisirs délicats d'autrefois, et sensible aux élégances de la maison de son frère.

Grâce à cette baguette magique, l'argent, Gaston avait réussi, en quelques semaines, à organiser un intérieur aussi luxueux que confortable, et il procurait à sa femme et à sa sœur des plaisirs qui avaient pour la première l'enivrement de la nouveauté, pour la seconde, celui de la rareté et aussi du souvenir.

La frêle santé de Charlotte, soutenue par l'entrain et la volonté, semblait supporter à merveille les promenades, les théâtres, les veilles. Parfois, la pensée de son mari la troublait comme un remord ; d'autres fois, elle soupirait en songeant à cette vie si triste de Givray, à cette maison sombre et triste. Mais elle n'avait pas l'idée de chagrin que ressentait Edouard de son absence. Les lettres qu'il écrivait étaient affectueuses, mais courtes ; il était de ceux dont la plume ne peut courir à l'aise si le cœur garde une réticence. Il souffrait, et ne voulant pas troubler le plaisir de Charlotte, tout ce qu'il pouvait faire, c'était de lui envoyer quelques lignes tranquilles et indulgentes . . .

Et comment n'aurait-il pas souffert ? Il voyait les semaines s'écouler sans que sa femme prit souci de sa solitude. Elle lui demandait de la

rejoindre ; mais elle savait bien que c'était impossible, et elle ne semblait pas penser que le cœur de son mari fût si plein d'elle et si sensible à son éloignement. Ses lettres respiraient un entrain et une gaieté où il n'avait nulle part... Qu'avait-il de commun avec ce monde brillant où elle rentrait avec délices, comme dans son élément naturel ? Et que penserait-elle de sa maison en quittant le riche appartement qu'elle décrivait avec tant de complaisance ? Il se sentait deux fois plus las, le soir, en ne trouvant plus à son foyer le visage délicat de sa femme ; son oreille cherchait en vain le léger bruit de ses pas sur les vieux planchers de chêne, et la musique aimée de sa voix harmonieuse. Il lui semblait que sa chère demeure était devenue aussi triste qu'un tombeau, et que le soleil s'était retiré de sa vie.

Un jour vint où il n'y tint plus. Il remplit sa valise, non sans songer à ce voyage aux Saulnettes qui avait décidé de son sort, et prit le train de Paris. Il faisait nuit depuis longtemps quand il arriva chez son beau-frère, dont la demeure était située près de la place de l'Etoile. On lui dit avec un peu d'étonnement que M. le baron était à l'Opéra avec ces dames ; mais il se nomma, et entra d'un pas tranquille dans l'élégant salon où on l'introduisit.

Les châteaux qu'avait fréquentés le docteur, si confortablement meublés qu'ils fussent, n'auraient pu lui donner l'idée du luxe qu'il avait maintenant sous les yeux. Il n'était pas venu à Paris depuis de longues années, si ce n'est une demi-journée pour voir M. Brunay à l'époque de son mariage ; lorsqu'il y résidait, pendant ses études de médecine, il n'avait vu que des intérieurs modestes, et il n'avait jamais rêvé ces recherches raffinées, ce confort merveilleux, cette élégance du mobilier moderne. Les larges sièges capitonnés aux formes commodes, les tapis moelleux, les amples et riches tentures, les tableaux, les statuettes, les porcelaines, les fleurs semées à profusion, tout ce fouillis éblouissant, en un mot, lui causa un étonnement mêlé de trouble. Une heure se passa tandis qu'il attendait, contemplant les détails de ce luxe inconnu, parcourant de son pas ferme et régulier le boudoir, le salon caroubier, le fumoir et la bibliothèque... Mais le bruit d'une voiture s'arrêtant à la porte fit tout à coup pâlir d'émotion ses joues hâlées.

— Comme notre maison va lui sembler pauvre et nue ! se dit-il tristement.

Un cri de surprise résonna à son oreille. Deux femmes couvertes de leurs sorties de bal venaient d'entrer dans le salon, et Charlotte, jetant loin d'elle le chaud vêtement de cachemire brodé d'or, courut au-devant de lui, plus ravissante qu'il ne l'avait jamais vue, vêtue de la riche toilette blanche offerte par Bella, ses épaules découvertes, des fleurs parsemant ses cheveux blonds, un collier de perles à son cou, et le bracelet de saphirs, le bracelet historique enserrant son mince poignet.

— Est-ce que vous venez d'un bal ? s'écria-t-il d'une voix émue, ses yeux exprimant une admiration sincère.

— Non, cher Edouard, de l'Opéra... Quelle aimable surprise !... Bella, je vous présente mon mari... Edouard, Arabella... Où donc est resté Gaston ?

La jolie Américaine échangea avec son beau-frère un cordial *shake-hands*, en exprimant l'espoir qu'il ne venait pas lui enlever sa chère sœur

Charlotte, et M. de Nory, entrant aussitôt, s'avança vers le docteur avec une amabilité un peu forcée.

— Pourquoi êtes-vous arrivé si tard, mon cher ami ? Nous avons une immense loge, et nous aurions pu vous mener à l'Opéra. . . . Bella, ma chère, prenez le bras du docteur, et allons bien vite souper, car je meurs de faim . . .

Un petit repas improvisé, à la fois recherché et substantiel était servi dans la salle à manger voisine. Là encore, le luxe des tentures, des dressoirs, de l'argenterie qui étincelait dans l'ombre, éblouirent le docteur.

Sur une nappe au tissu brillant, ornée d'une bordure et d'un large chiffre de couleurs vives, étaient placés dans un pittoresque désordre un pâté de fois gras, un buisson d'écrevisses, des bols de consommé, une pyramide de fraises parfumées, et une corbeille de ces petits biscuits américains dont Bella raffolait, rien que pour l'étiquette. Tout cela, éclairé par une lampe suspendue, en cuivre merveilleusement ciselé, présentait un heureux assemblage de couleurs.

Le docteur croyait rêver, et certes, le tableau qui s'offrait à lui aurait pu tenter un peintre, et avoir au Salon un succès légitime sous la rubrique : *Retour de l'Opéra*. Charlotte et sa belle-sœur se faisaient valoir l'une l'autre. La beauté de Bella était plus vigoureuse ; mais Edouard pensa intérieurement que, en dépit de la fraîcheur éclatante de madame de Nory, de ses dentelles, de ses diamants, des tons éblouissants de sa robe bleu-paon, la distinction suprême de sa femme devait lui assurer la préférence, si l'on établissait une comparaison entre elles.

Il ne quitait pas des yeux le visage de Charlotte. Était-ce bien sa femme, cette créature élégante qui semblait dans son élément au milieu de ce luxe, et dont la gaieté était si vive et si piquante ? . . . Était-ce bien cette même créature languissante qui redoutait à Givray la fatigue d'une promenade ou d'une simple visite, qui errait dans la vieille maison avec une figure mélancolique, et qui ne trouvait qu'un sourire contraint pour répondre à toutes les attentions de son mari, et tous ses efforts pour l'égayer ? . . .

On parla de l'Opéra. Edouard ne connaissait ni l'œuvre qu'on venait d'entendre, ni les acteurs qui l'avaient interprétée, et il dut garder un silence presque absolu. D'ailleurs, il se sentait inquiet, attristé ; les manières un peu fantasmagoriques d'Arabella l'offusquaient, et il faillit reculer d'horreur quand son mari, lui baisant le bout des doigts, lui présenta une mince cigarette.

— Miséricorde ! Est-ce que vous fumez aussi, Charlotte ? Ce serait désastreux pour votre poitrine !

Son regard, qui allait de sa femme à sa belle-sœur, avait une expression tellement effarée, que Gaston et Bella partirent d'un éclat de rire.

— Rassurez-vous, dit Charlotte en souriant, c'est une petite excentricité que je laisse aux étrangères. . . .

Il était deux heures du matin quand on se sépara. Le docteur ne dormit guère cette nuit-là ; dès les premières lueurs du jour, il sortit à pied, et, prenant la première avenue qui se présenta à lui, s'achemina vers le parc Monceau.

Les oiseaux chantaient dans les arbres, les pelouses onduleuses se

couvraient de fleurs printanières, disposées en corbeilles, et il y avait tant de fraîcheur à cette heure matinale, que c'était vraiment dommage de voir les allées si désertes.

Le docteur lui-même les parcourait distraitement, sans voir les merveilles qui, en tout autre moment, eussent excité son admiration. Il allait droit devant lui, pâle, anxieux, plongé dans ses réflexions, et sortit du parc presque sans s'en apercevoir. Il ne revint au sens de ce qui l'entourait qu'en se trouvant à la porte d'une chapelle. Une messe sonnait justement, et quelques fidèles se hâtaient vers le petit édifice. . . . Le docteur y pénétra avec eux. . . . Ce pauvre cœur honnête, si peu compris, débordait de sentiments douloureux, inconnus jusque-là à sa nature tranquille ; et sous les voûtes de cette chapelle où il entra pour la première fois, il ne se sentit plus étranger comme dans la demeure de son beau-frère ; — il se trouva chez lui, dans cette maison paternelle, la même qui offre dans tous les pays du monde un asile aux cœurs affligés, la même sous le revêtement de marbre des capitales et sous le toit de lattes des bourgades sauvages ; la même partout et pour tous, parce que le même Hôte divin s'y tient nuit et jour avec sa compassion inépuisable et son appui qui ne fait jamais défaut. . . .

En sortant de l'église, Edouard était rassénéral. Il se fit indiquer un bureau de télégraphie, et rédigea une dépêche annonçant à Louison qu'il resterait absent pendant trois jours, afin qu'elle prévint son jeune collègue qu'il eût à le remplacer, puis il retourna chez son beau-frère, où Charlotte reposait encore.

Et il resta trois jours dans cette maison où il éprouvait une secrète et cuisante souffrance, où il se sentait mal à l'aise, et où chacun, sauf sa femme, lui témoignait une sorte de condescendance plutôt que d'affection. Il vécut pendant ce temps de cette vie qui passionnait Charlotte. . . . Il l'accompagna à une conférence, il alla au théâtre, il courut les magasins en renom, se rendit au Bois, assista à une soirée, où à sa grande stupeur et à son secret mécontentement, il fut présenté par Gaston comme un médecin célèbre dans sa province, mais amateur passionné de la campagne, et qui persistait, malgré les offres brillantes à priver Paris de ses lumières et de son talent. . . .

Charlotte, depuis l'arrivée de son mari, paraissait un peu fiévreuse, et elle évitait de prononcer le mot de départ.

— Ma chère, lui dit-il le matin du quatrième jour, j'ai promis d'être ce soir à Givray.

Elle tressaillit et étouffa un soupir.

— Alors, Edouard, je vais faire mes préparatifs.

Elle demeura encore un instant dans la chambre, hésitante et troublée. Espérait-elle qu'il lui proposerait de rester sans lui ? Le docteur se demanda avec angoisse si telle était sa pensée ; mais il répondit avec une douceur mêlée de fermeté :

— Oui, s'il vous plaît, ma chère ; allez vous occuper de vos malles. . . . Je regrette vivement de vous enlever à une existence qui vous plaisait, mais mon devoir me réclame.

Arabella poussa de grands cris lorsque, au déjeuner, Charlotte annonça son départ. Elle essaya d'obtenir une prolongation de séjour, mais le docteur fut inébranlable.

— Alors il faut nous promettre de nous donner Charlotte, dit la jeune femme, *très souvent*, monsieur, entendez-vous ? Nous allons partir pour Saint-Cloud, plus tard nous irons aux bains de mer, et loin de Paris, j'aurai encore plus besoin d'elle. . . . Et ne vous inquiétez pas de la dépense de ces voyages, Gaston arrangera avec elle toutes ces affaires-là. Ainsi, rien ne vous empêchera de nous l'envoyer ! ajouta-t-elle du ton triomphant de quelqu'un qui vient de détruire d'un seul coup toutes les objections qu'on aurait pu lui opposer.

Mais le docteur secoua gravement la tête.

— Je ne me mettrai jamais entre ma femme et les choses qui lui seraient agréables, dit-il lentement, et elle sait que ses désirs seront des ordres pour moi. . . . mais peut-être refuserait-elle de me quitter si souvent. . . .

Charlotte fut ému du ton dont ces paroles étaient prononcées, et elle tendit la main à son mari. Mais presque aussitôt ses regrets l'emportèrent, et elle détourna la tête pour cacher les larmes qui montaient à ses yeux.

Et maintenant, les voilà seuls en wagon, le mari et la femme ; — lui, épiait avec angoisse les nuages de tristesse qui s'amoncellent sur ce joli front, elle, regardant d'un air distrait le paysage qui s'efface dans les ombres du soir. . . .

Ils sont arrivés au terme de leur voyage. . . . Le vieux cabriolet qui les a amenés de la gare s'arrête dans la rue étroite, la lampe de Louison clignote dans l'air de la nuit, la porte cris sur ses gonds et se referme lourdement comme la porte d'une prison. . . . Un repas léger est servi sur un coin de la table de la salle à manger, et le docteur, qui vient d'ôter son manteau, et dont le cœur se réjouit en se retrouvant chez lui, appelle gaiement sa femme. . . .

Un sanglot lui répond. Les nerfs de Charlotte, surexcités par les veilles et les fatigues, se détendent soudain dans ce milieu tranquille, et elle pleure sans pouvoir se contraindre, tandis que dans l'âme déchirée du docteur passe pour la première fois l'idée désolante et terrible que sa femme ne lui rend pas sa tendresse. . . .

XII

Et les semaines se passèrent, puis les mois, sans que le sourire de Charlotte revint à ses lèvres autrement que pâle et forcé. Sa santé, surmenée durant son séjour à Paris, était sérieusement atteinte, ses nerfs étaient affaiblis, et elle tombait dans un état de langueur qui participait de l'ennui autant que de la maladie. Rien ne l'arrachait à cette tristesse découragée ; le moindre incident provoquait ses larmes. Puis, elle se reprochait sa faiblesse, et suppliait son mari de lui pardonner. Le docteur montrait une inaltérable patience ; il essayait de la distraire, négligeait ses études, la quittait le moins possible.

— Vous étiez si gaie à Paris ! lui dit-il un jour si doucement, que la trace d'un reproche était presque insaisissable dans ces paroles.

— Ah ! Paris ! . . . Si je pouvais y être ! . . . Si nous pouvions y vivre, fût-ce dans une mansarde ! murmura-t-elle avec ardeur.

Et le docteur passa la nuit à faire des calculs. Pouvait-il habiter Paris? Pourrait-il y offrir à sa femme un peu de confort et quelques plaisirs? Car quoi qu'elle en dit, c'était indispensable pour elle. Y trouverait-il, lui, quelque occupation capable d'augmenter ses ressources? Le résultat de tous ces calculs fut négatif. Jamais son modeste revenu ne lui permettrait de faire vivre sa femme sans privations, et il ne pouvait espérer trouver une clientèle. D'ailleurs, le spectacle du luxe de son frère ne serait-il pas pour Charlotte un point de comparaison insoutenable, un contraste douloureux?

— Nous ne pouvons songer à habiter Paris, dit-il le lendemain avec douceur. Il nous faudrait une centaine de mille francs de plus que nous possédons pour y mener l'existence modeste, mais confortable à laquelle nous sommes accoutumés, et que, dans l'intérêt de votre santé même, nous ne saurions modifier. . . . Ma chère femme, ne pouvez-vous êtes heureuse ici?

— Mais je suis heureuse. . . . Je ne me suis jamais plainte, et je serais bien ingrate si je n'étais pas satisfaite de mon sort. . . . Si je pleure parfois, c'est que je suis malade, répondit-elle d'une voix tremblante où les larmes étaient près de se faire jour.

Elle ne parlait jamais de retourner chez son frère, et le docteur ne répondait aux lettres pressantes de Gaston qu'en l'invitant à venir à son tour voir sa sœur. Mais un séjour à Givray ne tentait nullement M. de Nory, et il refusait obstinément à sa femme, qui était toute disposée à partir, d'aller s'ensevelir dans cette campagne isolée.

— Charlotte, lisez cette lettre! dit Edouard un matin, au moment où il achevait de parcourir son courrier, tout en déjeunant en hâte. C'est madame Sargy qui m'écrit, et si vous êtes de mon avis, nous ne refuserons pas ce qu'elle nous demande.

Charlotte prit nonchalamment le papier vélin marqué d'un chiffre éclatant. Madame Sargy ne lui avait jamais inspiré de sympathie, peut-être parce qu'à son séjour chez elle se rattachaient des idées pénibles de dépendance, peut-être parce qu'elle offrait, en de nombreux points, le type désagréable de la parvenue. Dès la seconde page, cependant, un certain intérêt s'empara d'elle, et elle relut avec plus d'attention le commencement de la lettre. Voici quel en était le contenu :

« Cher Monsieur, mon mari vient d'éprouver une vive et pénible déception. . . . Vous connaissez le résultat des élections, et vous savez déjà que le scrutin n'a point été favorable à Charles. Il a été trop honnête, trop loyal, pour promettre à un certain groupe d'électeurs de voter des mesures contraires à sa conscience, et quelques voix influentes, qui devaient entraîner d'autres, lui ayant fait défaut au mépris d'engagements formels, la campagne a abouti à un échec.

« Vous savez qu'il désirait vivement entrer dans la vie politique, et je le désirais, je l'avoue, encore plus vivement que lui. Nos projets sont renversés, et nous souffrons réellement, je puis bien vous le dire, à vous qui êtes un si sincère ami.

« Attendre d'autres élections, ce serait bien vain. Je ne crois pas d'ailleurs, que les hommes de la nuance politique de Charles aient, d'ici longtemps, la chance de l'emporter dans notre arrondissement. Je m'efforce de faire taire mes regrets pour calmer ceux de mon mari, et je viens faire

appel à votre affection pour m'y aider. A quoi bon, après tout, caresser des chimères ? Nous avons mené, ces derniers mois, une vie vraiment remplie d'agitation et de déboires. Sans cesser d'espérer que l'avenir peut nous tenir des compensations en réserve, je voudrais que Charles renonçât pour le moment à toute préoccupation de ce genre. Nous avons quelque fortune, un beau domaine, la santé, et surtout des enfants d'une bonne nature, dont l'éducation peut être pour nous un but et une agréable occupation.

— Venez avec madame Denans passer quelques jours chez nous. Vous ne nous avez pas fait votre visite annuelle. Nous serons heureux de vous voir, et moi je me sentirai profondément reconnaissant si vous parvenez à faire apprécier à votre ami les biens qu'il possède, et si vous l'aidez à prendre des habitudes où ne tiennent plus de place les soucis de ces temps derniers.

— Dites à votre chère femme le plaisir que j'aurai à la recevoir. Elle sera bien aise, j'espère, de revoir la maison où elle a connu un si bon mari.

— A bientôt, cher Monsieur, et merci d'avance.

— Que pensez-vous de cette lettre, Charlotte, et pourquoi êtes-vous rêveuse ? demanda le docteur au bout de quelques instants.

— Je pense que madame Sargy n'apparaît sous un autre jour, répondit-elle. Je la croyais plus ambitieuse que son mari, et voilà qu'elle s'oublie complètement lorsqu'il souffre.

— Parce qu'elle l'aime, dit simplement Edouard. Les femmes sont toutes capables d'abnégation, et je savais bien qu'en dépit de ses petites ridicules, madame Sargy avait une généreuse nature. Répondrons-nous à son appel ? Je puis passer huit jours chez elle, en attendant dans l'intervalle à Givray.

— Sans doute, nous ne pouvons refuser ce qu'elle nous réclame comme un service.

Et dès le lendemain, le docteur pria sa femme de faire sa malle. Avec son humeur naturellement joyeuse et son caractère porté à l'espérance, il fondait sur ce petit voyage mille bienfaits pour sa vie intime et le bonheur de son foyer. D'abord Charlotte, en revoyant la maison où elle avait occupé une position pénible et salariée, ne manquerait pas d'apprécier la situation modeste, mais paisible et indépendante qu'elle possédait maintenant ; puis, elle ne se rappellerait pas sans émotion ces jours de fiançailles, qui avaient laissé à son mari de si doux souvenirs. Enfin, sa santé se trouverait bien d'un changement d'air, et une fois mieux portante, son humeur s'en ressentirait.

Malgré les scrupules de Charlotte, Edouard refusa d'annoncer leur arrivée. Ils descendirent vers le soir à la petite station, et suivirent à pied le chemin des Saulnettes.

— Vous rappelez-vous cet endroit de l'avenue ? dit tout à coup le docteur. Il y avait là une petite table, et vous faisiez de la tapisserie quand madame Sargy m'autorisa à vous parler... Je ne sais ce que je vous dis alors ; je dus vous paraître bien gauche, bien peu éloquent... Et cependant, vous m'avez accepté pour mari...

— Vous avez été, ce jour-là comme tous les autres, bon, dévoué et généreux, répondit-elle avec un peu d'émotion.

Quand Edouard éprouvait un sentiment sérieux et profond, il était rare qu'il cherchât à l'exprimer. Il continua à marcher le long de l'avenue, silencieux, s'imaginant peut-être que point n'était besoin de paroles pour que sa femme lût dans son cœur.

L'accueil des Sargy fut chaleureux et plein de gratitude. Charles éprouvait un de ces désappointements profonds, partage inévitable de ceux qui, faisant uniquement de la politique l'instrument de leur ambition, se voient relégués dans l'ombre d'où ils cherchaient à sortir. A ces sortes de souffrance, l'évocation des vieux et naïfs souvenirs de jeunesse semble un rafraîchissement, et le docteur était bien l'homme le plus propre à prêcher la douce vie cachée dans l'affection de la famille.

Charlotte arrivait toute disposée à plaindre madame Sargy, et à découvrir en elle des aspects nouveaux et sympathiques. Elle fut désappointée. Madame Sargy était de ces femmes qui dissimulent leurs qualités et font parade de leurs défauts. Elle se dédommagea de la contrainte qu'elle exerçait sur elle-même en présence de son mari, en se répandant devant Charlotte en plaintes amères et en récriminations. Tous ces rêves croulaient : — elle avait eu en vue une situation importante, de l'influence, la vie à Paris, dans un milieu officiel, et elle se voyait replongée dans l'existence monotone dont elle était obligée de vanter les charmes à son mari. . . . Tout cela sembla à Charlotte une laide caricature de ses propres déceptions, et, comme cet enfant pleureur qui se fâche contre le miroir, elle en voulut à madame Sargy de lui représenter, avec quelques ridicules en plus, le mécontentement de son sort auquel elle-même était en proie. Les enfants lui parurent plus mal élevés que jamais ; elle s'impatientsa du faste de mauvais goût que ses hôtes cherchaient à introduire dans leurs habitudes, et trouva importunes toutes les questions curieuses que madame Sargy lui adressa sur son frère et sa belle-sœur. Enfin la semaine s'écoula, et Charlotte poussa un soupir de soulagement en se retrouvant dans le wagon à côté de son mari.

— Je suis bien aise de retourner chez nous ! dit-elle d'un ton où le docteur, d'abord tout joyeux, remarqua presque aussitôt un peu d'amertume.

— Est-ce que vous vous êtes ennuyé aux Saulnettes ? demanda-t-il après un instant de silence.

— Madame Sargy ne me plaît pas.

— Elle m'a longtemps un peu impatienté. . . . Mais ne trouvez-vous pas, ma chère, que ses prétentions doivent être jugées avec plus d'indulgence par ceux qui connaissent son bon cœur ? Elle ne dément pas un instant le rôle qu'elle a dû prendre vis-à-vis de son mari.

— Mais elle se plaint lorsqu'il n'est pas là, et je l'ai trouvée plus parvenue que jamais !

Le docteur regarda sa femme d'un air pénétrant, puis dit d'un ton mêlé de gravité et de douceur :

— Je crains, ma chère, que vous ne vous arrêtiez trop souvent à l'écorce. . . . Peut-être éprouveriez-vous plus de jouissances de cœur et même d'esprit si vous passiez par-dessus certains travers, alors que vous connaissez l'existence de qualités sérieuses.

Charlotte soupira.

— Que voulez-vous ? dit-elle d'un ton découragé. J'ai été trop gâtée

par mon entourage, et j'aime mieux la solitude la plus absolue que la société de gens aussi vulgaires que madame de Sargy.

C'était là une disposition qui ne devait pas attirer beaucoup la vie qui paraissait monotone à la jeune femme, car peu de personnes à Givray trouvaient grâce devant elle, et il y avait, dans les châteaux environnants, une trop nombreuse société et des plaisirs trop bruyants pour qu'elle pût s'y rendre seule ; or, le docteur avait rarement assez de loisirs pour l'accompagner.

L'hiver revint. Charlotte restait triste et languissante, son mari était torturé par cette tristesse et cette langueur. La pensée cruelle que son affection ne suffisait point à sa femme tarissait sa gaieté et glaçait son expansion. Il l'entourait de soins, de tendresse ; mais son cœur, replié sur lui-même, ne révélait pas cette douleur dont l'expression simple et éloquentte eût peut-être touché le cœur de sa compagne. Enfin il céda au désir muet qu'il lisait en elle, et lui offrit avec douceur d'aller passer quelque temps chez son frère. Un rayon de joie illumina le regard de Charlotte.

— Mais vous seriez seul ? dit-elle avec une angoisse mêlée d'espérance.

— Qu'importe, si votre santé devient meilleure ? Les distractions sont salutaires quand les nerfs sont malades.... D'ailleurs, j'irai vous voir chaque semaine....

Elle partit peu de jours après.... Et son mari, qui l'accompagnait, vit son visage s'éclairer en quittant Givray, et sa gaieté renaître soudain.

Le lendemain soir, il revint seul chez lui, le chagrin dans l'âme. Enfoncé dans un coin du wagon, il n'avait pas même jeté un regard sur ses compagnons de voyage. Mais son nom, prononcé par une exclamation de joyeuse surprise, lui fit tourner la tête, et il vit à son côté un de ses amis de collège, devenu un ingénieur distingué, dont il connaissait par les journaux et par le bruit public les entreprises audacieuses et les éclatants succès. Ils causèrent du passé. Ils s'étaient revus rarement depuis leur jeunesse, et le charme des premiers souvenirs opérait également sur ces esprits dissemblables, qui avaient suivi des voies si différentes. Puis, l'ingénieur parla de lui-même et déroula les plans qui l'occupait en ce moment. Il allait exploiter dans l'Amérique du Sud des terrains aurifères ; le résultat était certain, les bénéfices dépasseraient toutes les espérances qu'on avait osé concevoir. Cependant une vive contrariété était survenue. C'était un détail, mais qui ne sait l'importance des détails dans toute entreprise conduite avec soin ? Le médecin attaché à l'exploitation venait de tomber malade, et il était difficile, vu le peu de jours qui devaient s'écouler jusqu'au départ, d'en trouver un autre. M. Daniel, c'était le nom de l'ingénieur, se voyant à peu près forcé d'attendre qu'il fût en Amérique, à moins d'un hasard....

— Si tu n'avais pas été marié, dit-il tout à coup, j'aurais pensé à toi ; il s'agit d'une situation assez agréable comme loisirs et fort convenable comme appointements : 15,000 francs par an, le logement, l'éclairage, etc., sans compter que les membres de l'exploitation auront, pendant les cinq premières années, une part proportionnelle dans les bénéfices.... Ce serait, au bout de ce temps, vu le peu d'occasions de dépenses qu'on a là-bas, un capital de 150,000 francs assuré. Mais le climat est malsain, et, tout bien considéré, peut-être vaut-il mieux prendre un médecin de pays. Ce que je

crains, c'est le désappointement des ouvriers, dont un grand nombre emmènent leur famille, et qui comptaient sur les soins d'un compatriote... L'entraîne et la satisfaction de mes ouvriers comptent pour beaucoup à mes yeux, et si tu connais quelqu'un de bonne volonté, je serai à Bordeaux dans cinq jours, et tu peux m'y écrire à cette adresse.

Il tira son carnet, et, écrivant rapidement quelques lignes, déchira la feuille et la remit au docteur. Le train s'arrêtait; l'ingénieur était arrivé, pour ce jour au terme de son voyage, et, serrant chaleureusement la main de son ami, il sauta lestement à terre.

Cent cinquante mille francs! Ce qu'il faudrait, ajouté à son revenu, pour vivre à Paris, et rendre à Charlotte, non pas le luxe de son enfance, mais quelques-unes de ses habitudes, des jouissances intellectuelles, la société de ses amis... Pourquoi ne partirait-il pas, lui? Sa vie, jadis si heureuse, ou du moins si tranquille, lui était devenue pénible, et la tristesse de sa femme était une épine acérée... Ne supporterait-il pas plus facilement l'exil avec la pensée de voir un jour Charlotte satisfaite, de conquérir peut-être l'affection qu'elle ne lui avait jamais donnée?

Une sorte de fièvre s'était emparée du docteur. Sa constitution, à lui aussi, avait été ébranlée par tant de secrètes souffrances, et une exaltation maladive surexcitait son cerveau. Il était dans l'un de ces états d'esprit où l'on prend le plus facilement des résolutions hâtives, des partis extrêmes. D'ailleurs, les natures simples et un peu primitives sont plus capables que d'autres de décisions subites et inattendues... Dès que l'idée de ce départ eut pénétré dans son esprit, elle s'y fortifia singulièrement, et devint bientôt une résolution presque inébranlable... Il gagnerait en cinq ans plus d'argent qu'on en pouvait amasser dans tout le cours de sa carrière à Givray... Il fallait, à la vérité, quitter son cher coin de terre et sa vieille maison; mais ses bonheurs d'autrefois étaient changés en souffrances, et d'ailleurs, il renoncerait à tout ce qu'il aimait pour revoir le sourire de sa femme et pour la voir heureuse... Le climat était meurtrier... Mais il était vigoureux, et, après tout, s'il ne revenait pas, le sort de Charlotte était assuré, et... elle se consolait... Non, oh! non, ses regrets ne seraient pas éternels; elle était si jeune!

Une angoisse étrange envahissait soudain l'âme d'Edouard; mais sa détermination n'en était pas ébranlée, et il se dit qu'il partirait pour Bordeaux, et qu'il offrirait ses services à son ami...

Il arrivait en ce moment à la gare, où son cabriolet l'attendait comme à l'ordinaire, et il éprouva tout à coup ce sentiment attendri qui, à la pensée d'un départ, est provoqué en nous par la vue même des objets inanimés. Chère vieille voiture! Combien de courses il avait faites dans les routes familières du pays, à l'abri de cette capote usée, les ressorts amincis grinçant de temps à autre! Que d'espérances ou du moins quel soulagement avait apporté à mainte oreille le bruit des roues annonçant sa venue et ses soins! Depuis qu'il était docteur et qu'il exerçait la médecine à Givray, des enfants qu'il avait vu naître étaient devenus des jeunes gens pleins de force, et les hommes mûrs, des vieillards. Il connaissait et aimait cette population simple et honnête à laquelle il avait fait du bien, et les fatigues de sa profession avaient été allégées par cet intérêt qui s'attache aux personnes, et qui lui montrait dans ses malades,

non seulement des souffrances à soulager, mais de vieux amis à guérir. . . . Pauvre cabriolet ! Tu tomberas de vétusté dans la remise, ou tu deviendras le partage du jeune confrère soudain enrichi. . . . Adieu les courses dans les routes pittoresques que Trilby parcourait d'un pied sûr. . . . Trilby ! Encore un brave compagnon à laisser derrière soi. . . . Un nouveau maître sera-t-il aussi indulgent pour ses caprices et saura-t-il ménager ses forces usées ! . . .

Ah ! un grand chagrin, un profond regret tel que celui d'Edouard à l'idée de se séparer de sa femme, n'empêche point les menues souffrances, ce qu'on pourrait appeler les regrets de détail. . . . Comme chaque souffle d'air, comme chaque contact insoucieux irrite une plaie vive, tout ce qui s'offrait aux regards du docteur lui rappelait plus cruellement cette séparation suprême, douloureuse entre toutes, qui devait mettre des milliers de lieues entre lui et ce qu'il aimait le plus au monde. . . .

A son arrivée chez lui, le visage attristé de Louison se montra dans l'allée. La vieille et fidèle servante ressentait vivement les chagrins de son maître, qu'elle avait devinés avec l'instinct de son affection, non peut-être dans leur essence intime, mais du moins dans leur résultat.

— Madame est triste, et monsieur l'est après elle ; donc, ils ne sont pas heureux, se disait-elle dans sa naïve logique.

Edouard monta sans parler dans son cabinet, et commença à ranger ses papiers avec une précipitation fébrile.

Louison l'avait suivi et le regardait avec angoisse, sans qu'il s'aperçût de sa présence.

— Bien sûr, Monsieur, dit-elle enfin, vous n'allez pas rester là toute la nuit ! Il est tard, il y a en bas un bon bouillon, et votre lit vous attend. . . .

Edouard se retourna, et, sans paraître l'avoir entendue :

— Louison, dit-il, une occasion s'offre pour moi de gagner une fortune inespérée. . . . Je vais en Amérique. . . . pour quelque. . . . temps. . . .

— En Amérique ! . . . Et que dit madame ?

Une pâleur moite couvrit le front et les tempes du docteur, et il s'y reprit à deux fois avant de prononcer une parole.

— Ma femme ne le sait pas encore, répondit-il enfin, en retenant l'espèce de sanglot convulsif qui soulevait sa poitrine. Je ne me sens pas le courage de lui dire adieu. . . . Je sais. . . . oui, je sais qu'elle voudrait me retenir, et la raison me commande de saisir cette occasion. . . .

— La raison ! . . . Partir ! . . . Mais n'avez-vous pas été riche jusqu'à présent ? s'écria la vieille femme en joignant les mains avec stupeur. Ah ! mon maître, mon cher maître, vous êtes malheureux !

Et elle commença à sangloter convulsivement.

Le docteur se redressa.

— Malheureux ? . . . Oui, malheureux de quitter ma femme, que j'aime. . . . Mais pas autrement ! Je vous défends de dire que je suis malheureux ! Je ne l'aurais pas supporté d'une autre que vous ! Je dois partir parce que. . . . parce que j'ai compromis mon patrimoine, ajouta-t-il faiblement, son front se couvrant de rougeur pendant qu'il proférait le premier mensonge de sa vie,

Elle, sanglotant toujours, reprit d'une voix presque inintelligible :

— Je vous demande pardon, je n'ai rien voulu dire contre madame... Je lui suis attaché à cause de vous.... Je sais qu'elle ne vous laisserait pas partir.... Comment pouvez-vous laisser toute seule une si jeune créature!....

Il secoua la tête, et reprit plus doucement :

— Ma femme a son frère, elle n'est pas isolée.... C'est un secret que je vous confie, Louison, et ma résolution est inébranlable ; je partirai.... Mais je ne veux pas que ma pauvre Charlotte s'attriste.... Vous, Louison, vous garderez ce logis ; que rien n'y soit changé, qu'il reste en réalité tel que je chercherai à le revoir dans mes rêves.... Ne pleurez pas ainsi, chère vieille ; je n'ai plus à passer ici que peu de jours, ne me les rendez pas douloureux....

Il la conduisit doucement hors de son cabinet, et s'enferma. La voix de Louison se fit entendre derrière la porte.

— Et ce bol de bouillon, Monsieur ? Laissez-moi du moins vous faire du feu!....

— Merci, je n'ai besoin que d'être seul....

Il attendit que les pas hésitants de la servante se fussent éloignés, puis, retournant s'asseoir dans son bureau, il écrivit quelques lignes rapides à son ami Daniel. Une douleur insupportable martelait ses tempes, et le sang, affluant à son visage, lui causait des étourdissements pénibles. Le vent gémissait dans les arbres dépouillés du jardin, et la pluie battait les vitres. Le docteur cacha son visage dans ses mains, et se mit à pleurer comme un enfant....

XIII

On vient d'apporter à Charlotte le courrier du matin. Un terne jour d'hiver pénètre dans la chambre élégante, un bon feu flambe dans la petite cheminée de marbre blanc, et son chocolat est déposé au chevet de son lit, sur un plateau de laque dorée.

La jeune femme se soulève sur ses grands oreillers garnis de dentelles, et prend tranquillement la lettre qu'on lui présente. Ce n'est pas de son mari... Elle ne connaît pas cette écriture incorrecte ; mais le papier, mince et commun, annonce un humble correspondant. Sans doute il s'agit de quelque demande de secours.

— Pourquoi Edouard ne m'écrit-il pas?... Il semblait grave et triste en me disant adieu avant-hier, mais je ne puis croire qu'il m'en veuille de l'avoir quitté. N'est-ce pas lui qui m'a proposé ce voyage ? D'ailleurs, il est trop bon pour éprouver la moindre rancune ou même pour montrer de la susceptibilité... Oui, il est bien bon!... Et je sens que j'ai eu tort de l'abandonner ainsi... Mais là-bas, je mourais de tristesse!

Elle ouvre en soupirant la lettre qui l'éveille guère sa curiosité, regarde distraitement la signature, et pousse un cri de surprise.

C'est Louison qui lui écrit.

“ Madame,

“ Revenez à Givray, je vous en supplie ? Monsieur veut partir et je suis sûr qu'il est malade ! Il m'avait fait promettre de ne rien dire ; mais,

en réfléchissant, je crois que j'agis mal en laissant mon maître, que j'ai vu enfant, dont je mange le pain, s'en aller en Amérique, dans un pays où l'on meurt de la fièvre... Il veut partir sans vous dire adieu, parce que son courage s'en vaait en vous revoyant... Revenez, si vous voulez qu'il reste... Est-ce qu'il ne fait pas tout ce que vous voulez?... S'il voit son ingénieur, s'il signe je ne sais quoi, il sera engagé pour longtemps... Il dit qu'il a perdu de l'argent, je ne le crois pas. Mais est-ce que votre frère n'est pas assez riche pour l'aider? Non, non, il part parce qu'il a du chagrin...

“ Mes pauvres yeux sont brûlés à force de pleurer, et il a eu de la fièvre cette nuit...”

“ Votre pauvre servante,
Louise DURAND.”

— Mon mari!...

C'est tout ce put dire Charlotte. Un poids écrasant de remords et d'effroi s'abattit sur son âme, et elle tira d'un geste nerveux le cordon de la sonnette.

Une femme de chambre se présenta.

— Fanny, je vais partir, je crains que mon mari ne soit malade.... Priez mon frère de venir.... Mon Dieu! Mon Dieu!.... Faites que je n'aie pas ce chagrin à me reprocher!...

Elle pleurait, elle se désolait, tantôt s'accusant, tantôt se révoltant de l'abandon de son mari.

M. de Nory entra précipitamment.

— Qu'y a-t-il donc, Charlotte? Il n'est pas possible que ton mari soit malade au point de t'inquiéter ainsi? Montre-moi la lettre que tu as reçue.

Charlotte fit un faible geste de dénégation, mais son frère lui prit la lettre qu'il tint du bout des doigts et d'un air dédaigneux. Il la lut deux fois.

— Tu refusais de me montrer ce chef-d'œuvre pathétique à cause de cette question d'argent?... Folle! Certes, j'aiderai ton mari, s'il a eu la folie d'entamer son patrimoine.... Mais j'en doute.... Si je ne vous ai pas offert d'argent jusqu'ici, Lotte, c'est que je vous croyais dans une bonne situation.... D'ailleurs, vous êtes si fiers... Et enfin, toute la fortune dont je jouis....

(Ici, Charlotte pensa malgré elle qu'il en jouissait, en effet, largement.)

— Toute la fortune dont je jouis venant de Bella, je suis obligé d'y mettre une certaine délicatesse.... Tu comprends, je ne voudrais pas avoir l'air de la dépouiller pour les miens.... Mais laissons cette question pour le moment.... Je ne m'étonne pas que tu veuilles voir ton mari. Tu dois, cependant, te montrer raisonnable, ma chère amie, et si les conditions de ce départ sont vraiment avantageuses (et il faut qu'elles le soient pour avoir tenté un homme aussi positif qu'Edouard), je te conseille de ne pas t'opposer à ce qu'il a résolu.

— Mais tu n'as donc pas compris cette lettre? s'écria la jeune femme fondant en larmes, Louison ne dit-elle pas clairement que le chagrin le pousse à s'expatrier?

Gaston haussa les épaules.

— Quel motif de chagrin pouvait-il avoir?

— Je ne sais !... J'ai été pour lui, je le crains, une compagne si peu agréable !... Peut-être a-t-il été blessé de me voir plus gaie, plus heureuse chez toi qu'à Givray. ...

— Bah ! ton mari n'est pas si fou. En admettant qu'il soit capable de ces susceptibilités, qui, laisse-moi te le dire, impliquent une nature plus délicate et plus raffinée que la sienne, on n'abandonne pas une position et on ne quitte pas sa femme, sous prétexte que cette femme s'ennuie dans un village comme Givray. Ton idée est tout simplement absurde. ... Enfin, veux-tu que je t'accompagne ? J'ai promis à Bella de la mener ce soir aux Français, mais si tu tiens absolument à ne pas arriver seule chez toi. ...

— Non, non, j'aime mieux arriver seule, au contraire !

La porte s'ouvrit brusquement, et Arabella entra, consternée.

— Charlotte, que me dit cette sotte de Fanny ? Mais ce n'est pas grave, ce qu'a votre mari ? Est-ce qu'il vous réclame vraiment ? Fanny prétend que vous avez reçu une lettre tout à fait extraordinaire. ... Montrez-moi cela ! ...

Elle s'empara de la lettre de Louison, la lut avec attention, puis releva sur sa belle-sœur des yeux pleins de surprise.

— Oui, je comprends que vous partiez. ... Ah ! si l'on me parlait ainsi de Gaston !... Mais je crois que votre mari a une nature très gaie et très tranquille ; comment pourrait-il faire une chose aussi romanesque ? Il veut gagner de l'argent, certainement. ... Vous allez lui dire que je suis votre sœur, et que ma bourse vous est ouverte.

Charlotte sourit à travers ses larmes.

— Vous êtes une bonne et généreuse créature, dit-elle ; mais quand même j'accepterais de telles offres, mon mari les refuserait. ... et il aurait raison.

— Mais vous nous reviendrez, ma petite Charlotte ? Vous nous reviendrez, et vous amènerez votre mari. ... Il y a un autre médecin à Givray, n'est-ce pas ? Et nous lui ôterons cette folle idée de partir. ... Je dis une folle idée, parce que je veux être de votre avis, ma chère ; cependant, l'Amérique n'est pas si loin, et nous vous aurions tout à nous pendant son absence.

Mais Charlotte ne l'entendait plus. Elle rangeait ses vêtements avec une impatience fiévreuse, consultant sans cesse sa montre et la pendule.

— Au moins, laissez Fanny faire vos malles, afin que je puisse jouir de vous pendant ces dernières heures ! s'écria Bella, désolée.

— Non, merci, ma chérie. ... Vous voyez bien que j'ai besoin de m'occuper pour faire passer ce temps interminable. ... je suis inquiète. ...

Enfin, le moment du départ arrive. Charlotte monte en wagon, défaillante ; mais l'air piquant du dehors lui rend une force factice. Enveloppée dans ses fourrures, elle tient la tête baissée pour dissiper le malaise auquel elle est en proie, et elle se laisse aller aux pensées tumultueuses qui remplissent son esprit. Comment peut-il songer à la quitter ? Comment peut-il abandonner tout ce qu'il aime, — cette maison où il est né, ses vieux amis, ses habitudes de vingt années ? Ah ! est-ce bien pour gagner de l'argent, comme l'assure Gaston, ou plutôt parce qu'il est malheureux ? ... Malheureux ! ... En ce cas, il ne le sera pas long-

temps ; elle s'assiera à son chevet, s'il est malade, elle lui rendra ses soins et sa tendresse. Pauvre Edouard ! . . . Elle sent, enfin, que cette affection, un peu dédaignée à un écho dans son cœur.

. . . L'omnibus de Givray roule sur la route boueuse, bondit sur les pavés inégaux . . . Voici la maison, et le marteau retentit deux fois sous les doigts tremblants de Charlotte.

Le visage triste et sévère de Louison apparaît dans l'ombre de l'allée.

— Louison, vous avez bien fait de m'écrire . . . Votre maître est-il là ?

— La vieille femme se mit à sangloter.

— Mon maître ? . . . Ah ! Madame, il est parti !

— Parti ! . . . Parti ! . . .

Charlotte répète ce mot comme si elle n'en pouvait comprendre la signification douloureuse . . . Elle entre dans la maison d'un pas machinal. Elle monte l'escalier aux marches usées, et pousse la porte du cabinet de son mari, — une chambre à l'aspect austère, que tapissent du plancher au plafond des livres en reliure sombre.

— Parti ! . . .

Comme la maison est silencieuse ! Comme les arbres dépouillés du jardin s'inclinent tristement sous la fenêtre, semblant agiter leurs grands bras avec désespoir ! . . . Un vêtement est jeté sur le dossier d'une chaise, des papiers épars gisent sur le plancher, la poussière ternit le vieux bureau à demi rougé aux vers . . . Il y a là quelque chose de la désolation qui suit la mort : les traces, l'empreinte, pour ainsi dire, de l'absent, rendant plus poignant le vide du départ . . .

Louison entre, une lettre à la main, une lettre volumineuse dans une grande enveloppe grise.

— Il m'avait ordonné de vous l'envoyer à Paris, Madame . . . Il la recommençait sans cesse, et en me la donnant, il me dit : " Je ne veux plus voir cette lettre, Louison ; prends-la, et envoie-la à ma femme dans trois jours d'ici, pas avant . . . "

Charlotte passe sur ses yeux sa main tremblante.

— Quand est-il parti ?

— Hier matin . . . Plus tôt qu'il ne pensait lui-même . . .

— Et où est-il !

— A Bordeaux . . . Vous irez, n'est-ce pas, Madame ? Vous partirez ce soir ? Hélas ! peut-être sera-t-il trop tard ?

— Non, non, ne parlez pas ainsi, vous m'ôteriez tout courage . . . Laissez-moi seule maintenant . . . Je partirai ce soir, et je le ramènerai.

Il lui semble que les sons faibles et intelligibles qui s'échappent de ses lèvres ne sont plus sa voix, elle sent et agit comme dans un rêve . . . Que c'est long d'attendre jusqu'au soir ! Que ce silence est pesant ! . . . Où est le temps où son pas résonnait si joyeusement, où sa voix éveillait les échos de la vieille maison ?

Et, essuyant les larmes qui obscurcissent ses yeux, seule dans ce lieu, témoin des luttes et des souffrances d'Edouard, au bruit du vent d'hiver qui s'engouffre dans le foyer froid et vide, elle lit la lettre d'adieu de son mari.

" Ma bien chère femme, ne dites pas que je vous abandonne : cette idée me serait odieuse et cruelle . . . Votre pensée me suivra sans cesse, elle sera ma compagne inséparable, le soutien et la joie de mon exil . . . "

“ Je reviendrai . . . Je reviendrai assez riche pour réaliser votre rêve, pour mener avec vous, à Paris, non la vie luxueuse de votre frère, mais l'existence agréable, intelligente, et confortable aussi, dont vous m'avez dit un jour pouvoir vous contenter . . . Car vous n'étiez pas heureuse à Givray . . . Dans ma folle et présomptueuse espérance, j'ai pensé qu'une affection sans bornes pouvait vous tenir lieu de tout, — de la fortune perdue, des amis absents, des relations, des plaisirs . . . J'ai compris que je métais trompé . . . Je l'ai compris lors du retour de votre frère, je l'ai compris surtout en vous voyant mener chez lui cette existence pour laquelle vous étiez née, et dont la comparaison devait être si défavorable à la vie modeste que vous aviez acceptée près de moi.

“ Oh ! je ne vous en veux pas ! Ma chère bien-aimée, je me suis dit plus d'une fois que je suis un homme vulgaire, un compagnon rustique . . . Je n'avais pas les allures élégantes d'un homme du monde, je ne comprenais pas votre langue parisienne, je n'étais au fait ni de vos acteurs, ni de vos modes, ni de vos ventes de tableaux, ni de rien de ce qui vous intéressait tant, quand vous causiez avec vos amis, à Paris. Peut-être en sais-je autant, quand aux matières plus importantes, que ces brillants parleurs, peut-être suis-je en état de discuter avec eux . . . Mais cela ne suffit pas quand on n'a pas leur vernis . . . Et où aurais-je pu l'acquérir, moi, homme de travail, dont la vie se passe sur les routes, dans des demeures sordides, et dont toute l'intelligence est consacrée à chercher le soulagement de pauvres hères pour la plupart desquels le bon Dieu seul me paiera !

“ Je me suis aperçu quelquefois que vous étiez un peu honteuse de mes manières, et que vous redoutiez mes gaucheries . . . surtout à Paris, dans *votre* monde, où je n'étais qu'un intrus. Oh ! machère femme, encore une fois, je ne vous en veux pas. Vous vous trouviez aussi dépaysée chez moi que le serait un fille des génies chez les mortels, et dans l'isolement où vous pensiez être, il entraient peut-être un peu de tristesse de voir votre grâce, votre jeunesse et votre beauté incomprises, sans autre témoin, sans autre admirateur que ce pauvre médecin de campagne . . . Et cependant, aucun de vos gentilshommes élégants et raffinés n'aurait pu, je ne dit pas vous aimer autant, c'est impossible, mais apprécier mieux que moi ce qu'il y a en vous de bonté, de douceur et de charme . . . Vous avez été pour moi la poésie vivante et agissante, la joie de mes yeux, le bonheur de mon existence . . . Il n'y avait pas une de vos paroles qui ne pénétrât mon cœur . . . J'aimais comme une musique le bruit léger de votre robe . . . Quand j'étais loin de vous, votre image me rendait heureux, il n'y avait pas de fatigues que je ne fusse prêt à endurer pour vous donner un peu plus de bien-être, pas de peines ou d'ennuis qui ne fussent rendus légers par la pensée de vous retrouver le soir à mon foyer . . . Ah ! laissez-moi une fois vous ouvrir mon cœur ! Je ne suis pas éloquent ; mais si vous m'aviez aimé, vous auriez compris, même sans que je parlasse, toute cette poésie de tendresse qui fleurissait en moi sans pouvoir ou sans oser jamais s'épanouir au dehors.

“ Et de quelle lumière votre présence illuminait ma sombre maison ! Telle qu'elle est, elle m'était chère ; elle gardait déjà pour moi les sourires mouillés de larmes du passé : vous y aviez ajouté les sourires radieux d'espérance de l'avenir.

“ Et je pars ! . . . Ah ! vous ne savez pas ce que je souffre, et mon cœur est si déchiré que je ne puis vous revoir . . . Et près de vous quitter, un mirage doux et trompeur me présente le tableau de ce qui aurait pu être . . . Une heureuse vie intime, votre gaieté inspirant mon courage, votre douce main façonnant ma rude nature pour la rendre plus digne de vous . . . Car vous ne savez pas ce qu'une femme aimante peut faire de l'homme qui lui a voué sa vie. Je ferme les yeux ; je vous vois m'accompagnant parfois dans mes courses, m'aidant à soigner les pauvres et caressant les petits enfants. Je vous vois m'ouvrant le trésor de vos pensées, où vous ne m'avez laissé jeter qu'un regard furtif . . . Mais non, je ne puis penser à ce bonheur, qui n'était pas fait pour moi. Et cependant, Charlotte, un cœur dévoué est quelque chose de sacré, et il était digne de vous de rendre heureux . . . même l'humble médecin de campagne . . .

“ J'ai quelque chose à vous demander ; ne passez pas chez votre frère le temps de mon absence. Vous, si jeune et si joli, vous ne devez pas, sans l'égide d'un mari, vivre dans les fêtes et les spectacles ; vous êtes bonne et pure, mais le monde est méchant, et son souffle ne doit même pas vous effleurer. Il y a à Paris des couvents où les femmes de votre âge trouvent un asile et jouissent d'une entière liberté . . . Je vous en indiquerai, et vous choisirez celui qu'il vous plaira. Vous irez souvent chez votre frère, et vous m'attendrez en m'écrivant quelquefois.

“ Si je ne reviens pas . . . conservez mon souvenir comme celui de votre plus fidèle ami. Dites-vous que votre pensée aura adouci mon dernier souffle ; et si un jour . . . car vous êtes bien jeune ! . . . un honnête homme demandait votre main, acceptez-le sans remords, et soyez heureuse.

“ Quand vous recevrez cette lettre, je serai bien près de partir ; il ne sera plus temps de revenir sur ma décision, mon engagement sera signé. Mais écrivez-moi un mot d'adieu, et dites-moi que vous suivrez mes conseils et que vous prierez pour moi . . . Et votre nom aussi sera prononcé chaque fois que mon cœur s'élèvera vers Dieu. Peut-être un jour sa Providence nous rendra-t-elle heureux l'un par l'autre . . . C'est à lui que je vous confie, ma bien-aimée, Adieu, Adieu ! . . .

Charlotte lut cette lettre jusqu'à la dernière ligne, puis elle promena autour d'elle un regard égaré, comme si elle eût demandé aux murs mêmes de cette chambre de lui révéler les dernières pensées qui avaient torturé l'âme d'Edouard quand il s'était résolu à partir . . . C'était donc là le cœur qu'elle avait dédaigné, dont elle avait accepté la tendresse avec indifférence ! Et maintenant il était trop tard, et elle n'arriverait que pour lui dire adieu . . . Ah ! elle partirait avec lui ! . . . Comme elle avait été coupable ! Comme elle avait méconnu à la fois son devoir et son bonheur, ces deux choses qui se tiennent ici-bas plus souvent qu'on ne veut le reconnaître . . .

Elle s'agenouilla à cette place même où son mari avait consolé tant de douleurs et soulagé tant de maux dans l'exercice de sa noble profession, et elle pria comme elle n'avait peut-être pas prié depuis la mort de sa mère. Puis elle se releva, fiévreuse, pour commencer les apprêts de son départ. Mais, ébranlée par tant d'émotions, il lui sembla que la chambre tournait autour d'elle, et que des ombres passaient devant ses yeux. Et Louise, entendant un bruit sourd au-dessus de sa tête, monta en toute hâte, et trouva sa jeune maîtresse étendue sans connaissance sur le plancher.

XIV

Les premières violettes percent timidement la terre humide, les arbres bourgeonnent, et des rayons brillants traversent les giboulées, comme des sourires viennent, dans la jeunesse, se mêler avec les larmes. C'est, en effet, la jeunesse de l'année ; je ne sais quel souffle vivifiant anime et réjouit l'aspect encore dépouillé de la campagne ; quelques retours que s'efforce de faire l'hiver en versant encore des torrents de pluie et en parsemant de gelées perfides les champs ensemencés, le printemps est là, tout près, se riant de ses efforts et se disposant à le mettre en fuite.

Les rideaux de la chambre de Charlotte sont soigneusement tirés, et un grand feu brûle dans la cheminée, car en dépit du soleil, le froid est encore vif, et la jeune femme, étendue sur un canapé et la tête penchée, repose, les yeux à demi fermés, et perdue dans une rêverie inconsciente. Ses joues sont aussi blanches que les oreillers contre lesquels elle s'appuie, l'ovale de sa figure s'est aminci, et un cercle bistre entoure ses paupières languissantes. Elle a été gravement atteinte. Une fièvre nerveuse, résultant des émotions qu'elle a éprouvées autant que des fatigues qu'elle a subies, a mis sa vie presque en danger, et ce n'est que depuis peu qu'elle est entrée en convalescence, et que le docteur lui permet de se lever pendant quelques heures sur son canapé.

Le docteur !... Un étranger... Ce n'est pas son mari qui l'a soignée ; en ce moment, il est en mer, et c'est la nouvelle de son brusque départ, — départ plus prompt qu'il ne le croyait lui-même, qui a porté le dernier coup à Charlotte, et qui l'a jetée, sans forces, sur un lit de douleurs.

Tout Givray commente les événements domestiques qui se sont accomplis chez Edouard Denans. Les clairvoyants ne s'y sont pas trompés ; ce n'est pas la soif de l'or, le désir effréné du bien-être, qui ont pu éloigner de son milieu tranquille cet être généreux et désintéressé. Non, non ; mais il n'était guère heureux dans son intérieur. Cette jolie femme dédaigneuse, qui se drapait pour ainsi dire dans sa tristesse, n'avait guère jamais dû lui faire connaître les joies domestiques. Qui sait ? Ce voyage à Paris, qu'elle avait fait au moment du départ du docteur, n'était-il pas le prélude d'une séparation à l'amiable, convenue entre eux ?

Et les commentaires se multipliaient. Il y avait, après tout, dans ce qui se passait, quelque chose d'inexplicable. Personne n'ignorait que, dès le jour où madame Denans était revenue à Givray, Jean, le domestique du docteur, avait porté deux dépêches au bureau télégraphique, et le facteur du télégraphe avait été vu également, remettant à Louison une enveloppe bleue de forme bien connue. La vieille cuisinière, interrogée, avait répondu en pleurant, aux questions qui lui étaient adressées, que Madame était revenue pour empêcher Monsieur de partir, mais que le navire avait mis à la voile pour profiter du bon vent, et que les télégrammes étaient arrivés trop tard.

Toutes les dames de Givray étaient venues offrir leurs services à la malade, les unes, dans un but de curiosité, les autres par pure obligeance ; mais personne n'avait été admis près d'elle, excepté le curé et l'une des sœurs de l'hôpital, cette même religieuse qui avait veillé avec elle près du

corps de sa mère, et ni le prêtre, ni sœur Amable ne se montraient disposés à satisfaire les curieux.

Il y avait quelque temps que la jeune femme était levée et qu'elle s'abandonnait à ce bien-être de la convalescence, lorsque Louison entra. Charlotte tressaillit et ouvrit les yeux.

— Des nouvelles, Louison ?

— Non, Madame, répondit la vieille femme avec douceur. Vous savez bien que vous ne pouvez pas en recevoir encore. Mais M. le curé m'a expliqué que si, par une heureuse chance, le bâtiment relâche à Madère (et ils y relâchent presque tous), Monsieur trouvera votre télégramme et arrivera par le premier paquebot.

— S'il le peut ! Si cet engagement peut être rompu ! murmura la jeune femme en frissonnant.

— Puisque M. le curé lui disait que vous êtes malade ! Pensez, Madame, que cet ingénieur est son ami !

— Mais si l'on ne peut se passer de lui !

— Alors, nous attendrons, et une fois en Amérique, on lui trouvera un remplaçant. Ne vous agitez pas ainsi, Madame ! Que dira mon maître en vous voyant si pâle, si changée ? Bien sûr, il croira que je ne vous ai pas bien soignée.

— Pauvre Louison ! Combien vous avez été dévouée !... Mais on frappe... Vous savez, je ne veux recevoir personne...

Louison était descendue aussi vite que le lui permettaient ses vieilles jambes, et Charlotte entendit une voix d'enfant. Avec cette curiosité qui, chez les malades désaccoutumés d'événements extérieurs, s'attache aux plus minces incidents domestiques, elle tira le cordon de la sonnette.

— Qui est là, Louison ?

— Madame, c'est la petite d'en face qui vient demander de vos nouvelles, et qui a cueilli pour vous une douzaine de primevères, l'innocente !

— Des primevères ! Quoi ! fleurissent-elles déjà ? Oh ! Louison, je veux les avoir ! Et dites à cette enfant de monter, je vous prie.

Quelques instants après, une petite fille de huit à dix ans, à la mine éveillée, faisait timidement son entrée dans la chambre.

— Donnez-moi votre bouquet ! Comme ces premières fleurs sont jolies ! s'écria Charlotte, s'emparant des primevères d'un blanc laiteux, entourées de feuilles de lierre d'un vert sombre. Comme elles sentent bon !

— Oh ! non, Madame, elles n'ont guère d'odeur, dit l'enfant qui s'efforçait de dominer sa timidité. Si vous respiriez seulement la giroflée qui commence à fleurir sur la fenêtre de grand'mère !

— Et où demeure-t-elle, votre grand'mère ? demanda la jeune femme lui faisant signe de s'asseoir sur un tabouret, près du feu.

L'enfant présenta ses petites mains bleuies à la flamme, et se mit à son aise.

— Nous demeurons juste en face de Madame. Nous sommes les pauvres gens à qui vous avez envoyé, il y a un an à Noël, un si bon dîner.

Charlotte se rappela, non sans remords, qu'elle avait oublié ses malheureux voisins.

— Quel dîner ! reprit l'enfant avec admiration. Grand'mère, qui a été autrefois une grande cuisinière, nous disait le nom des sauces ; mes frères

et moi, nous aimions bien les gâteaux et les jolis bonbons de toutes les couleurs... Et depuis, Madame, comme vous avez été bonne ! M. le docteur venait toutes les semaines. "Voici pour mettre le pot-au-feu, la mère", qu'il disait, "c'est de la part de ma femme." Et puis, c'était le terme qu'il payait, et un jupon chaud pour Martine, et un habillement complet pour le petit Jacques. Moi, il me paie mes mois d'école... Et quand on le remercie : "Non, non, c'est ma femme qui s'est intéressée à vous." Ah ! les pauvres gens de Givray vous connaissent bien, Madame !

Charlotte fondit en larmes. Son mari avait donc pris soin de la faire aimer, et avait associé à son nom toutes ses aumônes !

La petite fille, interdite, la regardait sans rien dire.

— Je pleure parce que mon mari est en mer, dit enfin la jeune femme. Voulez-vous prier pour lui, afin qu'il revienne bien vite ?

— De tout mon cœur, Madame ! Je savais bien qu'il reviendrait, et j'ai bien hâte de le revoir !

Charlotte fit goûter la petite fille, chargea Louison de remplir pour elle un panier de vin, de gâteaux et de chocolat, et fit placer les primevères dans un porte-bouquet.

— Ma première sortie sera pour cette famille, se dit-elle. Que de bien j'ai négligé ! De combien de jouissances je me suis privée ! Ces pauvres gens ont été si heureux d'une simple attention de ma part ! Je m'occuperai d'eux désormais, et je chercherai à mériter ce qu'ils pensent de moi.

Quelques jours s'écoulèrent. Les forces revenaient lentement à Charlotte, car elle était dévorée d'angoisse. Son mari aurait-il reçu l'appel de son vieil ami le curé ? Pourrait-il revenir ? Ah ! s'il le fallait, elle le rejoindrait en Amérique ; maintenant, chaque minute qui s'écoulait lui semblait dérobée au bonheur d'Edouard... et au sien.

Les arbres commencent à verdir, les haies se couvraient de fleurs printanières... Un soir, le curé vint frapper à la porte de Charlotte, son visage était rayonnant.

— J'ai une bonne nouvelle, dit-il, mais soyez calme pour l'entendre.

— Ah ! mon mari revient ! s'écria-t-elle, joignant les mains.

Et le bon prêtre, essuyant une larme de joie, déplaça devant elle un télégramme... L'attente n'était plus qu'une affaire de jours...

.....
La dépêche qui le rappelait près de sa femme avait précédé Edouard à Madère.

Les relâche sont un événement joyeux dans la vie monotone du bord. En toute autre circonstance, le docteur eût senti comme les autres son cœur battre de plaisir en entendant crier : "Terre !" et en voyant se profiler sur l'immensité de l'océan les montagnes bleuâtres et le pic Ruivo, encore à demi perdus dans la brume. Mais il ne pouvait se familiariser avec son sort. Parti si promptement qu'il n'avait pu recevoir l'adieu de sa femme et ses vœux pour son voyage, il avait souffert des anxiétés cruelles, des indécisions suprêmes, et avait été vingt fois, jusqu'au moment où le navire avait levé l'ancre, sur le point de courir à son ami Daniel et de lui dire : "Rends-moi ma parole ! J'ai trop présumé de mes forces, je n'ai plus le courage de quitter ma femme !"

Mais il avait étouffé dans sa poitrine ce cri de désespoir, et il se tenait à l'écart, sombre et silencieux, fuyant avec la même impatience douloureuse les causeries amicales de l'ingénieur et l'empressement du jeune officier de santé du bord. Les ouvriers, réunis en groupe sur le pont, secouant la tête en le voyant arpenter l'étroit espace, et se disaient entre eux : " Bien sûr, c'est quelque chagrin qui a forcé cet homme-là à s'expatrier ; ce n'est pas lui qui nous égare là-bas ! "

Un jour, une jeune femme lui demanda de venir voir son enfant, atteint d'une légère indisposition. Il descendit aussitôt dans le poste en toile qu'elle partageait avec ses compagnes, et se montra si bon, si patient, racontant au petit malade une si belle histoire, que tout émue, la jeune mère s'écria :

— Ah ! Monsieur le docteur, bien sûr, vous avez une famille et vous êtes triste de l'avoir quittée !

Les yeux d'Edouard se remplirent de larmes, et il répondit à voix basse :

— J'ai une femme encore plus jeune que vous, et que j'aime tendrement. . . . Priez Dieu que je la revoie un jour !

Le navire devait relâcher à Madère. Les colons se réjouissaient à l'idée de descendre à terre, sur ce bon *plancher des vaches* ; les femmes et les enfants ouvraient de grands yeux en entendant les descriptions des matelots. Ce premier aperçu des contrées méridionales devait les éblouir en effet, et le docteur lui-même, si triste qu'il fût, éprouva une sorte de bien-être à sentir la brise parfumée qui caressait son visage après avoir passé à travers les géraniums et les orangers. Il prit un cheval et un guide, parcourut la campagne, cheminant à travers les treilles, et admirant les belles plantes tropicales que fait épanouir la douceur du climat. Mais il retourna à bord avant les autres ; la solitude lui devenait nécessaire, et son entraînement semblait s'être évanoui.

— Cinq ans ! se répétait-il avec un sentiment d'angoisse toujours plus cruelle, cinq ans sans la revoir ! Désire-t-elle seulement mon retour ?

Comme il était appuyé contre les bastingage, rêveur et triste, le bruit des avirons qui frappait l'eau en cadence et aussi des cris joyeux lui firent tourner la tête ; les passagers revenaient à bord, chargés de fleurs, de branches vertes, de régimes de bananes. Un instant après, le canot aborda le navire, et l'ingénieur, gravissant le premier l'échelle, vint frapper sur l'épaule de son ami.

— Attendais-tu des nouvelles à Madère ? lui demanda-t-il, le regardant avec attention.

— Non . . . Comment aurais-je pu en attendre ?

— J'ai quelque chose pour toi . . .

Il montrait une enveloppe ; Edouard s'en empara, puis devint pâle comme la mort.

— Viens dans ma cabine, dit Daniel, l'entraînant vivement ; si c'est une bonne nouvelle, nous nous en réjouissons à deux ; si . . . Mais je ne veux pas même penser qu'un chagrin puisse t'atteindre.

Le docteur entra, tout tremblant, dans l'étroite cabine de l'ingénieur, et déchira le papier . . . Une sueur froide perlait sur ses tempes.

Il lut d'abord la signature du curé de Givray, puis ces lignes forcées abrégées :

« Votre femme terriblement affligée. Si possible, revenez. »

Chacun sait ce qu'a de cruel ce style bref des télégrammes.

Celui-ci pouvait rendre le docteur le plus heureux des hommes ou remplir son cœur des plus terribles inquiétudes. Pourquoi ce mot de rappel venait-il du curé ? Charlotte était-elle malade ? Ou bien son vieil ami n'avait-il pas voulu lui imposer l'angoisse de l'incertitude en la tenant au courant de sa démarche ? ... Revenir ! ... Mais était-ce possible ? Sa parole ne le liait-elle pas pour cinq ans ? Cinq années d'absence, alors que sa femme le pleurait et l'appelait !

Le docteur cacha sa tête dans ses mains, et éclata en sanglot convulsifs.

— Edouard, qu'y a-t-il ? s'écria Daniel, inquiet.

Mais il ne reçut pas de réponse, et prit le papier des mains crispées de son ami ... Il y avait là, évidemment, quelque drame poignant ; n'avait-il pas remarqué avec surprise à quel point l'humeur de son ancien compagnon était changée ?

— Voyons, reprit-il affectueusement, dis-moi ce qui te fait souffrir ...

Peut-être pourrions-nous remédier à ce qui t'afflige ...

Et Edouard, cédant à cette sympathie vraie, dont les soucis et les travaux n'avaient pas tari la source dans le cœur de Daniel, raconta son roman : ses rêves, ses espérances, ses déceptions douloureuses, sa brusque détermination, et, enfin, ses regrets amers.

L'ingénieur se leva, et lui frappa cordialement sur l'épaule.

— Edouard, mon vieux camarade, je me réjouissais de passer avec toi les premiers temps de mon exil ... Mais il était dit que je devais avoir un médecin américain, et après tout cela vaut peut-être mieux ... Fais tes paquets, et descend à terre ... Tu retourneras en France par le premier paquebot ; heureusement il y a à bord un officier de santé ! ... J'espère que tu sera heureux, et que tu n'oubliera pas ton pauvre Daniel qui, lui, n'a pas pris le temps de songer à son bonheur ...

.....
Trois jours après, Edouard retournait vers le nid déserté ... Plus vite, plus vite ! ... Oh ! combien la vapeur est moins rapide que l'angoisse n'est prompte à torturer un cœur ! Aussi pourquoi était-il parti ? Ne pouvait-il souffrir en silence ? Avait-il le droit d'abandonner la jeune femme qu'il aimait si tendrement ? ...

Enfin, ce voyage, ce supplice touche à son terme .. Voici la France ..

Voici les riantes campagnes de la Touraine, que le printemps pare de son gracieux éclat, voici les environs familiers de sa petite ville natale ; voici la gare, et le vieux Trilby qui hennit de joie en reconnaissant son maître ...

Louison, riant et pleurant à la fois, ouvre la porte ... Et sur le seuil du vieux salon, rempli de belles plantes vertes et de fleurs fraîchement cueillies, elle est là, sa femme bien-aimée, encore pâle et touchante, le visage radieux d'une expression qu'il ne lui a jamais connue ... Il ne peut parler, mais il tend les bras, et elle sanglote sur son cœur.

— Oh ! je ne savais pas, non, je ne savais pas combien je puis être heureuse.

Il l'éloigne un peu de lui pour la regarder, doutant encore, se disant que dans quelques jours, peut-être, elle rêvera d'autres scènes, d'autres joies. Et elle devine ce qui se passe en lui : désormais elle comprendra jusqu'au muet langage de ses yeux.

— Non, non, nous ne nous quitterons plus.... Et.... ô mon cher Edouard, je serai fière de vous !

XV

Lettre d'Arabella à Gaston.

“ Givray, 10 septembre 18....

“ Non, je ne m'ennuie pas chez votre sœur, mon cher Gaston. J'ai hâte de vous revoir ; mais ne pressez pas vos affaires uniquement pour abréger mon séjour à Givray : je voudrais, au contraire, y demeurer encore après que vous m'aurez rejointe. C'est une halte dans ma vie mondaine, et je regrette maintenant de n'être pas venue plus tôt rendre à cette bonne Charlotte les visites qu'elle nous a faites il y a deux ans.

“ Je ne saurais, je le crains, me contenter comme elle d'un intérieur si modeste et d'une existence si retirée. Vous m'appelez souvent une grande enfant : c'est vrai, j'aime le bruit, les fêtes, le mouvement, je suis un peu frivole, — peut-être beaucoup, — et je déteste tant être seule.... Cependant, j'ai été agréablement surprise en arrivant ici. Figurez-vous que je n'ai pas du tout trouvé la maison triste et sombre comme vous me l'aviez dépeinte ; les meubles sont vieux et laids, c'est vrai, mais votre sœur est devenue une fée ; elle y a mêlée tant de confort, un si délicieux arrangement, tant de confort, que je comprends vraiment qu'elle aime ce logis, embelli par ses mains.... O Gaston, comme il est heureux que nous puissions acheter des meubles à la mode ! Moi qui n'ai jamais pu acheter une bande tapisserie, ni arriver au bout d'un coussin !

“ Charlotte est beaucoup plus forte et plus fraîche qu'autrefois ; c'est moi, maintenant, qui ai une vilaine mine pâle auprès d'elle. Son mari assure que le changement nerveux survenu dans sa santé est dû aux promenades qu'elle fait dans la campagne. Elle est aussi plus gaie, quoiqu'elle soit devenue très dévote (elle dit même que c'est parce qu'elle l'est qu'elle se sent si joyeuse), et elle passe chaque jour une ou deux heures chez de pauvres gens... Moi je lui donne de l'argent pour eux, et j'ai promis de l'accompagner une fois ; mais je recule ce moment terrible, parce qu'elle assure que j'y prendrai goût !

“ Les habitants de Givray sont meilleurs qu'amusants, elle l'avoue ; cependant, il y a une ou deux exceptions, et l'été ramène dans les châteaux avoisinants une société charmante, que nous voyons avec un grand plaisir.

“ Enfin, le docteur est devenu beaucoup plus *gentlemanlike*, et je les ai invités tous deux à passer quelques jours chez nous avant la naissance de leur enfant, ce qu'ils ont accepté de grand cœur. Ce gros docteur est même devenu très fat ; il ne craint plus (il a osé me le dire) que sa femme l'abandonne pour nous.

“Charlotte prépare sa layette avec une joie qui me donne des regrets ; mais je m'attacherai à son enfant, puisque Dieu m'en refuse . . . Quand à Edbuard, il devient presque fou à l'idée de sa prochaine paternité.

“ Non, encore une fois, ni vous ni moi ne pourrions nous contenter de ce cadre paisible ; et cependant leur bonheur est de ceux qui reposent et qui font presque envie.

“ — Charlotte, lui ai-je dit avec étonnement, il me semble que vous n'aimez pas si tendrement votre mari quand vous étiez près de nous.

— “ Oh ! mon cher, je dis toujours des choses inconsidérées ! Cette pauvre petite sœur est devenue pâle, et ses yeux se sont remplis de larmes ; mais le docteur, qui m'avait entendue, a pris tranquillement la main de sa femme, et m'a dit en souriant :

“ Charlotte a fait un mariage de raison . . . Mais le cœur et la raison ne peuvent-ils s'accorder ? . . .

“ Gaston, mon cher Gaston, c'est là, au contraire, un charmant assemblage . . . Nous avons fait, nous, un mariage d'amour . . . Peut-être ferons-nous bien d'essayer un jour d'y mettre un grain de raison . . .”

FIN

Bureau d'Informations Canadien

MANHATTAN BLOCK

307 a 321 RUE DEARBORN

et 56 PLYMOUTH PLACE,

CHICAGO, Illinois.

Tous les Canadiens qui visiteront Chicago pendant la grande exposition colombienne éviteront les pertes de temps et les dépenses inutiles en s'adressant à cette institution recommandée et patronnée par les hommes les plus éminents du Canada et des Etats-Unis.

Pour la modique somme de \$2.00 par visiteur le "Bureau d'informations canadien" se charge de vous procurer des chambres ou une pension, prend soin de votre bagage, vous fournit un local spacieux et central pour expédier et recevoir votre correspondance, pour déposer vos achats, pour fixer vos rendez-vous, vous donne tous les renseignements nécessaires pour visiter la ville et l'Exposition en peu de temps et à peu de frais.

Un représentant du Bureau reçoit les visiteurs à la gare et les fait conduire directement à leur hôtel, et leur épargne les ennuis inhérents aux voyages en temps d'exposition.

Louis Leduc,

Gerant.

lien

K

ACE,

grande
bourses
donnée
s.
infor-
tu une
cieux
pour.
as les
on en

s fait
nnuis

nt.

